



RECHERCHES
SUR L'ORIGINE
DU
DESPOTISME
ORIENTAL.



RECHERCHES
SUR
L'ORIGINE
DU
DESPOTISME
ORIENTAL.

Ouvrage posthume de M. B. I. D. P. E. C.

Monstrum horrendum, informe, ingens . . . .
Virgil.



M. DCC. LXXIII.





RECHERCHES
SUR
L'ORIGINE
DU
DESPOTISME.

SECTION I.

Différents ſentiments ſur l'origine du Deſpotiſme.

LES Monarques de l'Orient nous ſont repréſentés comme les arbitres ſouverains du ſort des peuples qu'ils gouvernent, & leurs ſujets, comme des eſclaves deſtinés dès leur naiſſance à porter le joug d'une humiliante & déplorable ſervitude. Si nous faiſons paſſer devant nos yeux les hiſtoires & les relations d'Aſie, nous verrons avec étonnement que depuis une très-longue ſuite de ſiecles il n'y a point eu d'autres loix en ces climats que la volonté des Princes, & qu'ils ont toujours été regardés comme des Dieux viſibles, devant qui le reſte de la terre anéantie devoit ſe proſterner en ſi-

lence. De nos jours encore les voyageurs ſont ſouvent témoins des ſcenes tragiques & barbares que produit ſans ceſſe cette conſtitution révoltante, qui fait qu'un ſeul eſt tout, & que le tout n'eſt rien.

C'eſt dans ces triſtes régions que l'on voit l'homme ſans volonté, baiſer ſes chaînes, ſans fortune aſſurée & ſans propriété, adorer ſon tyran; ſans aucune connoiſſance de l'homme & de la raiſon, n'avoir d'autre vertu que la crainte; &, ce qui eſt bien digne de notre ſurpriſe & de nos réflexions, c'eſt là que les hommes portant la ſervitude juſqu'à l'héroïſme, ſont inſenſibles ſur leur propre exiſtence, & béniſſent avec une religieuſe imbécillité le caprice féroce qui ſouvent les prive de la vie; ſeul bien qu'ils devroient poſſéder ſans doute, mais qui, ſelon la loi du Prince, ne doit appartenir qu'à lui ſeul, pour en diſpoſer comme il lui plaît.

Plus on a réfléchi ſur les traits qui caractériſent les Souverains & les Peuples Aſiatiques, plus on a deſiré de connoître comment le genre-humain, né libre, amoureux & jaloux à l'excès de ſa liberté naturelle, ſur-tout dans les ſiecles primitifs, a pu totalement oublier ſes droits, ſes privileges, & perdre ce bien précieux, qui fait tout le prix de ſon exiſtence. Quels événements ou quels motifs, en effet, ont pu contraindre ou engager des êtres doués de raiſon, à ſe rendre les inſtruments muets & les objets inſenſibles des caprices d'un ſeul de leurs ſemblables? Pourquoi dans un climat

tel que l'Aſie, où la Religion a toujours eu tant de pouvoir ſur les eſprits, pourquoi, dis-je, le genre humain y a-t-il, par un concert unanime & continu, rejeté le don le plus beau, le plus grand & le plus cher qu'il ait reçu de la nature, & a-t-il renoncé à la dignité qu'il tient de ſon Créateur ? Cette étrange diſpoſition des eſprits Aſiatiques, & cette malheureuſe ſituation de la plus belle partie du monde, ont extrêmement touché dans tous les temps les Philoſophes, les Hiſtoriens & les Voyageurs ; il en eſt peu qui n'aient eſſayé d'en donner quelques raiſons, & d'en chercher les ſources, ſoit dans le moral, ſoit dans le phyſique de ces climats, mais plus encore dans leur ſeule imagination, dépourvue des connoiſſances néceſſaires pour la ſolution & le développement d'un problême auſſi difficile qu'intéreſſant.

Quelques-uns ont penſé que pour parvenir aux cauſes primitives de cette dégradation du genre-humain, il falloit remonter à des ſiecles ſauvages, où les hommes errants & timides ſe ſeroient ſoumis au plus fort, les uns de gré, les autres enſuite par la force. Ceux qui ont adopté ce ſentiment, paroiſſent n'avoir point fait attention que c'eſt dans cet état de vie ſauvage qu'une pareille révolution a dû le moins arriver, puiſque c'eſt dans cet âge que le prix de la liberté a dû être le plus connu & le mieux ſenti : elle étoit alors le ſeul bien du genre-humain : comment auroit-il pu s'en dépouiller ? Elle eſt encore l'unique tréſor de

l'Amérique ; & pourroit-on nier que l'amour que les Américains lui portent, ne soit la raison pour laquelle les tonnerres Européens qui les ont effrayés, ne les ont néanmoins jamais pu subjuguer ? L'on n'a fait d'esclaves dans cette vaste contrée que des Mexicains & des Péruviens, qui n'étoient déja plus des hommes libres au temps de l'arrivée des *Cortez* & des *Pizarro*. Il est donc aussi contraire à la raison qu'à l'expérience, de présumer que des Nations sauvages aient pu, dans telle occasion & pour tel sujet que ce puisse être, se soumettre de plein gré à un seul. Il est encore bien moins vraisemblable que ce genre de Gouvernement ait pu s'établir chez de tels Peuples par la force. Quelles sont les voies & les armes capables d'assujettir un homme qui est libre de fuir, qui est dans l'usage d'errer d'un lieu dans un autre, & qui n'ayant que sa liberté à conserver, a tant de facilité pour le faire ? *En vain tu poursuis les Scythes*, disoit leur Ambassadeur au plus grand Conquérant du monde, *je te défie de les atteindre : notre pauvreté sera toujours plus agile que tes armées.*

D'autres ont été chercher l'origine du Despotisme & son établissement chez les Peuples raisonnables & civilisés, que quelques ambitieux trop heureux auront soumis par des moyens violents, mais continus & toujours soutenus par la terreur; ce qui aura fait naître l'esclavage, ou au moins en aura préparé le joug & l'habitude. L'Histoire sembleroit justifier ce systême; mais si l'on retrouve quelques rapports

entre les événements arrivés depuis que ce cruel Gouvernement est né & a étendu ses limites, on ne peut néanmoins y voir qu'une fausse conjecture, si l'on essaie de l'appliquer au Despotisme primitif. Le premier homme qui a tenté de soumettre ses semblables, a dû, chez les peuples civilisés, comme chez des peuples sauvages, soulever les autres contre lui. Avant la conquête, il auroit fallu lever une armée, qui n'est qu'une suite de la conquête.

Le Gouvernement domestique des premiers hommes a encore été regardé par plusieurs politiques, comme le principe originel du Despotisme. Un pere, chef de sa famille, en est, disent-ils, devenu le Roi & le Despote, à mesure que cette famille s'est étendue, & que ses branches multipliées autour du trône, ont commencé à former un grand peuple. Mais quand il seroit aussi certain qu'il l'est peu, que le pouvoir des peres dans les premiers âges ait été un pouvoir absolu sur leurs enfants, les enfants devenus à leur tour des chefs de familles particulieres, eussent eu, sans doute, le même droit qu'avoit eu leur pere commun, de présider chacun dans leurs habitations. En admettant ainsi le pouvoir paternel comme la source des autorités primitives, loin d'en voir sortir ces grandes Monarchies & ces grandes Sociétés régies par une même volonté, on n'a dû voir qu'une multitude de petits centres & de cercles isolés les uns des autres, gouvernés séparément sur le modele, mais non sur la loi du cercle originel. Il est vrai que leur source commune a dû produire

entre eux quelques liaiſons & quelques rapports. Je ſoupçonnerois volontiers que c'eſt à cette liaiſon que quelques Ariſtocraties, par la ſuite des temps, auront dû leur origine. Le pouvoir paternel, devenu composé & comme dépendant de la Société par le progrès des familles, a dû néceſſairement y donner lieu : mais je ne vois point la ſource du pouvoir arbitraire & ſans bornes. Comment d'ailleurs l'autorité paternelle, qui reconnoît les loix de la nature, auroit-elle pu produire le Deſpotiſme qui n'en reconnoît point ?

Pluſieurs ont encore été rechercher les cauſes ſecretes de ce Gouvernement dans les diſpoſitions naturelles que les peuples ſemblent avoir reçu de leurs climats, qui les rendent plus ou moins propres à connoître le prix de leurs exiſtence, & plus ou moins vifs ſur leurs intérêts. L'Hiſtoire nous montre l'Europe toujours brave, toujours jalouſe de ſa liberté ; elle nous fait voir au contraire l'Aſie plongée en tout temps dans l'indolence & la ſervitude. Il a paru naturel d'attribuer aux climats des rapports auſſi conſtants & auſſi ſuivis ; l'uniformité du caractere des diverſes Nations qui ſe ſont ſuccédées de ſiecle en ſiecle dans ces deux parties du monde, paroiſſant confirmer cette idée, a fait auſſi penſer que le climat de l'une produiſoit des hommes libres, & que le climat de l'autre ne pouvoit produire que des eſclaves.

Quoique l'expérience & une multitude de faits ſemblent de plus en plus autoriſer & juſtifier ce ſentiment, il ſeroit peu raiſonnable de

regarder la nature du sol ou de la température de l'Asie comme l'unique cause de la servitude qui y regne & qui y a toujours regné : ce seroit tout accorder au physique, aux dépens d'une infinité de causes morales & politiques, qui ont pu y concourir ; ce seroit attribuer à un seul ressort que l'on prétend connoître, tous les effets d'une machine qui peut & doit avoir plusieurs autres mobiles qu'on a peut-être négligé d'examiner. Tel que soit le pouvoir des climats sur les divers habitants de la terre, nous pouvons être certains, par exemple, qu'il n'y a aucune action physique qui puisse éteindre dans l'homme le sentiment naturel de ses plus chers intérêts, à moins que l'éducation & les préjugés n'y cooperent, en ne lui présentant dès l'enfance que de faux principes sur son bonheur réel & sur ses vrais devoirs. Tout fait sentir au jeune Asiatique qu'il est esclave, & qu'il doit l'être ; tout apprend à l'Européen qu'il est raisonnable, & l'Américain voit qu'il est libre.

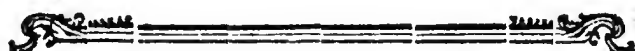
Voilà, sans doute, quel est le grand ressort qui seconde l'action des climats & la véritable cause des diversités que nous voyons dans le genre de vie, dans la façon de penser & dans le gouvernement de toutes les Nations. Echangeons leurs principes, & nous pouvons être sûrs qu'indépendamment de toute la vertu & de toute l'influence de leur climat, nous verrons la liberté dans l'Asie, la raison dans l'Amérique, & l'esclavage dans l'Europe. Les difficultés qu'on rencontreroit en faisant cet échange,

ſeroient vraiſemblablement en raiſon de la force du phyſique de chaque lieu ; il faudroit, ſuivant les climats, plus ou moins de temps, ou plus ou moins de peine ; mais à la fin l'éducation ſeroit certainement victorieuſe.

L'Aſie peut nous fournir la preuve de ce que je viens d'avancer ſur l'inſuffiſance de l'action des climats, lorſque cette action n'eſt point combinée avec les préjugés des hommes. Cette partie du monde eſt trop vaſte & trop étendue pour avoir par-tout le même Ciel, la même zône & la même température ; on ne voit néanmoins aucune modification dans les préjugés qui y regnent, & malgré toutes les variétés du ſol, une cauſe ſecrete lui fait ſubir par-tout une même loi ; le Nord comme le Midi, l'Orient comme l'Occident de cette immenſe région, n'obéiſſent qu'à des Deſpotes, & ne reconnoiſſent d'autre loi que la volonté de leurs Souverains. Il doit donc néceſſairement y avoir dans l'Aſie des contrées où le Deſpotiſme ne doit rien au climat où il regne, il y doit tout à l'habitude & aux préjugés de ſes eſclaves. L'Amérique produiroit auſſi de ſemblables objections aux Phyſiciens politiques : elle contenoit deux grands Etats deſpotiques, environnés de Nations libres & vagabondes. Il en eſt de même de l'Afrique, où l'on voit un mêlange bizarre de peuples ſoumis à de grands & de petits Deſpotes, & de Barbares errants dans ſes déſerts.

Je n'accumulerai point ici, contre ces prétendues influences du ciel & de la terre, une

multitude d'autres réflexions, qu'une saine Philosophie & le sentiment naturel sont capables de présenter à tous les hommes ; il en résulteroit toujours que l'état des Nations & leurs divers Gouvernements dépendent essentiellement de leurs préjugés. Cessons donc de nous arrêter sur des systêmes faux en eux-mêmes, ou du moins incomplets ; abandonnons des recherches peu heureuses jusqu'ici, & n'ayions plus recours à des chimeres physiques & politiques pour expliquer les erreurs humaines, car le Despotisme en est une.



SECTION II.

Route qu'il faut suivre pour parvenir aux véritables sources du Despotisme.

LE Despotisme est une erreur, & une suite des erreurs du genre humain ; ainsi ce n'est point dans le physique de chaque lieu, ni par le secours d'aucun systême philosophique, qu'il en faut chercher la source pour la montrer aux hommes, & pour les instruire. C'est à des faits qu'il faut recourir ; c'est sur eux qu'il faut appuyer des preuves qui soient elles-mêmes des faits : ce sont les détails & les usages, ce sont toutes les coutumes de ce Gouvernement qu'il faut étudier, rapprocher & concilier les unes avec les autres & avec la grande chaîne des erreurs humaines, pour en

connoître l'esprit, & pour parvenir ensuite aux véritables points de vue qu'ont eu primitivement ces usages & ces coutumes. C'est en suivant cette route, à l'aide de toutes les connoissances que j'ai tâché d'acquérir sur l'Histoire de la Nature, que je crois être enfin parvenu à découvrir quelle est la véritable origine du Despotisme : il m'a semblé qu'il ne s'étoit point établi sur la terre, ni de gré, ni de force ; mais qu'il n'avoit été dans son origine qu'une triste suite & une conséquence presque naturelle du genre de Gouvernement que les hommes s'étoient donné dans des siecles extrêmement reculés, lorsqu'ils prirent pour modele le Gouvernement de l'Univers, régi par l'Etre Suprême ; projet magnifique, mais fatal, qui a précipité toutes les Nations dans l'idolâtrie & dans l'esclavage, parce qu'une multitude de suppositions qu'il a fallu faire, ont ensuite été regardées comme des principes certains ; & qu'alors les hommes perdant de vue ce qui devoit être le vrai mobile de leur conduite ici-bas, ont été chercher des mobiles surnaturels, qui n'étant point faits pour la terre, les ont trompé & les ont rendu malheureux.

Avant de nous engager dans la carriere qui m'a conduit à cette découverte, il sera nécessaire de faire connoître quelles ont été les circonstances qui ont porté les Sociétés à concevoir une idée si haute & si sublime. Nous examinerons ensuite quel a été ce genre de Gouvernement qu'elles avoient choisi & établi ; nous le

chercherons dans l'histoire ; nous étudierons ses coutumes & ses usages, & nous verrons découler de cet examen une multitude de connoissances inattendues, qui nous apprendront comment ce point de vue primitif si beau, & qui paroît si digne des créatures pensantes, s'est changé en un désert rempli d'horreurs & de miseres ; nous découvrirons quels sont les maux qui sont sortis d'un plan qui n'avoit eu pour objet que le bonheur du genre humain, & nous appercevrons enfin comment les hommes ont été avilis & dégradés par les conséquences d'un principe qui les couvre de gloire.

L'alliance étroite & funeste, que j'ai trouvée dans l'Idolâtrie & le Despotisme, augmentera l'horreur que doit nous causer cet odieux Gouvernement ; mais elle nous obligera aussi d'en examiner l'origine, parce qu'elle fait une partie essentielle de son histoire. Je ne rappellerai point les différents systêmes qu'ont imaginé les anciens & les modernes sur les sources de ce culte insensé de nos peres. Je marcherai vers l'Idolâtrie comme vers le Despotisme, par une route qui n'a pas encore été frayée, & j'arriverai à leurs sources, sans m'embarrasser des hypotheses, des conjectures & des préventions de ceux qui m'ont précédé.

Je ne pourrai point développer ces importantes anecdotes de l'esprit humain, sans lui présenter le tableau de ses erreurs ; perspective humiliante en elle-même, & quelquefois dangereuse par les suites. S'il y a cependant quelque danger à le faire, ce ne peut être que dans la

façon de s'y prendre ; ce seroit en ne lui présentant ce tableau que pour l'avilir & le dégrader, que pour lui faire des reproches amers & infructueux, & pour achever de lui ôter le peu de confiance qui lui reste en sa raison, dont une morale mystique n'a déja que trop affoibli le ressort. Il y auroit du danger sans doute à n'instruire l'homme de ses égarements qu'en Philosophe austere, & en ennemi du genre humain ; ce seroit le porter au désespoir, & le réduire à la condition des bêtes. Ce n'est point là l'objet de cette Philosophie bienfaisante & éclairée qui fait la gloire de notre siecle, & dont je cherche à suivre l'esprit : aussi éloignée de tous sentiments extrêmes qu'amie du vrai, elle fait prendre le milieu entre le faux sublime de la Superstition, lorsqu'elle prétend porter l'homme au-dessus de sa sphere, & le Stoïcisme atrabilaire & sauvage, qui quoiqu'ennemi du fanatisme en est un lui-même. Il est aussi capable que lui d'égarer l'homme, parce qu'il ne lui donne que des leçons propres à méconnoître sa nature, son état & ses devoirs ici-bas. La saine Philosophie évite ces écueils ; elle sait ramener l'homme à lui-même & le consoler de ses égarements. Lorsqu'elle apprend aux habitants de notre planete qu'ils se sont trompés, ce n'est point pour leur persuader qu'ils n'ont point de raison ou qu'ils doivent la craindre, c'est pour leur faire remarquer qu'ils n'en ont point toujours fait un usage convenable. Cet avertissement porte toujours avec lui son instruction ; car sur telle

partie de leurs usages ou de leurs opinions qu'il puisse tomber; il suffit de rappeller avec douceur l'esprit de l'homme à la raison, pour tôt ou tard y ramener ses pas; il n'est point d'erreurs qui ne lui soient nuisibles. Ce même avertissement procure ensuite une vraie consolation; l'instruction qu'il renferme, en est une pour la raison, naturellement amie de la vérité, & pour laquelle elle a toujours un penchant invincible.

Il est encore un autre point de vue utile & consolant, que la vraie Philosophie ne néglige point de faire appercevoir aux hommes dans le tableau même de leurs erreurs; elle leur montre qu'il n'y a point de fausses opinions, point de préjugés, point de traditions ridicules ni d'usages corrompus, qui n'aient eu dans leur origine quelque excellente vérité pour base, & souvent même quelques principes qui font honneur à l'humanité: d'où il arrive que l'historique de ces erreurs en devient la meilleure preuve; alors le courage de l'homme se releve, la confiance qu'il étoit prêt de ne plus avoir en sa raison, se ranime; il apprend que ce n'est ni l'abus qu'il en a fait, ni son orgueil, qui ont produit ses chûtes; qu'elles viennent de ce qu'il a cessé de faire usage de sa raison, & de ce qu'il ne l'a point assez estimée; il reconnoît que s'il est tombé dans toutes sortes de désordres, ce n'a point été parce que sa nature a dégénéré & s'est infectée d'une prétendue corruption, mais parce qu'il a trop respecté

les institutions de ses peres, sans se défier du temps qui corrompt les meilleures choses ; parce qu'il ne s'est point apperçu des altérations qui les ont insensiblement changées ; parce qu'il a continué de les respecter aveuglément, en cessant de penser & de réfléchir par lui-même ; enfin parce qu'il s'est imaginé toujours suivre les loix & les usages de ses ancêtres, lorsqu'il n'en suivoit plus que le spectre & le fantôme.

C'est en mettant cet important point de vue dans tout son jour, qu'il ne peut y avoir aucun danger d'offrir aux hommes la peinture & l'histoire de leurs erreurs ; en les faisant ressouvenir de leur raison, on ne peut que les rendre meilleurs & plus heureux. En détruisant une foule de faux principes & de faux mobiles, qui tantôt les élevent trop, & tantôt les rabaissent au-dessous d'eux-mêmes, on ne peut qu'écarter l'incertitude de leur état, & les ramener aux véritables connoissances de leurs intérêts & de leurs devoirs. Puisse le genre humain, que j'aime & que je respecte, parce que la nature m'y porte & que la raison me l'ordonne, profiter un jour de toutes les instructions & des consolations que mon ouvrage pourra lui fournir ! c'est à lui que je le consacre, bien plus qu'à mes concitoyens dont il est de mon devoir de ménager la foiblesse.



SECTION III.

Les anciennes révolutions de la Nature ſont les ſources innocentes de toutes les erreurs humaines.

NOus ſommes tous les jours les témoins de la facilité avec laquelle un homme, rendu à la tranquillité, perd le ſouvenir des maux qu'il a ſoufferts, & de l'ardeur avec laquelle il s'occupe à réparer ſes anciennes miſeres. Nous remarquons même ſouvent qu'un rayon de joie & de contentement ſuffit pour ſuſpendre nos peines, que nous ſommes alors diſpoſés à ne plus regarder que comme de mauvais ſonges. Il en a été de même du genre humain; après avoir été preſque entiérement exterminé par les anciennes révolutions de la Nature, il a tout oublié; & lorſque le repos lui fut rendu, il n'a ſongé qu'à réparer ſes pertes.

Les ſiecles ont vu des temps déplorables, où l'ordre de la Nature troublé & renverſé a précipité tous les êtres de notre Globe dans des calamités ſans nombre. Le monde a perdu ſa lumiere; la marche du Soleil & des planetes s'eſt altérée; les Continents que nous habitons, ont été des ſcenes mouvantes, où les incendies, les inondations, les tremblements & les ténebres ont regné tour à tour, & ſur leſquels les mers, les fleuves & les rivieres, tantôt débordées, tantôt deſſéchées, ont pro-

duit mille fléaux successifs, qui ont désolé le genre humain.

Il a été des temps où l'homme s'est regardé comme l'objet de la haine & de la vengeance de toute la nature irritée ; toutes les sociétés ont été rompues ; les hommes ont été obligés d'errer à l'aventure sur les ruines du monde, au gré de tous les fléaux qui sembloient les poursuivre ; ils étoient alors sans secours, sans subsistance & sans consolation ; retirés dans les montagnes, elles s'écrouloient sous leurs pieds ; fugitifs dans les plaines, les eaux venoient les submerger ; cachés dans les antres & les cavernes, ils y étoient ensevelis tous vivants ; enfin toujours errants, toujours cherchant de nouveaux climats & de nouveaux asyles, partout ils étoient persécutés.

Les monuments naturels qui restent par-tout le monde de ces anciennes & effroyables catastrophes, sont aujourd'hui, & depuis une infinité de siecles, méconnus de tous les habitants de la terre : ce n'est qu'un petit nombre de Physiciens & de Philosophes, qui, depuis un siecle tout au plus, commencent à y lire l'histoire ancienne de la Nature & du genre humain. * Mais tout ce qu'ils y voient, n'est encore considéré de la plupart que comme des objets plus amusants & plus frivoles qu'instructifs & intéressants. Les sublimes anecdotes de la Nature, gravées par toute la terre en ca-

* Voyez *Telliamed*; *l'Hist. nat.* de Mr. *de Buffon*, *Tom. I.* La préface du Tom. III. des *Œuvres* de Mr. *Lehmann*, &c.

ractères

racteres ineffaçables & faits par toutes les langues, ne sont regardées que comme des songes & des chimeres, par le vulgaire prévenu, qui ne veut ni voir ni penser par lui-même.

Si l'on a méconnu les monuments naturels de ces grands événements, l'on a encore plus méconnu les monuments historiques, l'on a négligé de maintenir & de conserver les usages, les coutumes & les institutions civiles & religieuses que les anciens peuples avoient établies, pour perpétuer à jamais le souvenir des malheurs du monde, & pour instruire les races futures de son inconstance & de sa fragilité. Il est pourtant vrai qu'il y a peu de Nations qui n'aient conservé à ce sujet quelques traditions confuses : quelques-unes même ont des livres d'une très-haute antiquité, qui semblent nous apprendre tout ce qu'il est possible de savoir sur cette partie de l'histoire du monde, & nous en désigner précisément le temps & la durée. Mais tout ce que ces traditions & ces prétendues histoires, que chaque peuple révere comme sacrées, nous ont transmis sur les révolutions de la terre, ne nous présente que des vestiges foibles, tronqués, mutilés & corrompus ; les causes & les progrès, les effets & les suites de ces événements n'y sont que des fables ; on n'y remarque aucuns détails qui soient conformes aux mouvements de la Nature, & analogues à la multitude & à la variété des phénomenes & des accidents, qui ont été sans nombre dans le Ciel & sur la terre. Il n'y a pas un seul de ces livres, dans lesquels on prétend

faire voir aux hommes l'hiſtoire de leur origine, qui ait inſiſté ſur cette fameuſe époque, comme ſur la cauſe & la ſource des loix, des coutumes, des Gouvernements & des Religions. Ils gardent tous un profond ſilence ſur les impreſſions que les malheurs du monde ont faites ſur les hommes, auſſi-bien que ſur les ſuites bonnes ou mauvaiſes qu'ont eu ces mêmes impreſſions.

Le Déluge univerſel qui ſubmergea le genre-humain, ſuivant les annales des Hébreux, y paroît avoir moins de ſuites que n'en avoit chez les Romains une inondation du Tibre; c'eſt un fait iſolé, auſſi-tôt oublié que raconté, & qui ne tient plus à aucun des événements des ſiecles qui ont ſuivi; ce ſont cependant les révolutions de la nature, qui, après avoir détruit les Nations, ont enſuite été les vrais légiſlateurs des ſociétés renouvellées; ce ſont elles qui, après avoir rendu les Nations auſſi religieuſes qu'elles avoient été miſérables, ſont par la ſuite devenues la matiere, l'objet & la cauſe innocente de toutes les fables, de tous les Romans de l'antiquité, de toutes les erreurs politiques & religieuſes qui ont ſéduit l'eſprit de l'homme, & de toutes les opinions qui ont produit ſes malheurs & ſa honte.

Ce ſera donc l'homme échappé de la ruine du monde, que nous allons conſidérer & étudier; nous réſoudrons par-là une infinité de problêmes qui concernent l'homme actuel & le genre-humain depuis les temps connus. Ce ne ſera point un Sauvage, un être méta-

physique, ou cette créature créée parfaite & qui s'est corrompue, chimere dont tant de Docteurs & de Savants se sont vainement occupés; ce sera un être réel, que nous examinerons dans un état réel : en le suivant pas à pas, à mesure qu'il s'écartera de cette époque, il ne nous ménera point à des conjectures solitaires, & qui ne tiendront à rien, mais à une route immense, où toutes les parties de la fable & de l'histoire viendront aboutir, s'éclairciront les unes par les autres, & se rangeant d'elles-mêmes dans l'ordre convenable, exposeront à nos yeux la véritable chaîne des annales du monde moral & politique.

Je ne parle ici, & je ne parlerai dans cet Ouvrage que des temps qui ont suivi ceux qui ont donné à l'Univers la disposition qu'il a présentement, & que nous lui connoissons depuis un grand nombre de siecles. A l'égard des temps qui les ont précédés, ils sont pour moi comme s'ils n'eussent jamais été; bien qu'ils aient existé, ils ont été si obscurs, même pour l'antiquité la plus reculée, que la plupart des Peuples anciens se sont imaginé voir la création & la naissance de toutes choses dans les anecdotes déjà corrompues de ce qui n'étoit que le renouvellement du monde; erreur grossiere, qui en fait naître une infinité d'autres, comme nous le verrons dans le cours de cet Ouvrage.



SECTION IV.

Impreſſions que les malheurs du monde ont dû faire ſur les hommes.

MAlgré l'obſcurité dans laquelle il paroît que nous devons néceſſairement tomber en franchiſſant les bornes hiſtoriques, nous ne manquerons pourtant point de flambeaux & de guides ſûrs en cherchant au-delà, c'eſt-à-dire en fouillant dans les eſpaces ténébreux, que le plus grand nombre regarde comme imaginaires, où nous trouverons des faits naturels, & des inſtitutions humaines. Pour éclaircir le vrai tombé dans les ténebres, & pour y faire rentrer à leur tour toutes les chimeres ſacrées auxquelles l'ignorance & l'impoſture ont donné l'exiſtence, il ſuffira de nous tranſporter un inſtant au milieu des anciens témoins des calamités du monde, d'examiner comment ils en étoient alors affectés, de' remarquer les impreſſions naturelles que ces déſaſtres devoient produire en eux, & les ſentiments dont ils devoient être pénétrés, nous appliquerons enſuite ces mêmes ſentiments & les ſuites naturelles de ces impreſſions à tous les uſages de l'Antiquité, c'eſt-à-dire à la police & aux loix anciennes, à tous les cultes, à tous les Gouvernements, enfin à toute la conduite & à toutes les opinions du genre-humain, dans tous les ſiecles

que nous pouvons connoître. Tel va être le moyen avec lequel nous résoudrons facilement une multitude d'énigmes & de problêmes; leur solution offrira de nouvelles sciences au monde, & dévoilera à nos yeux surpris une antiquité toute nouvelle.

Avant d'entrer dans cet examen, je dois prévenir que l'on doit bien se garder d'imaginer que le genre-humain, dans les temps où nous voulons l'étudier, & comme le surprendre, ait été différent du genre-humain d'aujourd'hui; c'est une erreur dont il faut se défaire. Six ou sept mille ans d'intervalle, que l'on met communément entre les premiers hommes connus & ceux de notre âge, ont fait supposer à un grand nombre de Savants qu'il pouvoit & qu'il devoit y avoir entr'eux & nous des différences très-marquées. Il est arrivé de là que dans les questions philosophiques qui les ont concernés, nous avons été portés à en augmenter les difficultés en raison de l'éloignement des temps, & que nous les avons réellement augmentées, parce que nous nous sommes écartés de nous-mêmes, qui ressemblons à nos peres, comme nos peres nous ressembloient; toute la différence qu'il doit y avoir entr'eux & nous, ne consiste que dans quelques inventions & dans quelques connoissances que nous avons acquises depuis eux, à l'égard de certains sentimens ou préjugés naturels, & de certaines idées qui sont presque identifiées avec l'esprit & le caractere de l'homme, & qui le saisissent malgré lui en de

certaines occaſions, nous devons être sûrs que les anciens ont été les mêmes que nous; ils ont penſé, ils ont ſenti comme nous, & comme nos neveux penſeront & ſentiront dans des milliers de ſiecles, s'ils ſe trouvent dans des circonſtances propres à faire naître ou à réveiller ces idées & ces ſentiments.

Actuellement prévenus de cette reſſemblance, pour nous tracer une image des impreſſions qu'ont faites les malheurs du monde ſur ceux qui en ont été les témoins, il doit nous être égal de nous tranſporter au milieu d'eux, en nous repliant ſur nous-mêmes, ou de ſuppoſer que ces malheurs arrivent de nos jours, & que nous ſommes témoins de toutes les mêmes calamités qui ont autrefois ravagé l'Univers, & preſque anéanti le genre-humain.

Que penſerions-nous donc, ſi le Soleil éteint ceſſoit de donner ſa lumiere; ſi les forces exaltées de la Nature changeoient ſon harmonie en un nouveau cahos; ſi les mers inondoient les terres; ſi les terres ſe ſoulevoient contr'elles? Que dirions-nous ſi des milliers de volcans s'embraſoient de toutes parts; ſi le feu, le ſoufre, le bitume s'élançoient par torrents du ſein des montagnes; ſi la plupart des Continents briſés s'enfonçoient ſous nos pieds? Que penſeroit enfin le genre-humain d'aujourd'hui s'il ſe trouvoit au milieu de tant de fléaux & de tant de déſolations? Il ne faut pas beaucoup de Philoſophie & de Métaphyſique pour le deviner. Il croiroit être à la fin du monde; il s'imagineroit être au jour de la

justice & de la vengeance ; il s'attendroit à chaque instant à voir le Juge Suprême venir demander compte à l'Univers, & prononcer ces redoutables arrêts, que les méchants ont toujours craints, & que les justes ont toujours attendus. Tels sont les sentiments dont on seroit alors saisi & occupé. Ces dogmes sacrés de la fin du monde, du Jugement dernier, du Grand Juge & de la vie future, se retraceroient avec force à notre esprit ; & affecteroient profondément & généralement tous les habitants & toutes les Nations de la terre. Ces mêmes dogmes affecteront un jour nos neveux, s'ils se trouvent dans ces fatales circonstances : ce sont eux qui ont affecté pareillement nos peres, quand ils ont vu cesser la primitive harmonie de l'Univers.

On trouvera peut-être ces idées ou trop simples ou trop composées pour les temps où je viens de me transporter. On voudroit sans doute que je pénétrasse dans l'esprit humain, pour y chercher comment ces idées ont pu y naître une premiere fois : c'est un travail que je laisse à d'autres ; ils peuvent philosopher tout à leur aise sur les opinions de ces instants de terreur, qui ne sont point ceux de la Philosophie. Il me suffit ici de savoir que ce sont ces dogmes qui ont vivement agi sur l'esprit & sur le cœur des hommes, dans toutes les situations extrêmes de la Nature. Passons aux suites bonnes & mauvaises qu'ont eu ces impressions.



SECTION V.

Premiers effets des impreſſions des malheurs du monde ſur la Religion & ſur le Gouvernement des hommes.

IL faudroit peu connoître les hommes, pour douter que dans des temps auſſi malheureux, & dans les premiers âges qui les ont ſuivis, ils n'aient été très-religieux, & que ces calamités ne leur aient alors tenu lieu de Miſſionnaires ſéveres & de puiſſants Légiſlateurs, qui auront tourné toutes leurs vues du côté du Ciel, du côté de la Religion, & du côté de la Morale. Cette multitude d'inſtitutions auſteres & rigides dont on trouve de ſi beaux veſtiges dans l'hiſtoire de tous les peuples fameux par leur antiquité, procede vraiſemblablement de cette ſource; il en doit être de même de leur police. C'eſt ſans doute à la ſuite de ces temps déplorables qui avoient réduit l'eſpece humaine, renverſé ſon ſéjour, & détruit ſa ſubſiſtance, qu'ont dû être faits ces réglements admirables, que nous trouvons chez les anciens peuples, ſur l'agriculture, ſur le travail & l'induſtrie, ſur la population, ſur l'éducation, & ſur tout ce qui concerne l'économie civile & domeſtique.

Ce fut ſans doute alors que l'unité de principe, d'objet & d'action, s'étant ranimée par-

mi les mortels réduits à un petit nombre & pressés des mêmes besoins, les premieres, de loix domestiques devinrent la base, ou pour mieux dire, les seules loix des Sociétés, ainsi que nous le prouvent toutes les anciennes législations. Comme la guerre forme des Généraux & des soldats, comme les troubles & les agitations forment de grands Orateurs, de même les maux extrêmes du genre-humain, & la grandeur de sa misere & de ses nécessités, ont donné lieu aux loix les plus simples & les plus sages, & à toutes les législations primitives, qui ont eu principalement pour objet le vrai & le seul bien de l'humanité. Dans ces moments critiques, l'homme devenu sage & raisonnable par ses malheurs, ne s'est point conduit par la coutume, comme il pouvoit faire auparavant, ou comme nous faisons aujourd'hui; il a été forcé de réfléchir & de penser par lui-même, & de pourvoir à son bonheur par les institutions les plus solides & les plus utiles.

C'est à ces anciennes loix, fruits heureux des malheurs du monde, que les Chinois & les Egyptiens ont dû le nom de *Sages*, qui leur a été donné par toutes les Nations anciennes & modernes. Nous ne devons point croire, cependant, qu'ils aient été les seuls qui se soient alors prescrit une police & des loix; c'est vraisemblablement parce qu'ils les ont plus long-temps conservées que les autres peuples, & qu'ils ont soutenu avec plus de respect & de soin l'édifice de la législation primitive,

ainsi que leur histoire nous le confirme. Peut-être pourroit-on regarder le rare & singulier privilege des Chinois & des Egyptiens comme un indice que l'un ou l'autre de ces deux peuples a été la tige commune des Nations, depuis le renouvellement du monde. Une foule d'anecdotes historiques, de similitudes & de convenances, y ont déjà porté quelques Ecrivains plus hardis que les autres; mais plusieurs motifs aussi forts & aussi solides que les leurs m'ont obligé de suspendre mon jugement.

Il est difficile, par exemple, de se persuader que, quelle grande qu'ait été autrefois la destruction de l'espece humaine, il ne s'en soit échappé qu'une société, & en un seul lieu de la terre ; ces événements destructeurs, tels que nous devons raisonnablement les concevoir, sans avoir égard aux préjugés reçus, ont dû épargner dans presque tous les climats quelques-uns de leurs anciens habitants, sur-tout dans les régions élevées, qui ont dû être les refuges & les berceaux des sociétés renouvelées, bien plutôt que les contrées basses de la Chine, de l'Egypte ou de l'Assyrie. Je pourrois réunir diverses preuves que les hommes ont demeuré long-temps dans les montagnes après ces événements, & que plusieurs sociétés qui se sont rencontrées par la suite ne se devoient rien l'une à l'autre dans leur origine. Mais sans nous écarter de cette recherche, le titre d'*Autochtone* (mere d'elle-même) dont toutes les Nations anciennes étoient si jalouses, suffit pour nous donner à penser, & je regarde en-

core comme une très-forte preuve de la multiplicité des témoins des révolutions arrivées à la terre, la diversité même des traditions sur le déluge, dans chacune desquelles j'ai très-souvent remarqué des détails & des anecdotes qui ont un rapport évident au local & au physique des lieux qui les ont conservées.

D'après cette remarque, l'état de la Chine & de l'Egypte pourroit nous faire soupçonner que ces divers débris des Nations primitives dispersées en différentes régions, n'ont point tous eu la même sagacité à pourvoir à leurs besoins; mais c'est ce qu'il me paroît encore difficile d'admettre, n'y ayant point de peuple sur la terre, qui, dans un degré inférieur, à la vérité, aux Chinois & aux Egyptiens, ne puisse nous montrer des restes de ses anciennes institutions. Je n'en excepte pas même les Sauvages de l'Amérique, ainsi qu'on le verra dans la suite de cet Ouvrage. Comme les malheurs du monde avoient été communs & généraux, tous les peuples de la terre ont dû être vivement intéressés à y remédier; & quoique séparés, ils ont dû le faire par des moyens assez semblables, parce que les sentiments & les besoins devoient être aussi uniformes que les maux qui les avoient fait naître.

Cette considération m'a paru très-propre à rendre raison des similitudes que l'histoire nous fait remarquer entre des peuples très-différents & très-éloignés, auxquels sans cela il faudroit nécessairement accorder une commune origine, en franchissant beaucoup d'autres difficultés

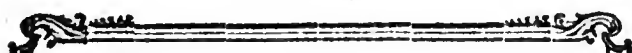
historiques & physiques. Si cependant les Egyptiens & les Chinois ont eu par la conservation de leur législation primitive une distinction particuliere, cette exception ne doit point nous surprendre ici, si nous nous rappellons que l'amour qu'ils ont eu pour les loix de leurs ancêtres les avoit portés dès la plus haute antiquité à fermer l'entrée de leurs Etats à tous les étrangers, & que leur situation a beaucoup favorisé la manutention de cette loi conservatrice de toutes les autres.

Cette même remarque nous découvre en même temps les causes de la destruction de l'ancienne législation, ou de sa corruption dans toutes les autres contrées qui n'ont point eu une loi de barriere semblable, ou qui n'ont pu, à cause de leur situation, la maintenir aussi long-temps, à résister aux Colonies, aux invasions & aux guerres, qui par la suite ont changé la face de la terre & le sort des Nations. J'ai tout lieu de croire que cette loi contre le Commerce du dehors a été presque générale dans son origine. Les mots d'Etrangers & d'Ennemis ont été très-long-temps synonymes chez plusieurs peuples de l'Asie & de l'Europe. La barbare coutume de sacrifier les Etrangers n'a gueres pu provenir que de cette loi sévere, qui a dû être universelle, puisque le cruel abus qu'on en a fait se trouve chez tous les peuples. Cette loi de barriere n'a point fait partie de la premiere législation, puisqu'elle étoit contraire à son esprit général; nous verrons quel en a été l'esprit & la cause.

Quoi qu'il en soit, nous trouverons les trace des institutions du monde renouvellé, sur tel siecle & sur tel climat que nous jetions les yeux. Les Etrusques, les Phrygiens, les Hébreux & les Perses sur-tout, en avoient conservé des restes précieux. Il n'est point de Nation dans l'Asie moderne qui ne puisse encore nous en montrer quelque vestige. Les Péruviens & les Mexicains, au temps où on les a découverts & détruits, avoient des loix & des usages qui ne devoient avoir d'autre date que celle de la législation primitive; & ce que ces Américains ont eu de particulier, c'est qu'ils étoient plus en état alors d'expliquer les vrais motifs de ces usages, que les Hébreux, les Grecs & les Romains, qui en avoient de semblables, & qui ne les ont interprétés que par des fables & des mensonges; nous en verrons plusieurs exemples très-remarquables.

Pour terminer cette section par une observation non moins singuliere, je préviendrai que dans l'étude qu'on pourra bien recommencer un jour de toute l'histoire ancienne, la véritable mesure de l'antiquité de tous les Peuples & de leurs loix civiles & religieuses, ne sera plus celle de leur chronologie, mais une mesure morale, qui sera toujours proportionnée aux restes plus ou moins nombreux & plus ou moins purs qu'on y trouvera de la législation du monde renouvellé. Plus le tableau des Nations s'est étendu & détaillé à mes yeux, & plus je me suis apperçu, qu'il ne faut plus juger de leur antiquité par leurs coutumes. J'ai vu

que les coutumes appartenoient aux peuples ; & que les histoires n'appartenoient qu'aux particuliers ignorants & menteurs qui les avoient faites. Le Gouvernement Chinois, par exemple, en se conduisant encore aujourd'hui avec cet esprit d'émulation & d'économie qui anima les tristes & malheureuses familles autrefois échappées du bouleversement de la terre, nous présente par-là le véritable sceau de sa profonde antiquité. Ce ne sont point ses Dynasties & ses prodigieuses annales, par lesquelles il en faudra dorénavant juger ; ces prétendus titres ne contiennent que des fables mythologiques. Il en est de même de tous les autres peuples qui ont vanté leurs Archives civiles & sacrées.



SECTION VI.

Principes des premieres institutions religieuses, & erreurs qui sont sorties de l'abus qu'on en a fait.

APrès que la fermentation de la terre fut calmée, & que les débris du genre-humain se furent assemblés en diverses contrées pour former de nouvelles sociétés, & s'aider réciproquement à supporter leurs maux & à pourvoir à leurs besoins, les hommes ayant devant les yeux le grand spectacle de l'Univers détruit & rétabli, & dans le fond de leurs cœurs tous les dogmes sacrés qui étoient inséparables de ce spectacle, établirent une Religion, dont les

principaux motifs furent une reconnoissance infinie envers l'Etre Suprême qui les avoit sauvés, & le desir d'en instruire toutes les races futures.

Pour perpétuer la mémoire des révolutions arrivées, on institua des fêtes commémoratives, capables par les détails qu'elles représenteroient, d'entretenir sans cesse les Nations de la fragilité de leur séjour, & de les avertir, par le tableau des vicissitudes passées, de toutes les vicissitudes à venir. Les jugements que Dieu avoit exercés sur la terre, y étoient représentés en même temps comme des leçons sur les jugements qu'il exerceroit un jour, & le souvenir des incendies passés devint aussi le pressentiment des incendies futurs. C'est de là que procede ce dogme universel de l'attente de la fin du monde par le feu ; dogme connu & reçu de la plus haute antiquité. Les Hébreux & les Docteurs Orientaux en faisoient remonter l'origine à Adam, à Seth, & aux premiers Patriarches ; ce qui prouve que dans les plus anciens temps connus il étoit déjà arrivé des embrasements qui avoient donné lieu à cette crainte.

Ces commémorations ont encore fait naître par la suite des temps tous les livres prophétiques & apocalyptiques qui ont si souvent troublé le repos des humains. Les Païens les connoissoient sous les noms d'*Oracles Sybillins* ou de *Livres Achérontiques*, & les Hébreux sous le titre de révélations faites à leurs ancêtres d'avant & d'après le déluge. * Tous ces peu-

* Les Juifs ont eu plusieurs révélations ou apocalypses, attribuées à leurs premiers Patriarches.

ples en ignoroient la véritable origine, parce que ces livres à la fin s'étoient dénaturés & corrompus. Ils les consultoient néanmoins dans tous les écarts de la nature, c'est-à-dire dans toutes les calamités publiques.

Il est encore très-probable que c'est de ce même fonds que les Hébreux ont tiré leurs Prophéties de Jérémie, d'Isaïe, d'Ezéchiel & d'autres; ils y appliquent sans cesse à leurs idées une foule de détails apocalyptiques, qui n'appartiennent visiblement qu'aux révolutions générales de l'Univers, dont on entretenoit primitivement les peuples aux jours de fêtes & d'assemblées, afin de contenir par la crainte ceux qui n'auroient point été contenus par les loix & par la raison.

La descente du Grand Juge, dont on avoit regardé tous les météores & les phénomenes qui concourent à la ruine du monde comme les annonces & les suites, devint un dogme redoutable qui en imposé à tous les hommes, & qui les remplit d'une terreur religieuse; cette idée fut sans cesse rappellée & entretenue par les phénomenes accidentels que la Nature la mieux réglée produisoit alors & produit encore tous les jours. Cette venue du Grand Juge, annoncée par les météores, est le dénouement de tous les usages obscurs & extravagants que toutes les Nations ont pratiqués, sans savoir pourquoi, à la vue des éclipses & des cometes, & dans toutes les autres circonstances où l'ordre naturel leur paroissoit altéré ou changé; comme elles avoient oublié quels

quels étoient alors les vrais motifs de leurs alarmes, elles imaginoient des fables pour en rendre raiſon, & elles outrerent & corrompirent des inſtitutions ſenſées & très-religieuſes en elles-mêmes. Je ne connois que les Péruviens qui ne ſoient point tombés dans cet oubli; les Eclipſes du Soleil & de la Lune leur rappelloient encore le ſouvenir des anciennes ténebres qui avoient autrefois couvert la terre après ſon embraſement; ils expliquoient par-là leurs uſages, & ils avoient raiſon. Le même peuple regardoit cependant les cometes comme les annonces de la mort ou de la naiſſance des grands perſonnages; & il ſe trompoit en cela, comme tous les autres peuples qui ont été long-temps dans la même idée. Les cometes n'avoient été regardées primitivement que comme les annonces de la ruine du monde & de la venue du Grand Juge; elles avoient eu rapport à un fait général, mais chacun par la ſuite n'y a plus été chercher qu'un fait particulier.

A la ſuite de tous ces objets d'une crainte inſtructive dont la Religion occupoit les hommes, elle leur offroit l'aſpect conſolant & flatteur de la vie future & du regne des juſtes, dans un état de félicité, d'abondance & de gloire, qui ne devoit plus être expoſé aux révolutions de la Nature. C'étoit ordinairement par-là que la Religion terminoit ſes fêtes, ſes inſtructions & ſes ſpectacles; car tous ces dogmes, pour être rendus plus ſenſibles, étoient repréſentés par des ſymboles &

par des cérémonies figurées. C'est de l'abus de ces représentations que sont sorties les fables des *Jardins* d'*Adonis* & d'*Eden*, des *Champs Elysées*, du *Paradis Terrestre*, &c. Les Poëtes & les Commentateurs ne les ont placées en tant d'endroits divers, que parce que la plûpart des anciens peuples avoient chacun des lieux champêtres & délicieux, où tous les ans ils alloient assister aux représentations figurées & mystiques des délices de cette vie céleste qui doit succéder à celle du monde : c'est de là que provient au Japon le pélérinage de la province d'Isje, que l'on fait chaque année pour obtenir la rémission de ses péchés, & pour mériter le bonheur à venir ; c'étoit l'objet des processions annuelles que faisoient les Athéniens au territoire d'Eleusis ; les champs Elysées n'ont point eu d'autre origine, les noms d'*Isje*, d'*Eleusis* & d'*Elysée* ne sont si visiblement analogues, que parce que la vie future étoit appellée les champs *El-Isis*, ou *la terre de la divine Isis*, nom que l'on donnoit à la principale figure qui en étoit le symbole.

L'objet de ces représentations parut avec le temps si grand & si relevé, que les prêtres abandonnant au peuple l'extérieur de ces cérémonies, & se laissant le maître d'en penser ce qu'il vouloit, crurent devoir ne le révéler qu'à un petit nombre de gens choisis ; c'est-là ce qui donna lieu à tous les mysteres de l'antiquité, connus sous les noms d'*Isis*, de *Cérès*, d'*Osiris*, d'*Adonis*, &c. où l'on ne pouvoit être admis qu'après de longues & d'austeres préparations.

Quoique les détails de ces mysteres aient été généralement assez peu connus, il nous en est cependant parvenu quelques anecdotes, qui peuvent en faciliter l'intelligence. En voici une des mysteres d'*Adonis*, qui pour plus d'une raison mérite de trouver ici sa place.

Je supposerai d'abord que le lecteur est au fait de l'histoire d'*Adonis*. On sait que ce Dieu Phénicien mouroit & renaissoit tous les ans. J'ajouterai, pour plus d'éclaircissement, qu'il n'avoit été dans son origine que le symbole commémoratif du monde anciennement détruit & renouvellé, & qu'il étoit en même temps une image instructive de sa destruction & de son grand renouvellement futurs. Dans une certaine nuit de la fête, où la représentation d'Adonis étoit dans un tombeau, au milieu de l'obscurité & des lamentations, la lumiere paroissoit tout à coup; un prêtre se montroit avec un air de sérénité, & après avoir fait une onction sur la bouche des Initiés, sans doute à cause du secret qui leur étoit enjoint, il disoit à l'oreille de chacun d'eux que le soleil étoit venu, & que la délivrance étoit arrivée. Cette grande nouvelle ramenoit l'alégresse, & l'on célébroit la résurrection d'*Adonis* par toutes sortes de réjouissances. * L'extérieur de cette fête étoit connu & répandu, non-seulement en Phénicie, en Egypte, mais aussi chez les Grecs & les Romains; on ne voyoit dans les premiers jours que deuil & qu'affliction; on

* Voyez *Jul. Firmicus*, & le livre Anglois qui a pour titre *Purcha's Pilgrimage*, *lib.* 1. *c.* 17. *p.* 90.

n'entendoit que les cris funebres des pleureuſes déſolées, & l'on ne rencontroit de tous côtés que des tombeaux & des cercueils.

On peut juger par ce culte ſingulier, & ſurtout par l'anecdote rapportée ci-deſſus, qu'un Chrétien qui auroit vécu mille ans ou plus avant la venue du Meſſie, & qui ſe ſeroit trouvé à ces fêtes ou myſteres d'Adonis, eût cru y voir la fin du carême. Le Chriſtianiſme, comme on voit, date de fort loin.

Mais revenons à nos anciennes inſtitutions, dont toutes les folies anciennes & modernes n'ont été que les ſuites & les abus.

Toute la marche du ciel, & l'harmonie rendue au monde, furent pendant long-temps des motifs d'une reconnoiſſance conſtante & ſans bornes envers l'Etre Suprême; cependant, comme ſi cette Religion eût prévu ce qui devoit arriver un jour, elle cherchoit dans cette harmonie même, le ſujet d'entretenir les hommes de leur inſtabilité, de peur que l'oubli du paſſé, & l'habitude d'une félicité permanente, n'éteigniſſent cette crainte ſalutaire du Grand Juge, qu'il étoit important de conſerver. Elle faiſoit donc des leçons de tout; le déclin du jour & le coucher du ſoleil lui rappelloient les anciennes ténebres, la fin de l'ancien monde, & la fin future du monde préſent. Le lever de l'aurore devint pour elle l'image de l'ancien & du futur renouvellement, auſſi-bien que du lever du Grand Juge en faveur des juſtes; c'eſt de là que toutes les anciennes fêtes commençoient par la triſteſſe & finiſſoient par la joie:

elles commençoient au coucher du ſoleil pour finir à l'autre coucher. * C'eſt enfin de là que l'homme idolâtre courut enſuite conſulter tous les jours l'aurore ou le ſoleil levant, & que généralement les peuples ont par toute la terre tourné vers ce côté les portes de tous les temples, s'imaginant que le ſoleil & le Grand Juge viendroient du côté de l'Orient.

La fin & le commencement des périodes des aſtres & des planetes devinrent par le même eſprit l'occaſion & le ſujet de ſemblables leçons. Les quatre changements de la lune de chaque mois, la variété des quatre ſaiſons de chaque année, étoient de trop vives images de l'inſtabilité de l'univers, pour ne pas les regarder comme des ſignaux inſtructifs.

Tous les peuples eurent donc quatre fêtes dans le mois, & quatre fêtes plus ſolemnelles dans l'année, pendant leſquelles, à l'occaſion de ces mutations lunaires & ſolaires, on rappelloit aux peuples aſſemblés, que tout avoit changé, & que tout changeroit encore un jour.

Les fêtes qui avoient rapport au renouvellement des périodes aſtronomiques, étoient des fêtes de réjouiſſances, & celles qui avoient rapport à leur déclin, n'étoient que des fêtes de deuil & de pénitence.

Comme le mois périodique de la Lune eſt de

* L'uſage ancien & preſque univerſel qu'ont eu les nations, de compter par les nuits & non par les jours, tire de là ſon origine. Le jour ſacré ou eccléſiaſtique commence encore chez nous par le ſoir.

près de vingt-huit jours, on devine aisément que ce doit être ici la raison pour laquelle les fêtes lunaires ont été espacées de tout temps de sept en sept jours, & que ce doit être aussi de ce que ces anciennes solemnités étoient réglées par le nombre lunaire, qu'est sorti le respect qu'ont eu généralement toutes les Nations pour le nombre septennaire. La succession de nos fêtes n'a pas pu dépendre, en effet, d'aucun autre événement ni d'autre raison, puisque les quatre solemnités du mois étant aux quatre Phases lunaires ce que les quatre solemnités annuelles sont aux quatre Phases solaires, il faudroit ridiculement en conclure que les fêtes ont réglé le cours des Astres, tandis que le bon sens nous dit que ce sont les Astres qui doivent régler les fêtes. Quoique les Hébreux prétendent que l'œuvre de la Création, opérée en sept jours, est le motif & l'origine des fêtes septennaires, nous voyons cependant au premier chapitre de leur Genèse, que le Soleil & la Lune ont été créés pour indiquer & régler les fêtes & les jours d'assemblées. Comment expliquer cette contradiction, à moins que d'être assez stupide pour imaginer que Dieu a bien voulu mettre dans ses ouvrages un rapport astrologique ?

L'usage qui fut établi dans les temps primitifs, d'entretenir ainsi les hommes du renouvellement & de la ruine du monde, à la fin & au commencement de toutes les phases & de toutes les périodes astronomiques, fut la source innocente d'une infinité d'erreurs, lorsqu'une fois le souvenir du passé se fut affoibli, & lorsque les

motifs de ces institutions périodiques furent corrompus & méconnus.

En voyant ces commémorations ramenées & toujours indiquées par le nombre *sept*, on pensa qu'il avoit quelque vertu secrete, & quelque rapport mystérieux avec l'origine, l'existence & la durée du monde.

Les uns imaginerent qu'il avoit été créé; d'autres qu'il avoit été renouvellé; & plusieurs qu'il avoit été jugé en sept jours. Toutes ces différentes opinions se trouvent chez les Hébreux, comme on peut le voir dans la note ci-bas. *

* En général les Hébreux ont appellé les sept jours de la semaine, les sept jours de la *Création*; néanmoins ils ont nommé le septieme jour, pendant lequel ils célébroient cette prétendue création, du nom de *Sabbath*, qui est aussi le nom du premier mois de leur année solaire. Sa véritable racine hébraïque ne signifie point *repos*, mais *retour* & *renouvellement*; ainsi cette fête de la création ne pouvoit être que la fête du renouvellement du monde. Les Pseaumes 36 & 92, qui étoient consacrés au souvenir du Sabbat, suffisent pour découvrir l'erreur des Hébreux; le premier n'offre rien qu'un tableau de miseres & d'afflictions; il ne faut entendre que des cris pitoyables qui ne conviennent ni à David, ni à la création, ni au Sabbat de la façon qu'ils le concevoient, mais au jour de la destruction du monde, aux *Osiris* & aux *Adonis* symboliques du monde détruit & du soleil éteint. Le Pseaume 92 dont le titre a pareillement rapport au Sabbat, ne nous offre qu'une peinture du Déluge & du rétablissement de la terre. L'auteur du Livre de Job, dans cette magnifique description qu'il donne au chapitre sixieme des œuvres de la création, y rappelle la *défaite des Géants qui gémissent sous les eaux.* On voit la même ambiguité dans le chapitre quatorzieme du livre de la Sagesse : *C'est ainsi* y est-il dit, *qu'au commencement du monde, quand vous fites périr les Géants superbes, un vaisseau fut l'asyle & le*

Le ſouvenir du renouvellement de la face de l'Univers, s'étant éteint ou conſidérablement obſcurci, la mémoire de l'ancien monde s'éteignit de même néceſſairement, & l'on ne penſa plus qu'à celui dont on avoit la jouiſſance. Lorſque par la ſuite des temps l'on eut aſſez de loiſir pour réfléchir ſur ſon antiquité, les ſentiments ne purent qu'être ſyſtématiques & très-partagés; on lui donna donc plus ou moins d'antiquité, à proportion du plus ou du moins d'idées qu'on avoit conſervées du paſſé; cela produiſoit cette étrange diverſité que nous remarquons dans la Chronologie des anciens peuples. Comme il eſt naturel de compter pour rien ce qu'on ne connoît pas ſoit dans la Nature, ſoit dans la vaſte profondeur des temps, bientôt on ſauta pardeſſus les ſiecles inconnus; on oſa fixer l'inſtant précis de la premiere exiſtence du monde, & l'on confondit l'ancienne époque de ſon rétabliſſement avec l'époque encore plus ſombre &

dépoſitaire des eſpérances de l'Univers. On voit donc par ces différents paſſages, que le monde créé, & le monde renouvellé y ſont toujours confondus. D'après ces variétés on explique aiſément un autre endroit du quatrieme livre d'Eſdras, *chap.* 7, *verſ.* 30 & 31, qui a été juſqu'à préſent inexplicable. Après avoir annoncé que les horreurs de la fin du monde ſont prochaines, le Prophete menace les pécheurs, & leur dit: que le *monde va rentrer dans le cahos des ſept jours, comme il eſt arrivé dans les anciens jugements.* Singuliere opinion qui nous fait connoître que les ſept jours de la création ou du renouvellement du monde ont encore été regardés comme les ſept jours des anciens jugements de Dieu; auſſi trouve-t-on quelque part dans l'Ecriture, *je vous ai loué ſept fois le jour à cauſe des jugements de votre juſtice.*

plus inconnue de la création primitive. D'où il arriva que lorsqu'on voulut deviner les détails de ce premier de tous les événements, pour les mettre à la tête des annales du monde, que l'imposture imagina, comme les hommes n'ont pu & ne pourront jamais se représenter les opérations surnaturelles d'un Dieu créateur & architecte de l'univers autrement que par des analogies grossieres, on ne dépeignit cet acte sublime & incompréhensible qu'avec des couleurs souillées par des idées que fournissoit encore un souvenir ténébreux & corrompu des grands désordres arrivés lors du changement de l'ancien monde, & l'on ne put disposer les faits & leur succession autrement que selon les regles, ou plutôt selon les chimeres extravagantes de l'astrologie judiciaire; science ridicule qu'eut bientôt fait naître l'attention primitive qu'on donnoit à tous les mouvements célestes, que l'on crut si intéressants pour le repos & la tranquillité des nouvelles sociétés. *

* Les folies de l'astrologie ont été inventées avant le systême de la création des Hébreux, cela est visible par les rapports qu'on peut remarquer entre les diverses opérations des sept jours & les prétendues vertus & propriétés astrologiques des sept planetes. 1. Le jour auquel le Soleil préside, la lumiere fut faite. 2. Le jour de la Lune fut celui où le firmament, l'athmosphere furent faits, & où la division des eaux supérieures & des eaux inférieures fut marquée, parce que la lune préside à l'athmosphere, & qu'elle est regardée comme une planete humide & aquatique. 3. Le jour de Mars, comme c'est une planete réputée charnelle, brutale & grossiere, l'aride parut & fut appellée Terre. 4. Est le jour de Mercure. Mercure a toujours été regardé comme le ministre des Dieux, comme

Telles sont les sources de ces ténebres, de ce cahos, de ce mêlange primitif des éléments & de cet état de confusion qu'on a toujours dit avoir précédé la naissance du monde.

L'absurde cahos n'a jamais existé que dans la tête de ceux qui avoient oublié l'antiquité. C'est de là que sont sorties ces histoires frivoles & ridicules de tous ces combats divers, antérieurs à l'origine de toutes choses, de la lumiere contre les ténebres, des anges contre les Démons, du bon contre le mauvais principe, de Lucifer contre Dieu, du soleil contre la lune, des Géans contre les Dieux, de Typhon contre Osiris, & plusieurs autres de cette espece. *

l'entremetteur & le messager du ciel aux enfers, & des enfers au ciel : ces attributs lui proviennent de ce qu'anciennement il avoit été l'annonce symbolique des fêtes, & l'emblême du commerce des mortels avec les Dieux par leur culte & leurs prieres. C'est là, sans doute la raison pour laquelle il est dit que les signaux des fêtes & des assemblées, (le Soleil & la Lune) furent placés ce jour là dans le ciel. 5. Le jour de Jupiter ; comme c'est la planete de l'air, & l'abondance multipliée, selon l'astrologie, il a bien fallu que les oiseaux aient été créés dans l'air & les poissons dans la mer, lors du cinquieme jour. 6. L'homme & la femme créés le jour de Vénus, ne demandent point d'explication. 7. Dieu enfin s'est reposé le jour de Saturne, planete sombre & taciturne, qui tranche tout & ne produit rien, dit l'astrologie.

* C'est une chose remarquable dans les annales du monde, recueillies par Sanchomaton, dont Eusebe nous a conservé les précieux fragments, que cet auteur n'y parle en aucune façon du déluge ; ce qui lui a attiré bien des reproches de la part des Docteurs chrétiens. Mais si l'on examine le détail qu'il nous donne de la création, on y reconnoîtra aisément que ce ne sont les détails que d'une véritable révolution ; & l'on peut faire la même remar-

Le nombre *sept* étant ainsi devenu un nombre plein de vertu & de mystere, on respecta, non-seulement le septieme jour, mais encore la septieme semaine, le septieme mois, la septieme année, la septieme semaine de mois & d'années. La fin du monde fut toujours attendue après des périodes sabbatiques; les Manichéens, d'après une infinité d'anciens peuples, l'attendoient le septieme jour de chaque semaine; les Mexicains, à la fin de chaque semaine de semaines d'années; & tous les docteurs orientaux, à la fin des semaines de centaines ou de milliers d'années. Enfin ce nombre, & plusieurs autres encore, auxquels on attribua des vertus semblables, devinrent, par le mêlange de toutes les idées primitives, outrées & corrompues, pour les uns, des termes divins & heureux, pour les autres, des termes redoutables & funestes, dont une multitude de rabbins, de cabalistes, d'astrologues, de prophetes, & d'autres têtes creuses & superstitieuses ont abusé dans tous les temps avec la derniere extravagance, & souvent aux dé-

que dans les anecdotes de tous les prétendus ancêtres qu'il donne au genre-humain : il ne parle pas du déluge. L'auteur des annales hébraïques qui nous fait l'histoire d'une création & d'un déluge, a commis une faute bien plus grossiere : sa création n'est que le déluge, son déluge n'est que sa création ; ces deux événements ne sont réellement dans la Genese qu'un double emploi d'un seul & même fait, considéré sous deux points de vue différents ; l'un naturel qu'il a placé en second, & l'autre astrologique, systêmatique, ou mystique, comme on voudra le nommer, qu'il a placé en premier. Cette remarque donne la solution des causes qui ont produit les différentes chronologies des Hébreux & des Samaritains.

pens du repos & du bonheur du genre-humain.

A cette attente de la fin du monde, qui, d'un dogme religieux devint un dogme plein de folie & de superstition, nous avons dit que la religion joignoit primitivement ceux qui concernoient la descente du Grand Juge, & la vie future. Comme ces trois dogmes étoient inséparables, les erreurs provenues de l'abus qu'on en fit furent aussi inséparables. Les révolutions périodiques des années, les météores, & tout ce que l'ignorante antiquité appelloit les signes du ciel, au lieu d'être, comme par le passé, les annonces des instructions qu'on devoit alors donner aux hommes, ne furent plus que les annonces de l'arrivée de Rois conquérants, de Législateurs, de Prophetès, & d'autres personnages chimériques, que l'on attendit au lieu du Grand Juge, dont l'attente primitive fut corrompue & personnifiée : ces signes du ciel ne furent plus les annonces du Jugement dernier & de la vie future, mais du sort & des révolutions des Empires, & des grands changements politiques qui devoient arriver, disoit-on, parmi les Nations, & même dans les familles.

Par-là, l'imagination des hommes, toujours fixée sur les astres, donna lieu à des révolutions civiles & religieuses sur la terre, quand elle crut en avoir apperçu d'astronomiques dans le ciel; & l'imposture même en supposa dans le ciel, quand il en arrivoit de naturelles sur la terre, ou lorsqu'elle vouloit y en faire naître afin d'en profiter.

C'est par ces fatales préventions que l'esprit

humain s'est trouvé disposé, depuis une infinité de siecles, à être la dupe, le jouet, & la victime de tous les fanatiques & de tous les imposteurs, qui ont eu l'adresse de faire tomber sur eux les regards des Nations, toujours remplies d'une espérance vague & d'une attente indéterminée.

Je n'oublierai point ici des institutions de la Religion primitive, dont la connoissance peut jeter un grand jour sur une multitude d'usages, la plupart obscurs & corrompus, que l'antiquité nous présente dans ses fêtes, & dans ses solemnités. Cette Religion eut un soin particulier d'entretenir le souvenir de la misere des premiers hommes, c'est-à-dire, de ceux qui avoient été les témoins malheureux de la ruine de l'univers; dans cette intention elle obligeoit en certains temps de mener une vie errante, de ne se vêtir que de peaux, de ne manger que des fruits sauvages, de demeurer dans des bois, des boccages, & des cavernes.

C'est de là, en partie, qu'ont dû venir les Orgyes & les Bacchanales du paganisme, & diverses fêtes des Hébreux, qui y avoient tant de rapport pour l'extérieur. Mais tous les peuples avoient perdu de vue leurs anciens & véritables motifs. On retrouve cependant encore quelques précieux restes de ces commémorations chez les Païens. Il y avoit à Athenes & en Syrie, comme on le voit dans Plutarque & dans Lucien, des fêtes funebres qu'on y célébroit encore du temps de Sylla, en mémoire de ceux qui étoient péris dans les déluges d'Ogyges & de Deucalion. Si on étudie la plupart des fêtes des Manes & des Lemures chez les Grecs & chez les Romains,

on y retrouvera encore cet ancien motif, aussi-bien que dans plusieurs autres jeux ou spectacles funebres qui se représentoient par coutume & sans trop savoir pourquoi.

Les fêtes du soleil, qui s'appelloient en Perse *Mémoriaux*, * avoient sans doute la même origine. Les Japonois savent encore que toutes leurs fêtes n'étoient autrefois que des jours de deuil & de lamentations; je soupçonne même que le culte des ancêtres qui y est établi, aussi-bien qu'à la Chine & dans d'autres lieux de l'Asie, n'a point d'autre source. Les lettrés de Tonquin, dit le pere Tissannier dans la relation de cette contrée, adorent à toutes les nouvelles lunes les ames des ancêtres qui sont autrefois morts de faim : rien sans doute ne justifie mieux nos soupçons. Dans l'isle de Samothrace, il y avoit aussi du temps de Diodore de Sicile ** des fêtes annuelles de ce genre, que l'on y célébroit encore, en allant sur toutes les hauteurs remercier les dieux de l'ancienne délivrance des eaux du déluge; & j'ai reconnu que le culte idolâtre, qui a été rendu à tant de montagnes, n'avoit été qu'une des suites de la reconnoissance que les peuples avoient conservée pour les asyles qui avoient sauvé les débris du genre-humain.

Enfin la commémoration des révolutions de la nature, soit par l'eau, soit par le feu, a été l'intention originelle & l'objet primitif de toutes les fêtes de l'antiquité, quelles qu'elles soient, & chez quel peuple que nous jetions les yeux.

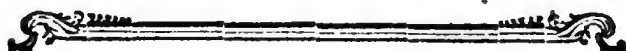
* Voyez *Selden, préface des Dieux de Syrie.*
** *Liv. V.*

En les considérant à l'avenir sous ce point de vue, & en les comparant & les conciliant les unes avec les autres, elles n'auront plus pour nous de mystere & d'obscurité; elles nous dévoileront la véritable histoire du monde, qui ne s'est conservée que par-là. L'on saura, par exemple, àquels événements doivent se rapporter les commémorations que faisoient les Egyptiens des malheurs d'Osiris; celles que faisoient les Hébreux des miseres qu'ils disoient avoir souffertes en Egypte & dans les déserts. On ne sera point embarrassé de savoir de quel fait & de quel temps il faut rapprocher la vie frugale qu'observent en de certains temps les Japonois, qui ne mangent, en mémoire de leurs ancêtres, que des coquillages; & l'on apprendra pourquoi leurs spectacles & leurs théatres ne représentent alors que des cabanes & des chaumieres misérables. Alors on ramènera avec facilité tous ces usages à la même source d'où les Egyptiens, les Grecs, les Siciliens, les Romains avoient tiré certaines fêtes de Bacchus & de Cérès, où ils représentoient l'ancienne façon de vivre de leurs peres, lorsqu'ils menoient, disoient-ils, une vie errante & sauvage. Il en sera de même de nos usages d'Europe, soit religieux, soit populaires; ce grand & nouveau point de vue les éclairera tous un jour, & fera tomber l'illusion par laquelle le mensonge & l'ignorance nous en ont caché depuis tant de siecles les vrais principes & la véritable origine.

Je ne finirois point, si à l'occasion de ces institutions primitives j'entreprenois de détail-

ler tous les maux & toutes les différentes erreurs qu'a produit l'abus général & universel qu'on en a fait, quoique toutes les institutions & les dogmes qui en étoient les principes fussent raisonnables & sages, & si propres par eux-mêmes à faire le bonheur des sociétés, en y maintenant l'ordre & la police d'où ce bonheur dépend. L'énumération de ces erreurs demanderoit un vaste champ, & elle contiendroit, d'ailleurs, une multitude d'autres objets qui n'auroient plus de rapport au nôtre.

Je n'ai insisté ici que sur les erreurs capitales qui sont aujourd'hui comme la base de toutes les religions du monde; j'ai cru le devoir faire, tant parce que les systêmes politiques que nous voulons étudier en sont dérivés, & y sont encore étroitement liés, que parce que l'homme superstitieux & l'homme esclave sont enchaînés par les mêmes entraves, & par les mêmes préjugés.



SECTION VII.

Principes des premieres institutions civiles & politiques. Les hommes prennent le gouvernement Théocratique.

LES restes infortunés des nations détruites furent quelque temps sans doute, après le retour de la sérénité & de l'harmonie, à ne former

mer que des familles pénétrées de la crainte des jugements de Dieu, & toutes occupées du ſoin de remédier à leurs maux & de pourvoir à leur ſubſiſtance. Il n'y eut vraiſemblablement alors parmi elles d'autre autorité que celle des peres qui raſſembloient leurs enfants; il n'y eut d'autre loi que la raiſon; & les beſoins communs, qui étant, dans de pareilles circonſtances, les mêmes que les beſoins des particuliers, ne pouvoient être méconnus ni négligés.

Ce n'eſt point dans ces premiers moments qu'il faut chercher ces divers Gouvernements politiques qu'on a vu par la ſuite ſur la terre; ils n'ont pu commencer à y paroître que lorſque les familles primitives s'étant de plus en plus rapprochées & multipliées, formerent des ſociétés nombreuſes, auxquelles il fallut néceſſairement un lien plus fort & plus frappant que dans les familles, qui pût maintenir l'unité dont on connoiſſoit tout le prix, & entretenir cet eſprit de religion, d'économie, d'induſtrie & de paix, qui ſeul pouvoit réparer les maux infinis qu'avoit ſoufferts la nature humaine. On fit alors des loix civiles économiques & domeſtiques, pour inſpirer la frugalité, pour animer au travail, pour encourager les inventeurs, & pour hâter ſur-tout les progrès de l'agriculture. On régla la nature des devoirs & des ſecours qu'on ſe devoit réciproquement, afin de prévenir les querelles, ou d'accorder celles qui pourroient naître; on indiqua les temps du travail & du repos, on don-

na une forme authentique aux mariages ; on prescrivit sur-tout un plan invariable pour l'éducation & pour les mœurs ; on mit un ordre régulier dans le culte extérieur, qui devoit sans cesse rappeller l'homme à la Divinité : enfin, on mit le sceau de l'approbation publique à tous les usages & à tous les établissements qui pouvoient intéresser la société, & vraisemblablement on décerna des peines contre ceux qui manqueroient à ces engagements généraux & solemnels.

Ces divers réglements furent dans les commencements aussi simples que l'esprit qui les dicta, quoiqu'ils n'eussent point encore cette étendue qu'ont eue par la suite les codes & les législations de tous les peuples, ils n'en devoient être que plus sages, & tendoient plus directement au vrai bien du genre-humain. Il ne fallut point, pour en faire le projet, recourir à des Philosophes sublimes ni à des politiques profonds ; la raison, la nécessité, & des besoins réels furent les seuls législateurs qui les dicterent. Quand on en rassembla toutes les parties, on ne fit qu'écrire ou graver sur le bois & sur la pierre ce qui avoit été fait jusqu'à ces temps heureux, où la raison des particuliers n'étant point encore différente de la raison publique, avoit été la seule & l'unique loi.

Pour le maintien de ces instructions, qui devoient faire le bonheur général, comme elles avoient fait le bonheur particulier des familles, lorsqu'elles n'étoient encore que des loix domestiques, on s'en rapporta, d'un consente-

ment unanime, aux anciens réunis & aux chefs de ces mêmes familles, qui tous devoient être les plus intéressés à veiller à la félicité & au repos d'une société qui les touchoit de si près. Ce n'est point qu'ils fussent regardés dès-lors comme les rois & les maîtres souverains des sociétés, mais c'est que leur expérience, leur sagesse, leur âge, & leur nom de peres, leur attiroit de la part de tous un profond respect & une vénération naturelle. Ils furent donc choisis pour être les ministres & les surveillants de la société, & non les arbitres indépendants.

L'homme savoit alors qu'il y avoit une loi, une raison publique, vis-à-vis de laquelle ceux mêmes qui en sont les ministres ne sont rien de plus dans l'Etat que le dernier des citoyens. Connoissant donc ses privileges à titre d'être raisonnable & libre, l'homme en se prescrivant des loix civiles, n'eut jamais l'intention de se mettre dans les chaînes de quelques-uns de ses semblables; & quoiqu'il se captivât volontairement par les loix, pour se rendre dépendant de la société où il trouvoit sa subsistance & son bonheur, il ne voulut en même temps reconnoître au-dessus d'elle d'autre roi & d'autre monarque que Dieu seul; ce fut donc uniquement à lui qu'il soumit sa législation nouvelle, & qu'il se soumit lui-même.

Mais avant d'entrer dans l'historique de cette singuliere anecdote de l'histoire politique des premiers hommes, retournons un moment sur nos pas.

Je n'ai point cru devoir donner le détail de

toutes les loix domeſtiques, économiques & civiles qui formerent le premier code des hommes réunis en ſociété, toute l'antiquité nous en inſtruit; elle parle ici pour moi, & l'hiſtoire de tous les anciens peuples Egyptiens, Chinois, Indiens, Perſes, Crétois, Etruſques, &c. nous doit faire juger combien les premieres ſociétés furent parfaites du côté des mœurs, de la diſcipline & de la police. Nous pouvons même penſer que ce que nous en ſavons eſt encore infiniment au-deſſous de ce qui a été. En effet les premiers temps connus de l'hiſtoire de ces peuples, ne ſont point réellement leurs premiers temps. La plupart de ces nations n'ont été fréquentées des autres, que lorſque la loi qui leur interdiſoit le commerce extérieur s'eſt négligée : cette loi dont la ſévérité a dû être long-temps en vigueur, indique pour le temps même de ſon établiſſement une grande population, qui avoit produit divers événements conſidérables, & des diſſenſions ſi oppoſées à l'ancienne union, qu'elles donnerent lieu à cette loi qu'on fut forcé de faire, quoiqu'elle fût elle-même contraire à la légiſlation primitive, ſi remplie d'humanité.

Nous ne devons donc regarder ces anciens détails qui ſont parvenus juſqu'à nous ſur les anciens Gouvernements, que comme des veſtiges & des traces de ce qu'ils avoient été dans une autre antiquité que nous ne connoiſſons pas; mais ce qui eſt bien capable de nous la faire connoître, & de parler en ſa faveur, c'eſt que ce ſont les ſeules traces qui en reſtent

qui excitent encore notre admiration & notre surprise.

Ce que les Grecs ont écrit de la police Egyptienne lorsqu'ils la connurent, passeroit presque pour une fable, aussi-bien que l'éducation des anciens Perses, si l'état présent de la Chine n'étoit une preuve visible & incontestable que de pareils Gouvernements ont existé. L'Egypte ne fut pas plutôt accessible aux nations voisines, qui depuis long-temps avoient déjà tout-à-fait corrompu leur législation originelle, qu'elles s'enrichirent toutes de ce qui en restoit à ce peuple privilégié; par reconnoissance elles lui donnerent d'une voix unanime le nom de *sage*; nom qu'il méritoit sans doute, puisque ses plus cruels ennemis * ne purent le lui refuser.

Ce qui doit être sur-tout considéré dans ces premieres démarches du genre-humain, c'est qu'elles étoient toutes dictées par la raison; ce fut elle, alors, qui devint la richesse & le trésor de l'homme dépourvu de tout. Pour se tirer de l'abîme de misere où il se voyoit plongé, il se servit de toutes ses facultés spirituelles, & rappellé à lui-même par ses malheurs, il se comporta en créature raisonnable & intelligente; ce qui fit son bonheur & sa gloire.

Voilà quelle a été la conduite de l'homme dans ces premiers temps, & celle qu'il eût toujours tenue par la suite, s'il n'eût point perdu de vue son ancien mobile & son guide naturel, je veux dire, ses vrais besoins & sa raison. Tout ce qui va suivre ne nous exposera plus

* Moïse fut instruit dans toute la sagesse Egyptienne.

que ſes écarts & ſes changements, &, comme pour les rendre inſtructifs, il nous importera d'en chercher toujours les principes, nous pouvons dès à préſent en faire déjà remarquer un.

Quoique les premieres loix écrites que firent les hommes ne fuſſent que le tableau de leur conduite primitive, & le précieux recueil de tous les moyens dont ils s'étoient ſervis juſqu'alors pour rétablir la ſociété & pour ſe rendre heureux, ces loix mêmes donnerent lieu au premier changement qui ſe fit dans l'eſprit humain. On commença dès-lors à négliger l'uſage de la raiſon ; ce fut ces loix que l'on conſulta pour agir ; ce fut ſur elles que l'on ſe repoſa ; & la juſte confiance qu'on avoit en elles n'exigeant plus de l'homme qu'il employât le reſſort intérieur pour régler ſa conduite & toutes ſes démarches, comme par le paſſé, ce reſſort s'affoiblit peu à peu, & à la fin il en perdit preſqu'entiérement l'uſage.

Il eſt vrai que ces loix étoient excellentes, & que l'homme ne pouvoit qu'être heureux & ſage en les ſuivant à la lettre ; mais quelles ſont les loix qui ne dégénerent point inſenſiblement, ſur-tout quand le reſpect exceſſif qu'on a pour elles ne permet point de les confronter de temps en temps avec la loi primitive, qui eſt gravée dans tous les cœurs d'une façon bien bien plus inaltérable que ſur la pierre, & que l'on y trouve toujours quand on veut rentrer en ſoi-même ?

Ces loix admirables ſe corrompirent donc

& se dénaturerent, parce qu'on négligea de les conserver pures, & de les redresser quand elles commencerent à s'écarter du bien public, de la raison & du bon sens.

Prévenus à présent de cette source de toutes les erreurs, il nous est facile de pressentir & de nous assurer d'avance d'un seul coup d'œil quelle va être la marche du genre-humain. Après s'être conduit selon les lumieres de sa raison, il s'abandonnera avec un respect sans bornes à la conduite des loix; il cessera de penser par lui-même; ces loix s'altéreront sans qu'il s'en apperçoive, & il ne se conduira plus que par les usages & par les coutumes: celles-ci devenant obscures, on se remplira de préjugés, de fausses traditions, & d'opinions folles & superstitieuses, qui deviendront à la fin la base & la regle de la conduite générale de toutes les nations. Ce sont les degrés par où nous les verrons toutes successivement passer depuis le renouvellement des sociétés jusqu'aujourd'hui; nous les verrons toujours s'oublier de plus en plus, & nous remarquerons qu'elles se rendront malheureuses à mesure qu'elles s'éloigneront de leur raison, & qu'elles parviendront à ce point funeste de ne la plus regarder comme le premier flambeau qui doit éclairer les loix, les coutumes, les usages, les opinions & la religion elle-même.

Nous avons laissé l'homme sur le point de mettre le dernier sceau à sa législation, & prêt à en représenter le siege & l'unité, en se donnant Dieu même pour souverain. Divers senti-

ments que la raiſon lui dictoit, pluſieurs impreſſions religieuſes dont il étoit vivement pénétré, & plus encore le crédit & le poids d'une certaine ſuperſtition qui fut particuliere à ces premiers âges, concoururent à lui inſpirer un choix & un deſſein auſſi extraordinaire. Ses beſoins lui ayant fait connoître de bonne heure qu'il n'étoit point un être qui pût vivre iſolé ſur la terre, il s'étoit réuni à ſes ſemblables, préférant, comme nous avons vu, les avantages d'un engagement néceſſaire & raiſonnable à ſa liberté naturelle.

L'agrandiſſement de la ſociété ayant enſuite demandé que le contrat tacite que chaque particulier, en s'y incorporant, avoit fait avec elle, eût une forme plus ſolemnelle & qu'il devînt authentique & irréfragable, afin que l'ordre & l'harmonie puſſent y ſubſiſter & y régner comme auparavant, l'homme y conſentit encore. Les premiers reſſorts n'étoient point changés par cette précaution nouvelle : elle n'avoit pour objet que de les fortifier en raiſon de la grandeur & de l'étendue du corps qu'ils avoient à faire mouvoir.

On renouvella donc en faveur de la ſociété le ſacrifice déjà commencé de cette liberté & de cette égalité naturelle, dont nous avons tous le ſentiment ; on reconnut des ſupérieurs & des magiſtrats ; on ſe ſoumit à une ſubordination civile & politique : bien plus, on chercha un ſouverain, parce qu'on reconnut dès-lors qu'une grande ſociété ſans chef & ſans roi étoit un corps ſans tête, & même un monſtre, dont les

membres mis en mouvement ne pouvoient produire rien de raisonné ni d'harmonique.

Pour s'appercevoir de cette grande vérité, l'homme n'eut besoin que de jeter un coup d'œil sur la société qui s'étoit déjà formée. Nous ne pouvons nous empêcher, en voyant une assemblée, d'en chercher le premier & le chef: c'est un sentiment involontaire & vraiment naturel, qui est une suite de l'attrait secret qu'ont pour nous la simplicité & l'unité, qui sont les caracteres de l'ordre & de la vérité: c'est une inspiration précieuse de notre raison, par laquelle, quelque penchant que nous ayons vers l'indépendance, nous savons nous soumettre pour notre bien-être & pour l'amour de l'ordre.

Loin que le spectacle de celui qui préside sur une société puisse par lui-même causer aucun déplaisir à ceux qui la composent, la raison ne peut le voir sans un retour agréable & flatteur, parce que c'est la société, & nous-mêmes qui en faisons partie, que nous considérons dans ce chef, dans cet oracle permanent de la raison publique, dont il est le miroir, l'image & l'auguste représentation.

La premiere société qui fut réglée & policée par les loix, ne put, sans doute, se contempler elle-même, sans s'admirer. L'idée de se donner un Roi, a donc été une des premieres idées de l'homme raisonnable & sociable. Le spectacle de l'univers vint encore seconder la voix de la raison; l'homme s'en occupoit alors sans cesse, & admiroit ce merveilleux concert. Comme l'immutabilité du Ciel & la félicité de

la terre dépendoient de l'accord perpétuel de tous les divers mouvements des astres, il les examinoit perpétuellement; tantôt il portoit ses yeux vers le soleil; tantôt il considéroit la lune & cette immense multitude d'étoiles dont le firmament est peuplé; mais remarquant sur-tout cet astre unique & éclatant qui semble commander à toute l'armée des cieux, & s'en faire obéir, il crut voir l'image d'un bon gouvernement, & y reconnoître le modele & le plan que devoit suivre la société sur la terre, pour se rendre heureuse & immuable, par un semblable concert.

La religion, enfin, appuya tous ces motifs, déjà très-puissants par eux-mêmes: l'homme ne voyoit dans toute la nature qu'un soleil; il ne connoissoit dans tout l'univers qu'un Dieu. Il vit donc par-là qu'il manquoit encore quelque chose à sa législation, que sa société n'étoit point parfaite, en un mot qu'il lui falloit un Roi, qui fût le chef & le pere de cette grande famille, & qui la conduisît & la réglât comme le soleil regle toute la nature, & comme Dieu conduit & gouverne l'univers.

Ce furent-là les avis, les conseils & les exemples que la raison, le spectacle du ciel, & la religion, alors d'accord ensemble, donnerent unanimement à l'homme dès ces premiers temps; mais il les éluda, plutôt qu'il ne les suivit; soit qu'il s'imaginât réellement qu'un mortel n'étoit pas capable de représenter Dieu sur la terre, (ce qui est vrai en un sens) soit qu'il craignît de perdre tout-à-fait sa liberté, en ne songeant

pas qu'il y avoit cependant des moyens légitimes d'accorder ſa ſûreté avec celle du trône, ſoit enfin que la ſuperſtition l'emportât ; au lieu de ſe choiſir un Roi parmi ſes ſemblables, avec lequel la ſociété auroit fait le même contrat que chaque particulier avoit fait antérieurement avec elle, l'homme proclama l'Etre ſuprême ; il ne voulut point qu'il y eût ſur la terre ; comme dans le ciel, d'autre maître, ni d'autre monarque.

Je ne doute point qu'on ne ſoit tenté de croire que l'amour de l'indépendance a été le premier mobile de cette conduite, & que l'homme en refuſant de ſe donner un Roi viſible, pour en reconnoître un qu'il ne pouvoit voir, n'ait eu un deſſein tacite de n'en admettre aucun ; mais par un tel ſoupçon on rendroit bien peu de juſtice à l'homme en général, & en particulier à l'homme échappé de la ruine du monde. Jamais il n'a été plus raiſonnable qu'alors ſur tout ce qui concerne l'ordre public ; jamais il n'a été plus porté à faire le ſacrifice de ſa liberté. Si en ſe donnant un Roi il fit une ſi ſinguliere application des lumieres qu'il recevoit de ſa raiſon & de la nature entiere, c'eſt qu'il n'avoit point épuré ſa religion, comme ſa police civile & domeſtique ; il ne l'avoit point purgée de la ſuperſtition, cette fille de la crainte & de la terreur, qui abſorbe la religion, & qui, prenant ſa place & ſa figure, l'anéantit elle-même. L'homme alors en fut cruellement la dupe ; elle ſeule préſida à l'élection d'un Dieu monarque ; ce fut là la premiere époque des maux du genre-humain.

Je ne puis mieux faire connoître de quel genre fut la ſuperſtition dont les premiers hommes furent affectés, qu'en rappellant ici certaines opinions qui eurent cours au commencement de notre Ère vulgaire, lorſqu'on vit naître le Chriſtianiſme. Cette Religion, que ſuivent aujourd'hui tous les peuples de l'Europe, dut ſa premiere exiſtence à une folie ancienne & périodique, qui procédoit de la corruption des dogmes primitifs dont nous avons parlé, ſur la venue du Grand Juge, la fin du monde & la vie future.

Je dis que cette folie étoit périodique, parce que les peuples avoient preſque toujours appliqué l'accompliſſement de ces dogmes à la fin des périodes, & qu'aux temps dont nous parlons, certaines traditions obſcures, qui donnoient ſix mille ans à la durée du monde, depuis ſa création, firent penſer que, puiſque l'on entroit dans le ſeptieme milliaire de ſon exiſtence, la grande ſemaine * devoit être ſur le point de s'accomplir, & que ce dernier milliaire alloit faire paroître le grand *Sabbat d'Iſraël*,

* On voit, par l'hiſtoire de la primitive égliſe, que cette chronologie, qui donnoit ſix mille ans à la durée du monde, étoit alors en vogue, & que l'attente du Meſſie étoit tellement réglée par ce période, que les Chrétiens cherchoient à convaincre les Juifs par leurs propres annales & leurs traditions. L'Occident n'étoient pas moins préparé à cette folie que l'Orient. Plutarque, dans les vies de Marius & de Sylla, dit, que vers l'an 8. , avant l'ere vulgaire, les devins de la Toſcane avoient déjà annoncé la fin de la grande année, & l'approche du grand renouvellement du monde.

le temps du triomphe & du repos des justes. Frappé & prévenu de cette attente chimérique, un peuple plus superstitieux que les autres, déjà répandu dans tout l'Empire Romain, s'imagina qu'un homme, qui se fit alors remarquer par une vie singuliere, étoit le Grand Juge, & le personnage annoncé depuis si long-temps par les oracles, par les prophéties, & par les Sibylles. *

La mauvaise application que l'on fit, par cette extravagante idée, du dogme qui concernoit le véritable Grand Juge, ne manqua pas de réveiller & de ramener les erreurs correspondantes, qui avoient rapport aux deux autres dogmes, & qui, comme nous avons déjà dit, étoient inséparables du premier. La fin du monde parut donc prochaine. Les nations furent saisies de la crainte du Jugement dernier. Un horrible fanatisme se répandit par toute la terre. On annonça le regne de la justice; & pour prêcher la pénitence & l'abandon des choses d'ici-bas, quelques-uns s'imaginerent réellement que le Royaume de Dieu étoit arrivé; mais comme une multitude de circonstances ne prouvoient que trop le contraire, d'autres s'imaginerent que le prétendu Dieu, qui n'avoit fait que se montrer, reviendroit incessamment, & qu'il regneroit mille ans sur la terre, pour faire la félicité des justes, & pour les faire jouir de toutes sortes de délices.

* Personne n'ignore combien de fois J. C. dans les Evangiles parle de la fin du monde. St. Paul voulut de même parler du jugement dernier devant l'Aréopage & devant Felix préfet des Romains; mais ils se mocquerent de lui, & lui tournerent le dos. *Act. des Ap. chap.* 17 & 24.

Cette derniere opinion, qui fut celle de ceux qu'on appella *Millénaires*, ayant été détruite par le temps & par l'événement, (après avoir néanmoins produit encore dans d'autres siecles d'ignorance des folies * semblables) les Apocalyptiques se dégoûterent enfin de calculer : on perdit de vue le regne merveilleux ; l'homme, devenu plus sage, en remit l'événement à la fin des temps, sans oser les prescrire ; mais il ne fut pas moins la dupe du passé ; & quoiqu'il ait depuis cherché à plâtrer de son mieux (qu'on me permette le terme) les fondements ruineux de la Religion Chrétienne que ces chimeres & ces extravagances avoient fait embrasser à ses peres, il resta dans l'idolâtrie ridicule & mystique qu'il en avoit reçue, & il y est encore. **

* Je veux parler ici des terreurs du onzieme siecle, qui ne furent qu'une suite des anciennes. On sait quelles folies furent la honte de l'Europe, & le triomphe des moines.

** Les premiers événements du christianisme ont toujours été palliés & déguisés, & ce n'est pas un petit ouvrage que de les montrer sous leur véritable aspect ; d'autant plus que l'Eglise a supprimé tout ce qui ne lui étoit point favorable, & qu'elle a mieux aimé jeter sur les premiers temps une épaisse obscurité, que de conserver une lumiere qui ne lui pourroit être que très-désavantageuse. Néanmoins les historiens profanes qui nous restent, & quelques écrits des philosophes de ces temps, peuvent beaucoup servir à jeter quelques rayons sur ces temps, par des anecdotes détachées, mais très-importantes. Tacite, Suétone, Porphyre, Lucien dans son Philopater, peuvent être d'un grand secours ; il faut aussi étudier quel étoit l'esprit des persécutions que l'on fit éprouver dans ces premiers siecles aux philosophes, aux mathématiciens, aux astrologues, aux Juifs & aux Chrétiens, & rapprocher tous ces détails de la doctrine des premiers peres de l'Eglise sur la fin du mon-

Cette légere esquisse du grand tableau qui nous représentera un jour les sources fameuses du Christianisme, est aussi l'esquisse des erreurs des premiers hommes. Ce fut de leur temps, & à l'occasion des malheurs du monde, que toutes ces bizarres opinions s'emparerent de l'esprit humain, & qu'elles y produisirent une multitude de préjugés monstrueux; dont il fut toujours la victime.

Si ces préjugés ont paru nouveaux dans le premier siecle de notre Ere vulgaire, c'est qu'ayant été comme absorbés, depuis un long espace de temps, sous l'amas énorme des erreurs mêmes qu'ils avoient engendrées, une terreur panique toute semblable à l'ancienne, les ranima, rendit à la superstition sa premiere face, & ramena l'homme au même point d'où il étoit primitivement parti, quoiqu'il en eût perdu le souvenir.

S'il y avoit ici quelque apologie à faire pour ceux qui se sont laissés tromper par ces ridicules chimeres, ce ne pourroit être, sans doute, qu'en faveur des anciens témoins des révolutions de la terre, qui furent étourdis & épouvantés par des catastrophes aussi terribles que réelles; au lieu qu'à la seconde époque, la superstition n'eut d'autre principe & d'autre base que de faux cal-

de, qui étoit leur dogme favori, comme on peut le voir dans leurs ouvrages, & dont les opinions recueillies dans le premier volume du *Traité historique & polémique sur la fin du monde, & la venue d'Elie*, publié à Rotterdam en 1737. Enfin il faut joindre à ces recherches une étude très-philosophique des livres du Nouveau Testament, sur-tout des Evangiles & de l'Apocalypse.

culs, & que de misérables oracles, que l'état même de la nature contredisoit & convainquoit de mensonge & d'imposture.

Ce fut cette nature elle-même, & tout l'univers, qui séduisirent l'homme autrefois. Auroit-il pu s'empêcher, à l'aspect de tous les formidables phénomenes d'une destruction universelle, ne pas se rappeller alors les dogmes sacrés & respectables en eux-mêmes, dont il est vrai qu'il ne voyoit pas encore la fin précise, mais dont il ne pouvoit méconnoître tous les signes & toutes les approches? Ses yeux & sa raison sembloient l'en avertir à chaque instant, & justifier ses terreurs; ses maux & ses miseres étoient à leur comble, & ne lui laissoient pas la force d'en douter; les consolations de la Religion paroissoient être son seul espoir; il s'y livra donc sans réserve; il attendit avec résignation le jour fatal; il s'y prépara, il le desira même; tant étoit déplorable son état sur la terre.

L'arrivée du Grand Juge, & le regne de la vie future, devinrent ainsi, dans toutes ces tristes circonstances, les seuls points de vue que l'homme considéroit avec une avidité religieuse & passionnée, comme le terme de tous ses malheurs. Il s'en entretint perpétuellement, tant que durerent les désordres & les fermentations de son séjour; & ces dogmes y jeterent de si profondes racines, que la nature, qui ne se rétablit sans doute que par degrés & peu à peu, l'étoit enfin tout-à-fait, lorsque l'homme l'attendoit encore.

Telles étoient les dispositions religieuses du genre-

genre-humain, lorſque les ſociétés, déjà multipliées & réunies, travailloient à donner une forme réglée à leur adminiſtration civile, & ſongeoient à l'élection d'un Roi.

Préoccupées du ciel, elles oublierent dans cet inſtant qu'elles étoient encore ſur la terre; au lieu de donner à leur Gouvernement un lien naturel, elles en chercherent un ſurnaturel; & pour ne point perdre de vue le Royaume Céleſte, où elles aſpiroient ſans ceſſe, elles s'imaginerent pouvoir le repréſenter ici-bas; en ne reconnoiſſant d'autre monarque que Dieu même, elles croyoient, ſans doute, par cette ſublime ſpéculation, prévenir leur gloire & leur bonheur, jouir du ciel ſur la terre, & anticiper ſur le trop lent avenir, que la Religion leur peignoit ſi ſouvent & avec de ſi belles couleurs. Leur ſpéculation fut néanmoins la ſource de tous leurs maux & de toutes leurs erreurs. Les hommes voulurent, en conſéquence de leur choix, appliquer les principes du regne d'en-haut au regne d'ici-bas, & la plupart de ces principes ſe trouverent faux, parce qu'ils étoient déplacés: ce Gouvernement n'étoit qu'une fiction, qu'il fallut néceſſairement ſoutenir par une multitude de ſuppoſitions; & ces ſuppoſitions furent, avec le temps, priſes pour des vérités, d'où réſulterent une foule de préjugés religieux & politiques, qui précipiterent dans des abîmes affreux la Religion & la police primitive.

C'eſt ainſi que les Nations, après avoir puiſé dans le bon ſens & dans la nature leurs loix domeſtiques, économiques & civiles, les ſoumirent toutes à une chimere qu'elles appellerent le

regne de Dieu, & que nous avons appellé *Théocratie*. *

Je ne ſuis point entré dans le détail de toutes les variétés qu'ont eu entr'elles toutes les opinions ſuperſtitieuſes de ces premiers âges, au ſujet du regne du Grand Juge. Comme la ſuperſtition n'a jamais des principes uniformes, il dut s'élever alors différentes ſectes, & différents ſyſtêmes religieux, entre leſquels il en eſt un, que je crois ne devoir point omettre.

L'opinion que nous venons de détailler ne regardoit point le Grand Juge comme arrivé, mais ſon regne paroiſſoit ſi prochain, que pour s'en rendre digne on croyoit que la ſociété devoit ſe comporter d'avance comme s'il étoit prêt à paroître. Cette façon de penſer étoit aſſez raiſonnable, & il n'en ſeroit réſulté rien que d'avantageux au genre-humain, ſi l'on ne s'y fût livré qu'avec réſerve, & avec un zele prudent & modéré : mais il y eut encore une autre opinion, infiniment abſurde & mal raiſonnée, dont les ſuites furent cruelles & funeſtes, ce fut de regarder l'avénement & le regne du Grand Juge, comme réellement arrivé. On penſe que ſa deſcente ici-bas s'étoit faite d'une façon inviſible, mais que la ruine du monde en avoit été la ſuite évidente, & en étoit la preuve manifeſte. Les maux qu'on avoit ſoufferts, & les grands changements qu'on avoit vus dans toute la nature, furent pris pour les actes de ſa vengeance & de ſes jugements; & comme la plus grande partie du genre-humain étoit alors périe, & qu'un

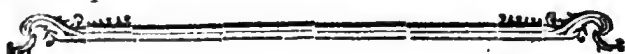
* Ce mot ſignifie la même choſe, ſi on le dérive ſoit de l'hébreu, ſoit du grec, *la ville, la cité de Dieu.*

très-petit nombre d'hommes avoit été conservé, il ne fut que trop naturel à ceux qui donnerent dans cette opinion, d'en conclure que tous ceux que le Grand Juge avoit exterminé, n'avoient pas été trouvés dignes d'habiter sur la terre qu'il avoit renouvellée, & que ceux qui avoient eu le bonheur de survivre à ses jugements formidables, avoient été des élus & des justes, qui avoient trouvé grace devant lui.

En conséquence de ces fausses idées, on fit une application absurde de tous ces dogmes; on confondit le monde renouvellé avec la vie future, c'est-à-dire, la terre avec le ciel; on s'imagina entrer dans l'âge de la félicité; on se regarda comme cette portion de créatures choisies, auxquelles la terre des justes avoit été promise & donnée, & sur lesquelles Dieu seul à l'avenir alloit immédiatement régner & présider.

Les sectateurs de ce systême, quoique d'accord en quelques points avec ceux de l'opinion précédente, formerent une espece d'hommes particuliere qui se crurent plus proches que les autres de la Divinité, & qui chercherent toujours à se distinguer par une vie moins humaine ou plus mystique. On y trouvera peut-être un jour l'origine primitive des Ordres religieux, que le Paganisme, le Sabéanisme, & le Judaïsme connoissoient long-temps avant le christianisme, qui n'a fait que les imiter. Une telle recherche nous écarteroit trop de notre sujet. Je ferai simplement remarquer que les opinions de cette secte ont été la base économique & politique de plusieurs nations très-anciennes, qui se conduisoient moins comme une société

civile, que comme une société toute religieuse. Cela rendit ces nations le fléau de toutes les autres ; car comme elles confondoient ce monde renouvellé, avec le regne de la vie future promis aux justes, elles eurent l'esprit de conquête, ou une espérance ambitieuse & turbulente de posséder un jour la monarchie universelle à titre d'héritage. C'est par une suite de cette fatale méprise que les charnels Hébreux exterminerent les Chananéens, pour s'emparer de leur pays comme d'une terre promise par le Dieu de leurs ancêtres. C'est de même dans cette source qu'il faudra chercher ces prétendus oracles, & toutes ces obscures promesses des Dieux, à l'abri desquelles les Romains pleins de hardiesse & de confiance marcherent toujours, d'un pas ferme & sûr, à l'empire du monde.



SECTION VIII.

Le souvenir des anciennes Théocraties est absorbé par le temps ; les fables seules en conservent quelques vestiges.

Pour trouver dans l'antiquité le Gouvernement Théocratique, auquel toutes les premieres sociétés se soumirent, je ne dissimulerai point que l'histoire nous manque, & qu'elle ne peut ni ne pourra jamais nous en fournir des preuves directes, & encore moins des exemples. Les temps où les Théocraties ont eu lieu sur la terre sont si reculés dans la nuit des siecles, qu'il n'en étoit resté dans l'antiquité

même qu'un ſouvenir très-obſcur ; les monarques & les docteurs des hommes avoient intérêt de l'éteindre tout-à-fait ; en ſorte que les foibles veſtiges qui en ſont reſtés, ont été dans la ſuite abſorbés par la fable, & confondus avec une multitude d'allégories obſcures, & de traditions ridicules, que l'hiſtoire a toujours mépriſées, & qui ne ſont plus aujourd'hui que du domaine de la mythologie qui nous les a tranſmiſes.

C'eſt donc dans ce fond ténébreux que je vais être réduit à chercher les traces & les empreintes de la Théocratie primitive ; ce ne ſera point, à la vérité, le moyen d'autoriſer ces recherches aux yeux du plus grand nombre, qui dédaigne les temps mythologiques, ou qui ne les connoît pas ; elles ne plairont qu'à un très-petit nombre d'hommes privilégiés, dont le génie ſoutenu de connoiſſances, eſt ſeul capable de ſaiſir l'enſemble de toutes les erreurs humaines, d'appercevoir la preuve d'un fait hiſtorique ignoré, dans le crédit d'une erreur univerſelle, & de remonter de cette erreur à la vérité ou à l'événement qui l'a fait naître, par la combinaiſon réfléchie de tous les différents aſpects de cette même erreur.

Ce ton d'univerſalité & d'uniformité qu'ont affecté certaines opinions dans tous les temps & dans tous les climats, qui ſemblent déceler aux yeux d'un eſprit raiſonnable un principe ſolide & certain, & non les effets capricieux & bizarres de l'imagination des Poëtes & des autres écrivains de l'antiquité, fait ſinguliérement en faveur du ſujet que je traite, & ſe trouve dans les traditions conſtantes des plus

anciennes nations du monde, lorſqu'elles parlent du regne des Dieux ſur la terre, qui a précédé le regne des demi-Dieux, & celui des rois dont elles ont diſtingué preſque toutes les trois époques ſucceſſives. Sans rappeller ici les Egyptiens, les Phéniciens, les Chaldéens, les Grecs & l'ancienne Italie, dont les Théocraties mythologiques ont rebuté tous nos chronologiſtes, les Indiens, les Japonois, & juſqu'aux Américains mêmes, avoient auſſi conſervé le ſouvenir d'un temps où leurs pays avoient été honorés de la réſidence des Dieux, qui étoient deſcendus ſur la terre pour y faire le bonheur des hommes, pour les civiliſer & leur donner des loix. La durée fabuleuſe de ces regnes eſt preſque toujours réglée par de grands périodes, & par des nombres aſtronomiques. Les motifs particuliers de la deſcente de ces Dieux, ſont, chez tous les peuples, les miſeres & les calamités du monde. L'un eſt venu, diſent les Indiens, * pour ſoutenir la terre ébranlée, qui s'enfonçoit ſous les eaux; un autre eſt venu ſecourir le ſoleil, auquel un grand dragon faiſoit la guerre; celui-ci eſt deſcendu pour combattre des monſtres & des géants qui déſoloient le genre-humain; & celui-là, pour exterminer les nations perverſes.

Je ne rappellerai point toutes les guerres & les victoires des Dieux, Grecs & Egyptiens, ſur les Typhons, les Pythons, les Titans, & les Géants; elles ſont trop connues, & l'on ſait que toutes les grandes ſolemnités du Paganiſme en célébroient la mémoire.

* *Cérém. Relig. tom. VI.*

Vers tel climat que nous tournions les yeux, on y retrouve donc cette singuliere tradition d'un âge Théocratique, & nous pouvons remarquer qu'indépendamment de l'uniformité des préjugés qui décelent un événement, quel qu'il puisse être, cet événement y est désigné comme étant voisin des anciennes révolutions naturelles, puisque les regnes de ces Dieux y sont généralement ornés & remplis de toutes les anecdotes littérales ou allégoriques de la ruine & du rétablissement du monde. Ce seroit une peine inutile, & même une folie, de prétendre justifier en détail toutes les fables qui ont rapport à ces regnes merveilleux, & de vouloir combattre sérieusement ou chercher à autoriser la longue durée que les nations ont donnée à l'empire de leurs Dieux; nous devons nous contenter pour le présent de l'ensemble frappant qu'elles nous offrent, & juger par le seul aspect du tableau général. Ainsi quoique toutes ces annales soient fabuleuses pour la durée, pour les faits ou pour la mauvaise application des faits, elles ne peuvent être fabuleuses pour le fond; elles ne nous parlent point d'un âge imaginaire que l'on doive retrancher de l'histoire du monde, comme on a fait jusqu'ici; mais d'un âge & d'un état réel, qu'il faut concilier avec cet ancien état du genre-humain dont nous venons de découvrir & de suivre les progrès.

Les Hébreux semblent nous montrer plus distinctement une véritable époque historique, & un exemple mémorable des anciennes Théocraties, dont je pourrois ici m'autoriser sans

me plonger dans l'obſcurité des ſiecles fabuleux ; mais quelque reſpect que l'on ait encore pour les antiques annales de ce peuple, elles ne peuvent être ici regardées ſous un autre point de vue que celles des autres nations.

Les *Joſué*, les *Débora*, les *Barak*, les *Gédéon*, les *Jaïr*, les *Jephté*, les *Booz*, les *Abedon*, les *Samſon*, les *Ruth*, les *Noemi*, & tous les héros enfin & les héroïnes de la Théocratie Judaïque, ne ſont que des *Soleils*, des *Oſiris*, des *Apollons*, des *Mercures*, des *Janus*, des *Hercules*, des *Cérès*, des *Cybeles*, & des *Proſerpines*.

Le Paganiſme & le Judaïſme ſont deux mythologies, qui n'ont de vrai l'une & l'autre que leur ſource commune, l'abus de l'hiſtoire de la nature. * Il faut donc prendre entr'elles un

* La reſſemblance intime qu'il y a entre une multitude de faits & de perſonnages de la bible & de la fable, a été preſſentie, étudiée & connue de preſque tous les peres de l'égliſe, des commentateurs, des interpretes ; mais ils en ont tous méconnu ou pallié l'origine & la ſource. Leur ſyſtême le plus général a été de chercher les Dieux du paganiſme dans l'abus qu'ils prétendent qu'ont fait toutes les nations des livres de Moïſe, & de l'hiſtoire de la Judée ; ſoit que ces écrivains n'aient en cela conſulté que leur amour propre ou leur ſuperſtition, ſoient qu'ils aient été forcés par les rapports connus & évidents qu'ils n'ont pu méconnoître entre les antiquités ſacrées, & celles qu'ils ont appellées profanes ; ſans rappeller ici les ſentiments de pluſieurs ſavants qui ont combattu le ſyſtême des peres, qui rencontre à chaque pas des difficultés énormes ; je crois que l'on peut applanir les difficultés de cet ancien problême par ce raiſonnement. Si les Dieux & les héros du paganiſme ne tirent leur origine que de l'abus de l'hiſtoire, de la nature & des figures allégoriques & ſymboliques de la haute antiquité comme l'a évidemment démontré l'auteur de l'*hiſtoire du ciel*, de quelle autre ſource pourroient provenir les patriarches & les héros des Hébreux qui ont avec

juste milieu, c'est-à-dire, ne point mépriser tout-à-fait les Théocraties Païennes, qui nous voilent des vérités, & ne point donner une confiance sans bornes à la Théocratie Judaïque, qui contient mille fables semblables à celles des autres nations : elles sont à la vérité décorées d'un air historique, & paroissent quelquefois mieux liées & plus approchées de nous ; néanmoins leur chronologie est aussi fausse que leurs faits ; & il n'y a de véritable & de réel, qu'une ancienne vérité qu'elles nous cachent & qu'on n'y peut qu'entrevoir, comme dans toutes les annales Païennes.

En réfutant ainsi la preuve la plus directe & la plus historique qui semble se présenter en faveur du sujet que je traite, pour la ramener dans la classe de ces seuls pressentiments, que fait naître le spectacle uniforme de la mythologie de tous les peuples, ce n'est point borner

ces Dieux imaginaires une ressemblance & un rapport si frappants, que les Juifs & les Chrétiens n'ont jamais pu les contester ? Deux histoires ou deux fables semblables ne doivent elles pas avoir une commune origine ? C'est la conséquence générale qu'en a tirée M. Pluche avec une prévention singuliere, puisqu'il n'a point lui même profité de ce trait de lumiere. » Le paganisme, dit-il, » n'est point sorti du judaïsme, ni le judaïsme du paga- „ nisme ; ils doivent l'un & l'autre ce qu'ils ont de com- „ mun à une commune & unique origine. „ Si cet auteur eût eu autant de génie qu'il paroît montrer de connoissances dans son ouvrage, *l'histoire du ciel* eût été un grand livre : mais on y voit regner une superstition aveugle & continue, & une petitesse d'esprit, qui peuvent faire douter qu'il ait tiré de sa tête les excellents matériaux, dont sa main s'est si mal servie.

ici nos recherches, c'eſt apprécier à ſa juſte valeur ce fonds immenſe de traditions hébraïques, dont on ne pourra tirer quelque profit un jour, qu'autant qu'on les étudiera ſous le point de vue commun, qui peut ſeul les ramener à ce foyer général, où le concours de toutes les fables forme une lumiere vraiement hiſtorique ; lumiere qu'elles ne peuvent produire lorſqu'elles ſont ſéparées, & pour ainſi dire rendues divergentes par un eſprit nationnal & par les préjugés.

Je n'entreprendrai point ici ce grand travail, qui demande que l'on faſſe pour les Hébreux une *Hiſtoire du ciel*, ainſi que M. Pluche en a fait une pour les Egyptiens; mais il eſt encore un autre fonds non moins conſidérable, où nous pouvons chercher & ſuivre les traces de l'ancien Gouvernement Théocratique, ce ſont les ouvrages religieux & politiques des Nations, qui, malgré la corruption & le déguiſement de leurs motifs primitifs, peuvent s'éclairer mutuellement les uns par les autres, & diſſiper une grande partie des ténebres qui ont obſcurci l'hiſtoire des premiers âges du monde.

Examinons auparavant quels ont dû être les uſages & les coutumes de nos peres dans leur Théocratie, & ſi nous trouvons enſuite ces mêmes uſages, ou les abus qui ont pu en naître chez toutes les Nations, ce ſera, ſans doute, une preuve qu'elles en ont toutes originairement connu les véritables ſources.





SECTION IX.

Quels ont été les uſages Théocratiques. On retrouve chez toutes les Nations, & ces uſages, & les abus ſortis de ces uſages corrompus.

L'Etat Théocratique ayant été adopté & regardé par les hommes comme un état civil & politique, un de leurs premiers ſoins fut de repréſenter au milieu d'eux la maiſon du Dieu Monarque, de choiſir dans cette maiſon un lieu particulier pour ſa réſidence, & de le diſtinguer par un trône. C'étoit-là, ſans doute, qu'ils devoient ſe réunir pour lui rendre leurs hommages, pour recevoir ſes ordres, & pour lui demander des graces, c'eſt-à-dire, pour lui offrir leurs vœux & leurs prieres.

Ces inſtitutions ne furent d'abord qu'un cérémonial allégorique : mais avec le temps il fut pris à la lettre ; tous les uſages civils devinrent des uſages religieux ; il fallut avoir recours à Dieu dans toutes les affaires publiques & particulieres ; la Religion abſorba la police, dont elle ſe rendit la Souveraine, & à meſure qu'elle augmenta ſes droits temporels, elle ſe corrompit elle-même, & changea de nature. La maiſon du Dieu Monarque & ſon trône, devinrent peu à peu ſon Temple & ſon Sanctuaire. L'homme, s'imaginant que l'Etre Suprême chériſſoit ce lieu plus particuliérement qu'aucun autre, ſe perſuada qu'il y habitoit réellement. Ses idées ſur la Divinité ſe retrécirent de plus en plus. Au lieu de regarder ſimplement les

temples comme des lieux d'assemblées & de prieres publiques, infiniment respectables par cette seule & vraie destination, il y chercha le maître qu'il croyoit y résider, & ne pouvant l'appercevoir, il ne tarda pas à y metre une représentation, & à l'adorer.

L'Etre Suprême étant considéré comme le Roi de la Société, le signe de l'autorité & le sceptre de l'Empire ne dut point être mis entre les mains d'aucuns particuliers; il dut être déposé dans la maison & sur le siege du céleste Monarque, c'est-à-dire, dans un temple, & dans le lieu le plus respectable de ce temple, c'est-à-dire, dans le Sanctuaire. Le sceptre & les autres marques de l'autorité Royale, n'étoient dans les premiers temps que des bâtons & des rameaux, les temples que des cabanes, & le Sanctuaire qu'une corbeille ou un coffre; c'est ce que toute l'antiquité nous apprend.

Dans les fêtes commémoratives de l'ancien état du genre-humain, que les Jappons * observent encore, ils y représentent sur la scene tous ces signes rustiques de la primitive autorité; ils nous expliquent par-là certaines solemnités & certains mysteres des Egyptiens & des Grecs, où nous retrouvons ces mêmes emblêmes. Personne n'ignore l'histoire de la verge d'Aaron, elle a la même origine; déposée dans le Sanctuaire & dans l'Arche, elle n'avoit été primitivement que le sceptre du Dieu Monarque; mais elle étoit devenue chez les Hébreux le signe du suprême Ministere de la famille de Lévi; parce que, dans le Gouvernement Théocratique, les Prêtres en ayant été les Officiers naturels & les Ministres, en sont

* Kempfer.

bientôt devenus les vrais Souverains, comme nous le verrons par la suite.

L'Histoire ancienne nous conserve encore une autre anecdote, qui confirme ce que j'expose sur les usages, & sur le progrès des abus qui leur ont succédé. Elle rapporte que les premiers Temples que les hommes ont ensuite élevés à la place des cabanes & même des cavernes, qui en avoient d'abord tenu lieu, n'ont été pendant longtemps que de simples enclos, qui ne contenoient aucune de ces représentations de la Divinité, dont ils furent remplis dans les siecles suivants.

Le Code des Loix civiles & religieuses ne dut point non plus être remis entre les mains d'un Magistrat particulier ; on le déposa donc au Sanctuaire ; & ce fut à ce lieu sacré qu'il fallut avoir recours pour connoître ces Loix & pour s'instruire de ses devoirs. Ceci est un usage dont toute l'Antiquité Païenne, & celle des Hébreux nous offrent une infinité de témoignages. Tous les Temples avoient une corbeille, un coffre, une arche, où les sacrés dépôts de l'autorité & de la Législation étoient conservés avec une Religion qui s'étoit changée chez la plupart des peuples en une superstition si déplorable, qu'on étoit parvenu, en confondant les Loix avec le Dieu Législateur, à n'oser regarder tous ces signes instructifs, sans crainte de mourir ou d'être exterminés.

Dans ces fêtes païennes qui portoient le nom de fêtes de la législation, comme les *Palilies* & les *Thesmophories*, l'objet principal du cérémonial étoit devenu un secret redoutable, & l'on y faisoit au peuple un mystere de ses devoirs.

Ce qu'il y a voit de plus caché dans les fêtes d'Isis, de Cérès & de Cybele, dans les mysteres

de Samothrace & des Etrusques, &c. n'avoit eu primitivement pour objet que d'apprendre à bien vivre pour parvenir à une heureuse fin; que de les instruire sur l'ordre & le sujet des fêtes, que de les engager au travail & à l'industrie; mais toutes ces utiles leçons déposées dans le sanctuaire, furent réservées par la suite pour un petit nombre d'initiés, auxquels après de longues preuves on faisoit promettre sous d'affreux serments de ne rien révéler au vulgaire: * tant il est vrai que les prêtres, qui ont été établis pour conduire l'homme dans le bon chemin, ont craint dans tous les temps qu'il ne le connût & qu'il n'y marchât.

Dès que la nature de la Théocratie exigea nécessairement que le dépôt des loix gardées dans

* Le secret de ces mysteres étoit d'autant plus criminel, que les mysteres n'avoient pour objet que le bien du genre-humain. *Ceux qui ont part à ces initiations*, disoit Socrate, *s'assurent de douces espérances pour le moment de leur mort & pour toute la durée de l'éternité. Ils ont été établis*, dit Epictete, *pour régler la vie des hommes, & pour en éloigner les désordres. Tout ce qu'on y apprend*, dit Cicéron, *ce sont toutes les vérités dont nous avons besoin pour régler ici bas notre conduite. Par les mysteres*, dit il ailleurs, *nous avons connu les moyens de subsister, & les leçons qu'on y donne sont faites pour apprendre aux hommes à vivre en paix & avec modération entr'eux, pour mourir dans l'espérance d'un meilleur avenir.* Il est aisé de voir, par ces grandes vérités, conservées comme des mysteres dans le paganisme, qu'il n'y auroit jamais eu de paganisme, si les prêtres qui eurent dans la Théocratie le dépôt de la police & de la religion, eussent été au contraire soumis à cette police publique, & n'eussent pu regarder comme leur bien cet important dépôt qui ne leur étoit que confié. On peut remarquer aussi par-là qu'il en étoit de l'idolâtrie comme il en est de toutes les religions présentes, que la morale en étoit bonne, mais que l'historique n'en valoit rien.

le sanctuaire parût émané de Dieu même, & dès qu'on fut obligé de croire qu'il étoit le législateur des hommes, comme il en étoit le monarque, il fallut, par la suite des temps, avoir recours au mensonge & à l'imposture, pour imaginer de quelle façon ces loix étoient parvenues sur la terre; il fallut supposer des révélations surnaturelles & merveilleuses, pour les faire descendre du haut du ciel, pour les faire prononcer & même écrire par la divinité, par des Dieux & par des déesses; il fallut en chercher l'origine sur des montagnes enflammées, dans des déserts, dans des cavernes & des forêts solitaires, tandis qu'elles étoient gravées dans le cœur du genre-humain, & que la raison publique des sociétés primitives en avoit été l'unique source & le véritable organe.

Par ces affreux mensonges l'on a ravi à l'homme l'honneur de ces loix si belles & si simples, qu'il avoit faites lors du renouvellement des sociétés. Par-là l'on a affoibli le ressort & la dignité de sa raison, en lui faisant faussement croire qu'elle n'étoit pas capable de le conduire, tandis que c'est le privilege & l'objet de ce don sublime, & presque divin, que l'homme seul sur la terre a reçu du créateur.

La néceffité d'une révélation pour apprendre à l'homme ses devoirs, est un systême ancien & funeste, qui a produit les plus grands maux dans la société: le décri où il a fait tomber la raison chez le plus grand nombre des hommes, rend le crime des législateurs mystiques presque irréparable *

* S'il est un moyen de réparer les maux produits par le dogme chimérique de la révélation, & de rendre les hom-

Si l'imposture a toujours été chercher l'origine des loix dans les déserts, on sent aisément qu'elle l'a fait pour mentir avec plus de hardiesse & de ureté. Cette cette conduite qui devoit être si suspecte, l'étoit cependant d'autant moins alors, qu'elle s'accordoit avec quelques autres autres préjugés, qui tiroient aussi leur source des anciennes impressions causées par les malheurs du monde. Comme on avoit attribué ces malheurs à la descente & à la présence du Grand Juge, on en avoit conclu par la suite, que ce Grand Juge étoit si redoutable si terrible, qu'il ne pouvoit se montrer sans faire périr l'Univers. Ce fut donc toujours derriere un voile, dans des nuages obscurs & sombres, & dans des déserts écartés, qu'il fallut le faire descendre, lorsqu'on se gnit par la suite qu'il ne venoit que pour donner des loix & pour faire du bien aux mortels.

Telle fut la cause, dans les temps de mensonge, de la docile imbécillité des hommes. C'est encore de là qu'étoit sortie cette autre opinion de l'Antiquité Païenne & Judaïque, qu'on ne pouvoit voir Dieu sans mourir. Le dogme de l'apparition du Grand Juge, & celui de la fin du monde, étant deux dogmes inséparables, l'homme devoit croire sa ruine certaine & prochaine, quand son imagination avoit vu cet Etre redoutable.

mes sages & heureux, autant qu'ils peuvent l'être ici-bas, c'est de leur inspirer de l'amour, de l'estime, & du respect pour leur raison, & de faire de ces trois devoirs la base de toute éducation. C'est par là qu'on pourra changer un jour la face du monde ; les conséquences qui dérivent de cet amour, de cette estime & de ce respect, composent le véritable code de sa conduite, de sa morale, de sa Religion & de sa Philosophie.

Le

Le Dieu Monarque de la Société ne pouvant lui commander d'une façon directe, l'homme se mit dans la nécessité d'imaginer des moyens de connoitre ses ordres & ses volontés ; une absurde convention établit donc dans la Théocratie, des signes sur la terre & dans le Ciel, que l'on regarda comme les interpretes du Souverain invisible. Les Hébreux, par exemple, allerent consulter l'*Urim* & le *Tummim ;* c'étoient douze pierres précieuses, nommées *Lumieres & perfections*, parce qu'ils s'imaginoient que les différents rayons qu'elles jetoient faisoient connoître la volonté suprême. Les Egyptiens avoient un Oracle semblable, * qu'ils nommoient *Vérité*, Chaque Nation eut le sien. On vit paroître une foule d'Inspirés, de Devins, de Prophetes ; on vit naître les Augures, les Aruspices, & une multitude de révélations de toute espece. En Police, comme en Religion, l'homme ne consulta plus sa raison, il crut que sa conduite, ses entreprises, & toutes ses démarches devoient avoir pour guide un ordre & un avis particulier du Ciel ; & comme les Prêtres en étoient les organes, toutes les Nations de la terre s'en rendirent les esclaves, les victimes & les dupes.

Quoi qu'ait pu faire l'imposture pour déguiser la véritable origine des loix, comme elle est sujette, à cause de son ignorance naturelle, à suivre les préjugés reçus, lors même qu'elle en invente de nouveaux, elle n'a pu totalement effacer par ses fables les anciens traits de la vérité.

Nous avons vu que le sujet & l'objet des premieres loix & des premiers sentiments du

* Elien, Varron, Diodore parlent de cet Oracle.

monde renouvellé avoit été de réparer les maux du genre-humain, de pourvoir à sa subsistance, & à la multiplication de ce qui en étoit resté, de favoriser les inventions & les inventeurs, & d'entretenir dans le cœur des hommes la reconnoissance & la crainte, en leur retraçant souvent les anciens phénomenes de la destruction du monde. Un Code des loix faites dans de pareilles vues, ne devoit-il point être appellé le *Code de la terre sauvée?* & ne seroit-ce point ce titre que nous cacheroit celui de *Code Mosaïque*, que portent les loix des Hébreux? Un tel titre dans la langue de l'Egypte, qui est un pays bas & maritime, devoit signifier *le Code sauvé des eaux*, ou de la *Terre sauvée des eaux*, comme le Code des loix de Zoroastre, nommé *Zenda-Vesta*, pourroit signifier, pour la Perse & dans les montagnes de la haute Asie, *le Code de la Terre sauvée du feu.* Une multitude d'autorités, qu'il seroit trop long de rapporter ici, mais que je vois dans les Ecritures mêmes des Hébreux, dans leurs fêtes, dans leurs usages; & dans toutes leurs traditions, me portent à changer ces soupçons en une certitude parfaite. *

* Par les recherches particulieres que j'ai faites sur les solemnités nouvelles des Hébreux, & par leurs comparaisons avec certaines fêtes d'Athenes, de Syrie, & d'autres peuples qui avoient rapport aux déluges d'Ogygés, de Deucalion, & de Prométhée, je suis parvenu à l'évidente démonstration que la Pâque, la Pentecôte, la fête des Tabernacles, & autres commémorations Hébraïques, avoient toutes eu pour anciens motifs les miseres du genre-humain détruit & renouvellé; ainsi l'on peut être sûr que l'origine que je donne ici au Code Mosaïque n'est rien moins qu'un soupçon. Cette découverte donne la solution de toutes les rélations des voyageurs, qui presque

C'est de l'épithete, *Mosée* ou *Mosaïque*, qui avoit été donnée aux loix, aux usages, & aux hymnes de l'ancienne Egypte, & de l'épithete *Zerdust* ou *Zend*, qui avoit été donnée aux institutions des peuples de la haute Asie, qu'ont été faits des *Muses*, des *Musées* * des Moïse & des Zoroastres, qui n'étoient d'abord que des

en tous pays ont trouvé des institutions Mosaïques. Ce n'est point que les loix d'un Moïse y soient parvenues ; c'est que les usages & les coutumes des Hébreux sont en grande partie des commémorations de ces anciens malheurs du monde, qui ont été universels & généraux, & qui ont fait par-tout la même impression sur les hommes.

* M. Pluche a reconnu quelle étoit la source des *Muses* & des *Musées ;* mais il a glissé sur *Moïse* avec assez de mauvaise foi Il en est de même de *Ménès*, de *Minos*, & de *Numa*, dont on a fait des Rois Législateurs, parce que leurs noms signifient *Législation*. Les hymnes d'*Orphée*, qui chantoient l'ennemi du monde *mis à la renverse*, sont aussi provenues de là. On a fait un grand Poëte en personnifiant l'épithete caractéristique de ces Hymnes. Les Cantiques d'*Apollon*, ce Dieu victorieux & grand Musicien, les Pseaumes du Roi *David*, ce grand Chantre, & le seul Conquérant qu'aient eu les Juifs, devoient l'un & l'autre avoir la même origine. *Apollon* signifie le Destructeur, le vainqueur de l'ennemi, parce qu'il combattit le Serpent Python, monstre enfant du Déluge, & ses Cantiques chantoient sa victoire. *David*, dont les véritables racines sont *Aved*, *Avaldon*, & *Aveddach*, perte & destruction, signifie l'*exterminateur*. Les Pseaumes ne parlent que de la fin du monde, & de la venue du Grand Juge. Leur titre le plus souvent porte, *pour la fin* ; expression à laquelle on n'a rien compris jusqu'ici, ainsi qu'à beaucoup d'autres obscurités de ces Pseaumes, qui s'évanouiront néanmoins aussi tôt qu'on n'y voudra plus voir David, ou le Messie, mais un personnage allégorique, commémoratif, & instructif sur le passé & sur le futur, tel que pouvoit être l'*Adonis* mort & ressuscité des anciens Phéniciens.

titres de Légiflation, mais qui fe font par la fuite métamorphofés en Poëtes, qui ont chanté, dit on, l'origine du monde, & en fameux Légiflateurs, dont les uns ont été fauvés de l'eau, & les autres du feu.

Tout le plan de l'hiftoire Nationale des Hébreux marche prefque toujours fur les fombres veftiges de l'Hiftoire naturelle du monde ; c'eft après des maux & des fouffrances infinies, que leur loi leur eft donnée fur le mont Sina au milieu de toute la Nature émue. L'Egypte, cette terre d'angoiffe, où ils avoient demeuré fi long-temps, a été prefque exterminée par le feu, par les eaux, par les ténebres, par la pefte, par la famine, & par tous les fléaux apocalyptiques. Ces Hébreux eux-mêmes avant d'entrer dans le chétif pays qu'ils appelloient leur *terre promife*, avoient pendant quarante années fouffert dans les déferts, des miferes fi grandes, qu'elles renouvellerent leur race, & que tous ceux qui avoient vu leur ancienne demeure n'habiterent point dans la nouvelle : on les voit tous fucceffivement détruits dans une terre aride & fauvage, par des embrafements, par des gouffres, par des géants, par des dragons, par la faim & par la foif ; enfin on les voit errants fans ceffe, & toujours criants & gémiffants, à l'occafion de nouveaux fléaux & de nouvelles calamités.

N'eft-ce point là le vrai tableau du trifte & ancien état du genre-humain, & du paffage de l'ancien monde au nouveau, dont il ne paroît que trop que les Hébreux fe font emparés pour fe l'approprier, & pour en faire les anecdotes particulieres de leur merveilleufe hiftoire ?

Je ne fuivrai pas plus loin cette intéreffante carriere : je me contente de faire remarquer

encore que l'histoire de leurs miseres, & de leur fameux passage dans la terre promise, précede immédiatement chez eux, celle de leurs temps Théocratiques, ainsi que les anciens malheurs du monde précéderent les Théocraties qui en furent les suites.

Nous venons de voir jusqu'ici quelles ont été en partie les erreurs morales & historiques dont les Sociétés Théocratiques s'infecterent pour avoir confié le dépôt des loix & de l'autorité aux Prêtres, comme Officiers du Sanctuaire & Ministres du Roi Grand Juge. Il en est sorti d'aussi absurdes & d'aussi déplorables des tributs que l'on crut devoir lui payer. Il y a quelque apparence que dans les premiers temps les Sociétés n'eurent point d'autres charges ni d'autres tributs à payer à l'Etre suprême que les prémices des biens de la terre, que l'on tenoit de sa main bienfaisante, & que cet hommage étoit plutôt un acte extérieur de reconnoissance qu'un tribut civil & réel, dont le souverain dispensateur n'a pas besoin. Il n'en fut plus de même lorsque d'un Etre universel chacun en eut fait son Roi particulier; il lui fallut, comme nous avons dit, une maison, un trône, des Officiers, des ministres, & enfin des revenus pour les entretenir.

Le peuple porta donc dans son Temple la dixme de ses biens, de ses terres, & de ses troupeaux. Il savoit qu'il tenoit tout de son divin Roi: que l'on juge de la ferveur avec laquelle chacun vint offrir tout ce qui pouvoit contribuer à l'état & à la magnificence de son Monarque: on en vint jusqu'à s'offrir soi-même, sa famille & ses enfants: on crut pouvoir, sans se déshonorer, se

reconnoître esclave de celui qui nous a fait libres; & l'homme ne se rendit par-là que le sujet & l'esclave de ses Ministres hypocrites. Les Prêtres dévorerent seuls tous les dons, & partagerent entr'eux les dixmes de l'invisible Souverain ; le regne du ciel les rendit maîtres du regne de la terre, & leur cupidité croissant en raison de la simplicité des peuples, ils ne cesserent de tendre des pieges à la piété généreuse.

Pour la forme & pour la décence, les Prêtres eurent le soin cependant d'exposer les dons du peuple devant le Sanctuaire, d'égorger devant le Dieu Monarque les animaux qui lui étoient offerts, d'en répandre le sang en sa présence, d'en rôtir & d'en brûler une partie à son intention. Mais ce ridicule & barbare usage, qui diminuoit peu la portion sacerdotale, ne servit qu'à en familiariser l'ordre avec le sang; les Prêtres devinrent d'impitoyables bouchers, & les Temples se changerent en lieux de carnage; où le sang humain, en mille endroits de l'Univers, fut ensuite préféré à celui des animaux, & ruissela pendant un grand nombre de siecles.

Il n'est pas besoin, sans doute, de faire ici l'application de ces usages à ceux du Paganisme & du Judaïsme, pour y reconnoître l'origine de ces sacrifices perpétuellement offerts dans les Temples, avec une dépense & une profusion qui semble avoir dû exterminer les troupeaux. Leur premiere intention avoit été de couvrir la table du Roi Théocratique; de là les Prêtres de Bel persuaderent au peuple que leur Dieu mangeoit réellement les victimes qu'on lui offroit. Les Grecs & les Romains, dans les calamités publiques, assembloient pareillement tous leurs Dieux autour

d'une table, qu'ils couvroient des viandes les plus exquises; ainsi cet usage, qui n'avoit été d'abord qu'un cérémonial figuré, pour soutenir dans tous les points l'extérieur du gouvernement surnaturel qu'on s'étoit donné, fut, comme on le voit, pris à la lettre, & la Divinité étant traitée comme une créature mortelle, on la perdit à la fin de vue, & l'homme devint idolâtre.

Toutes les Nations qui donnerent dans cette absurdité, (& elles y donnerent toutes) conserverent néanmoins le souvenir d'un temps primitif, où les Temples n'avoient point été ensanglantés, & où l'on ne présentoit à l'Etre suprême que les prémices des biens & des fruits de la terre; preuve que les sacrifices sanglants n'étoient, comme je viens de le dire, qu'un de ces abus ridicules, qui s'étoient introduits avec le temps. De tous les peuples du monde, il n'en est point non plus un seul qui ne nous ait montré l'affreux spectacle des victimes humaines; barbarie inconcevable, qui n'auroit jamais pu s'introduire parmi les Nations, si par les sacrifices des animaux elles ne s'étoient familiarisées avec cette idée cruelle, que la Divinité aime le sang : il n'y eut plus qu'un pas à faire pour égorger les hommes, afin de lui offrir le sang le plus cher & le plus précieux qui soit, sans doute, à ses yeux.

Cette atroce façon de penser fait encore la base des mysteres du Christianisme. Quelle horreur ! « Est ce là, dit Plutarque *, adorer l'Etre suprê» me ? Est-ce avoir de la Divinité une idée qui lui » fasse beaucoup d'honneur, que de la supposer » altérée du sang humain, avide de carnage, &

* *Plut. des Superstit. pag.* 169. 171.

» capable d'exiger & d'agréer de tels sacrifi-
» ces ? » . . . .

Les Typhons & les Géants, s'ils eussent triomphé du ciel, auroient-ils pu établir sur la terre des sacrifices plus abominables ? Quelle leçon dans la bouche d'un de ces hommes qu'on appelle Païens, pour tous ces docteurs du Christianisme, qui prétendent que le sang de tous les hommes n'auroit point suffi pour appaiser leur Dieu, & qu'il lui a fallu pour cela un sang divin ! N'est-ce pas renchérir, avec le plus étrange fanatisme, sur la barbarie la plus grande ?

Les dixmes, qui n'étoient que le tribut dû à la Royauté de l'Etre suprême, ne servirent donc qu'à nourrir & à entretenir l'orgueil du Sacerdoce ; elles devinrent son bien de droit divin * ; & comme sous un tel Gouvernement, tout religieux & tout mystique, les fautes secretes, & jusqu'aux souillures légales †, étoient des fautes civiles, les Prêtres eurent intérêt d'en étendre les cas à l'infini, parce que les amendes, les expiations, & les victimes qui en résultoient, augmen-

* Les dixmes dans la Théocratie, appartenoient à Dieu, comme Monarque, lorsque les Juifs changerent ce gouvernement mystique, & qu'ils élurent des Rois, les Rois reçurent les dixmes *Liv. des Rois, chap. 7. v. 15.*

† Les ordonnances légales de tous les anciens peuples proviennent en partie de la simplicité de leur âge ; comme il n'y avoit alors ni luxe ni magnificence, on ne pouvoit exiger d'autre parure pour se présenter devant le Dieu Monarque, qu'une grande propreté du corps ; la plus petite souillure étoit une indécence que la loi punissoit ; & comme l'imagination voit beaucoup de souillures, la superstition a toujours fait d'amples recherches sur cette matiere, surtout dans les pays chauds.

toient les trésors & l'abondance du Grand Juge, c'eſt-à-dire, de ſes Miniſtres.

Il eſt encore un autre article ſur lequel je pourrois m'étendre; ce ſeroit ſur le détail des meubles & des uſtenſiles qui furent deſtinés au Monarque; mais ce ſingulier inventaire nous méneroit trop loin; il ſuffit d'être prévenu que ces chars, ces boucliers*, ces armes, & même ces troupeaux entiers de bœufs & de chevaux que toute l'antiquité conſacroit à ſes Dieux, avoient été dans les anciennes Théocraties, les équipages & les domaines du Monarque inviſible, & qu'ils ſervoient particuliérement à certaines fêtes, pendant leſquelles on s'imaginoit que le Dieu deſcendoit ſur la terre.

Paſſons actuellement à l'une des plus funeſtes ſuites qu'eut le Gouvernement Théocratique.

* Rome avoit ſes boucliers ſacrés qui ſont connus de tout le monde, mais on n'a jamais fait aſſez d'attention aux boucliers d'or du Temple de Jéruſalem.





SECTION X.

Les Théocraties produisent l'idolâtrie.

IL est si difficile à l'homme de se former l'idée d'un Etre grand, puissant, immense, & pourtant invisible, tel qu'est Dieu, sans s'aider de quelques idées & de quelques comparaisons humaines & sensibles, qu'il fallut presque nécessairement dans les Théocraties en venir à sa représentation. Il étoit alors bien souvent question de l'Etre suprême qu'il n'est aujourd'hui ; indépendamment de son nom & de sa qualité de Dieu, il étoit Roi encore; tous les actes de la Police, tous ceux de la religion ne parloient que de lui : on trouvoit ses ordres & ses arrêts par-tout : on suivoit ses loix, on lui payoit tribut, on voyoit ses officiers, son palais, & presque sa place ; elle fut donc bientôt remplie : les uns y mirent une pierre brute, les autres une pierre sculptée, ceux-ci l'image du Soleil, ceux-là celle de la Lune; plusieurs Nations y exposerent un bœuf, une chevre, un chien, un chat ; & les signes représentatifs du divin Monarque furent chargés de tous les attributs symboliques d'un Dieu & d'un Roi : ils furent décorés de tous les titres sublimes qui convenoient à celui dont ils étoient les emblêmes ; ce fut devant eux qu'on adressa à l'Etre suprême des louanges & des prieres, qu'on exerça tous les actes de la Police & de la Religion, & qu'on remplit enfin tout le cérémonial Théocratique. On croit déjà, sans

doute, que c'est l'idolâtrie; non, ce n'en est que la porte fatale.

Je n'adopte point le sentiment affreux que les hommes sont devenus idolâtres de plein gré, de dessein prémédité, & qu'ils ont été capables d'en avoir formé un systême raisonné, pour l'exécuter ensuite. Ce sentiment est aussi contraire à la philosophie qu'il seroit déshonorant pour l'humanité. Encore moins doit-on s'arrêter aux opinions d'un Cumberland * & de quelques autres, qui ont prétendu que l'idolâtrie s'étoit établie sur la terre en haine de l'Etre suprême & des justes. Jamais les hommes n'ont haï la Divinité; jamais dans leurs égarements mêmes ils n'ont entiérement méconnu son existence & son unité: ce n'est point non plus par un saut rapide qu'ils ont passé de l'adoration du Créateur à l'adoration de la créature; ils sont devenus idolâtres sans le savoir, & sans vouloir l'être, comme ils sont ensuite devenus esclaves sans avoir jamais eu envie de se mettre dans l'esclavage.

La Religion primitive de l'homme s'est corrompue; son amour pour l'unité s'est obscurci peu à peu; le progrès lent & insensible qu'a fait l'ignorance, par l'oubli du passé, par le trop grand appareil du culte extérieur, par les suppositions qu'il a fallu faire pour soutenir un Gouvernement surnaturel, & par la négligence des instructions infiniment nécessaires; dans un culte & dans une police toute figurée, ces instructions étoient dégénérées, parce que l'ordre Sacerdotal qui les devoit donner étoit dégénéré lui même, & qu'il étoit devenu presque aussi ignorant que le peuple, qu'il étoit plus avare que lui, & plus intéressé encore que le vulgaire à voir multiplier les tri-

* Auteur Anglois, Commentateur des Fragments de Sanchoniaton.

buts, les victimes, & les dons avec les emblêmes multipliés du Dieu Monarque; c'est ainsi que long-temps après, d'autres siecles d'ignorance & d'avarice ont vu multiplier les Saints dans le Christianisme.

Nous pouvons donc très-légitimement soupçonner que chaque Nation s'étant rendu son Dieu Monarque sensible, plus par simplicité que par des vues idolâtres, se conduisit encore quelque temps vis-à-vis de ses emblêmes avec une circonspection religieuse & intelligente : c'étoit moins Dieu qu'on avoit voulu représenter, que le Monarque.

C'est ainsi que dans nos Tribunaux les Magistrats ont toujours devant les yeux le portrait de leur Souverain, qui rappelle à chaque instant, par sa ressemblance, & par les ornements de Royauté, le véritable Souverain, qu'on n'y voit pas, mais qu'on sait exister ailleurs, demeurer en tel palais, & dont on pourra s'approcher, si l'on se trouve obligé de recourir à sa justice. Un tel tableau ne peut nous tromper; il n'est pour nous qu'un objet relatif & commémoratif. Telles furent, sans doute, les premieres images de la Divinité; si nos peres s'y tromperent cependant, & s'ils perdirent avec le temps leurs premieres intentions de vue, c'est qu'il ne leur fut pas aussi facile de peindre la Divinité qu'il nous l'est de peindre un homme mortel. Quels rapports pouvoient avoir, en effet, avec le Dieu regnant, toutes les différentes effigies qu'on en put faire? Ce ne put être que des rapports imaginaires & de pure convention, *

* Les hommes établirent réellement des rapports conventionnels. Comme Dieu pourvoit à notre subsistance, les uns choisirent pour le représenter, le bœuf qui laboure, ou la vache qui nourrit. Comme Dieu veille & qu'il voit

par conséquent toujours propres à dégrader le Dieu ou le Monarque, si-tôt qu'on n'y joignoit plus une instruction & une explication. Par-là le culte & la police, de simples qu'ils devoient être, devinrent composés & allégoriques : par-là le Prêtre vit accroître la nécessité de son état, & les besoins que l'on eut de son ministere. Il se forma dès-lors une science nouvelle & bisarre, qui fut particuliere au Sacerdoce, & dont il augmenta les difficultés pour se mettre en plus grande considération. Plus il devoit être ouvert & sincere devant le peuple, plus il devint caché & mystérieux; la Religion devint un secret, & les Prêtres s'imaginant la faire respecter par une obscurité mystérieuse, l'éteignirent tout-à-fait; au lieu de dévoiler la Divinité que les hommes cherchoient sincérement, ils les rendirent idolâtres, & ils conserverent pour eux seuls le sens & l'interprétation de tous les emblêmes, de toutes les allégories, & de tous les usages

sans cesse, quelques-uns choisirent un chat, parce que ses yeux brillent, même pendant la nuit; plusieurs autres prirent un chien, parce qu'il est la garde & le surveillant fidele de la sûreté de la famille; ceux qui, un peu plus éclairés, savoient encore qu'on ne pouvoit représenter la Divinité par aucune figure, & qui vouloient néanmoins avoir des objets simples pour s'élever vers elle en certains temps, choisirent certains arbres, certains arbrisseaux, certaines plantes utiles, ou même une pierre brute, enfin le plus grand nombre fit choix du soleil ou de la lune : ceux qui choisirent des pierres ou autres corps inanimés pour se rappeller la Divinité, les oignoient d'huile Cette cérémonie, dont on a fait par la suite une consécration idolâtre, n'étoit primitivement qu'un moyen de distinguer ces objets de tous les autres, & de les reconnoître facilement, parce que les taches d'huile ne s'effacent jamais; on s'imagina avec le temps que cette onction donnoit une vertu, & on ne la pratique plus que dans cette intention ridicule.

ſymboliques qu'ils multiplierent à l'infini. C'eſt de là que ſortirent des langues Théologiques & barbares, des écritures ſacrées, & ces appareils hiéroglyphiques, qui furent toujours inacceſſibles & incompréhenſibles au vulgaire. Enfin, c'eſt depuis ces temps là que les Prêtres regarderent comme leur domaine & comme leur propriété le dépôt de la Religion des hommes, & qu'ils prétendirent tenir de droit divin un Miniſtere public, qui ne leur avoit été confié que par leurs concitoyens.

Le genre-humain, amené à pas lents & inſenſibles au point de ne plus connoître ſon Dieu & ſon Monarque, ne fit plus que des chûtes précipitées. Si toutes les différentes Nations euſſent au moins pris pour ſigne de la Divinité régnante le même objet & le même ſymbole, l'unité du culte, quoique dégénéré, eût pu ſe conſerver encore ſur la terre : mais, comme nous avons dit, les uns prirent un ſigne ou un emblême, & les autres en prirent un autre. L'Etre Suprême, ſous la figure du Soleil, de la Lune, d'une pierre, d'une ſtatue, d'un bœuf, &c. ſe vit adoré par-tout; mais il ne fut plus le même dans l'extérieur qui le rendoit ſenſible.

Chaque Nation s'habitua à conſidérer l'emblême qu'elle avoit choiſi, comme le ſymbole le plus véritable & le plus ſaint de la Divinité. Chacune d'elles y vit enſuite le vrai Dieu, & le ſeul Monarque; & les emblêmes étant différents en tous lieux, comment ſe feroient-elles imaginé qu'elles n'avoient toutes que le même Dieu, & qu'il étoit par-tout le même ? *

* Les Philoſophes du Paganiſme ont tous connu cette grande vérité, & c'eſt par-là qu'ils expliquerent aux Chrétiens de la primitive Egliſe, les bizarreries & les variétés de leur culte. Les Chrétiens regarderent alors leurs raiſon-

L'unité des Nations fut donc rompue. La Religion générale étant éteinte, un fanatisme général prit sa place, & dans chaque contrée il eut son étendart particulier ; chacun regardant son Dieu & son Roi comme le seul véritable, crut posséder la vraie Religion de ses peres ; chaque Nation crut être la seule religieuse, la seule chérie de l'Etre Suprême ; & du souvenir de l'ancienne vérité, il ne resta qu'une fatale impression, qui porta chaque peuple à aspirer à la Monarchie universelle, parce qu'elle étoit réellement due à l'Etre Suprême, que chaque peuple regardoit comme son Monarque, sous des formes & des noms différents. Dans le langage des Prêtres, le Dieu dont ils étoient les Ministres fut l'ennemi jaloux de tous les Dieux voisins ; bientôt toutes les Nations furent réputées étrangeres ; on se sépara d'elles, on ferma ses frontieres, & les hommes devinrent enfin, par naissance, par état, & par Religion, ennemis déclarés les uns des autres. Telle est la source de toutes les calamités sanglantes, qui ont, depuis cette époque, dévasté l'Univers sous le voile sacré de la Religion.

C'est une chose bien digne de notre attention que la simplicité de cette origine de l'idolâtrie,

nements comme une imagination nouvelle inventée par les païens pour pallier le culte des Démons : on peut aujourd'hui les juger par cet ouvrage & par les paroles de Plutarque. (p. 377. & 378.) « Comme le soleil, la lune, » le ciel, la terre, la mer, sont communs à tous les hom» mes, dit-il, mais ils ont des noms différents, selon la » différence des Nations & des Langues ; ainsi, quoiqu'il » n'y ait qu'une *Divinité unique*, & une Providence qui » gouverne l'Univers, & qui a sous elle différents Minis» tres subalternes ; on donne à cette Divinité, *qui est* » *la même*, différents noms, & on lui rend différents » honneurs, selon les loix & les coutumes de chaque pays.

que la moindre instruction des Prêtres eût pu détourner & prévenir, s'ils eussent été bien intentionnés pour le genre-humain. Il est vrai qu'ils étoient ignorants & idolâtres eux-mêmes; mais pourquoi ceux qui prétendent ne l'avoir jamais été, pourquoi ces sublimes Prophetes des Hébreux qui savoient si bien les choses futures, n'en avertirent ils pas les peuples voisins, & les Israëlites eux-mêmes, qui furent perpétuellement idolâtres ? Au lieu de s'élancer perpétuellement dans l'avenir, que ne portoient-ils un flambeau plus utile sur le passé, sans s'épuiser en injures ridicules contre les vaines Divinités des Nations, qu'ils traitoient par-là eux-mêmes comme des Etres réels? Que ne les anéantissoient-ils par un mot d'instruction? Le Dieu de ces prétendus inspirés, qu'ils font toujours paroître dans une colere implacable, criant sans cesse à la vengeance, & menaçant perpétuellement de punir les Nations, & de briser leurs idoles, pouvoit-il être le vrai Dieu s'il lui étoit plus facile d'exterminer que d'instruire ?

L'on voit encore dans cette origine de l'idolâtrie, combien le germe funeste des guerres de Religion & de l'intolérance est ancien ; c'est un reproche mal fondé que l'on a fait au Christianisme d'en avoir le premier montré la fureur ; il ne seroit pas difficile de prouver que presque toutes les guerres, soit du Judaïsme, soit du Paganisme, ont eu des motifs religieux. Juvenal nous en fait connoître l'origine telle que je viens de la donner, lorsque parlant dans sa quinzieme Satyre des superstitions & des guerres civiles de deux peuples d'Egypte, il nous dit que ces peuples haïssoient mortellement les Dieux de leurs voisins, chacun étant persuadé qu'il n'y en avoit point d'autre que le sien. *Indè*

Indè furor vulgò quod numina vicinorum
Odit uterque locus, cum solos credat habentes
Esse Deos, quos ipse colit.

Ce seroit actuellement un travail des plus curieux & des plus instructifs, de fouiller dans l'Antiquité, & dans la Religion de tous les peuples, pour y examiner les tournures singulieres & recherchées qu'il fallut prendre alors pour accorder avec les nouveaux préjugés qui se formerent de toutes parts, les anciens dogmes du Grand Juge, du Jugement dernier & de la vie future ; dogmes puissants, qui, même en se corrompant, ne s'éteignirent jamais totalement.

Pour accorder l'invisibilité de l'Etre Suprême, que la saine raison admettoit toujours, avec son emblême visible, on relégua dans le Sanctuaire ces idoles muettes & stupides ; on rendit les abords de ce Sanctuaire terribles & difficiles au vulgaire ; on cacha jusqu'au nom du Dieu Monarque ; bientôt le préjugé s'imagina qu'on ne pouvoit le prononcer sans mourir.

Pour accorder un cérémonial avec l'ancienne attente du Grand Juge à la fin des temps, qui étoit dégénérée en une attente réglée par tous les périodes astronomiques & astrologiques, on imagina des descentes invisibles du Grand Juge dans le Sanctuaire à la fin des années, & autres révolutions périodiques & sabbatiques : on fit sortir du Temple ses emblêmes, pour les promener une fois par an, ou une fois par siecle, afin de les montrer au peuple, tantôt derriere des voiles, tantôt dans une obscurité artificielle & tantôt environnés d'attributs effrayants ; & ces jours solemnels devinrent pour les uns des jours

de trouble & d'effroi ; pour d'autres, de consolation & de réjouissances, & pour tous, des jours d'une extravagante superstition, * pour

* Au renouvellement de chaque année civile, les Juifs se sont toujours imaginés, & s'imaginent encore, que le Grand Juge exerce alors du haut du Ciel un jugement sur tous les hommes : c'est par-là qu'ils expliquent toutes les austérités qu'ils pratiquent alors. *Cérém. Relig. Tom.* 3.

Il y a une infinité de peuples qui ont la même chimere, & qui en conséquence ont des Pénitences & des Indulgences périodiques que leurs Prêtres leur administrent de la part de la Divinité. Les Japonois ont dans l'année un mois qu'ils appellent *le mois de l'arrivée invisible des Dieux.* Les Chrétiens ont un mois de l'année qu'ils appellent *Advent*, ce qui est la même chose ; c'est un temps de pénitence comme au Japon, dont l'ancien principe n'a été que de se préparer au Jugement de la fin de l'année, à l'arrivée du Grand Juge, & au renouvellement futur. Si les Chrétiens ont encore un carême dans le Printemps, c'est que les Romains, dont ils ont pris en partie les coutumes, commençant leur année civile en Mars, pratiquoient leurs purifications & leurs expiations dans tout le mois de Février.

A Trichinapaly, le Dieu *Brama* descend une fois chaque année dans la Pagode ; quelques Théologiens du pays prétendent qu'il meurt & qu'il ressuscite chaque année. *Cér. Relig. tom.* 6.

A Jaghinat, ville du même pays, le Dieu sort une fois l'an de son Temple ; le peuple y accourt de l'extrémité de l'Inde ; l'idole montée sur un énorme char est promenée par la ville, & elle écrase sous ses roues tous ceux qui ont la dévotion de s'y faire rouer : c'est un grand bonheur de mourir ainsi ce jour-là, parce que c'est un jour de rémission, pendant lequel les portes de la vie future sont ouvertes. *Cér. Relig. t.* 6.

Les *Camis*, Divinités Japonoises du second ordre, ne sortent de leurs Temples & de leurs Châsses, qu'une fois par siecle : ce sont les Jubilés du pays. *Cér. Relig. t.* 6.

Au temple de la Déesse de Syrie, où, comme nous l'ap-

accorder l'immatérialité de l'Etre Suprême avec la grossiéreté du symbole dans lequel on prétendoit qu'il résidoit, ou qu'il venoit résider en certains temps, on inventa des Métamorphoses, des Métempsycoses, des Incarnations, & des Alliances mystiques, aussi absurdes qu'impies, d'un Dieu avec des matieres grossieres, avec des animaux, avec des hommes & des femmes; & pour s'élever à tout ce qu'il y avoit de surnaturel dans cette Religion figurée, on fut obligé de descendre à tout ce qui étoit de plus déraisonnable

Comme l'ignorance ne tarda pas à confondre tous les usages religieux avec tous les usages commémoratifs qui faisoient une partie de la Religion, & comme les représentations de l'ancien état du genre-humain, toutes symboliques aussi, étoient réglées par les mêmes périodes qui régloient le Cérémonial Théocratique, & tout ce qui avoit rapport aux dogmes sacrés, il s'ensuivit encore de nouveaux égarements & de nouvelles fables. Tous les différents symboles de ces commémorations de l'histoire de

prend Lucien, on faisoit encore de son temps des commémorations du Déluge, la Déesse sortoit une fois l'an de son Sanctuaire, accompagnée de tous les Dieux, pour aller visiter dans un Lac son poisson favori. Jupiter parloit le premier; mais la Déesse qui appréhendoit que son poisson ne mourût ce jour-là, s'il voyoit Jupiter, engageoit ce Roi des Dieux, par caresses & par prieres, à retourner sur ses pas Toutes ces cérémonies commençoient par les alarmes & la terreur; on pratiquoit des pénitences outrées; les dévots se déchiroient de la façon la plus cruelle; mais le retour de Jupiter ramenant la joie & le plaisir, elle finissoit par des festins & des réjouissances. Ce n'étoit, comme on voit, qu'une ridicule allégorie de l'apparition du Juge à la fin des temps,

la Nature, se changerent insensiblement en personnages illustres, auxquels on prêta de grandes aventures mêlées de biens & de maux, de grandeur & de misere; parce que les anecdotes de la ruine & du rétablissement du monde prenant une nouvelle face, devinrent nécessairement leurs Légendes. L'intérêt que prit le genre-humain au sort de ces emblêmes personnifiés, fit qu'on les confondit bientôt avec les emblêmes du Grand Juge, qui se perdit dans la foule; & même les uns & les autres paroissent & disparoissent dans les mêmes temps; on crut qu'elles étoient les mêmes, qu'elles avoient rapport au même objet, & on les divinisa.

Par ces nouvelles méprises, la vie du Dieu Monarque & du Grand Juge, se trouva ornée de tous les détails historiques des fêtes commémoratives. Ce fut le Soleil éteint & ranimé que l'on adora; ce fut le monde détruit & rétabli qui devint l'objet du culte public, sous le nom des *Osiris*, des *Atys*, des *Adonis*, des *Bacchus*, &c. L'on s'imagina que ces Dieux étant autrefois descendus sur la terre pour y faire du bien aux mortels, pour les civiliser, & leur donner des loix, avoient éprouvé dans leur vie humaine de grandes traverses, qu'ils avoient succombé sous des ennemis puissants; mais qu'après leur mort, qui avoit été cruelle, ils étoient tous glorieusement ressuscités: par-là la folle antiquité se plongeant de plus en plus dans l'erreur, prépara pour les siecles à venir une nouvelle idolâtrie; car les usages d'où sortirent ces absurdités, ayant eu primitivement pour objet des institutions sur l'avenir, aussi bien que les commémorations du passé, on crut voir dans ces fausses histoires, & dans ce culte défiguré, les

événements futurs, les traverses, & les grandeurs de ces chimériques personnages, qui prirent dans l'esprit des peuples la place de cet ancien Grand Juge que l'on avoit attendu autrefois.

On attendit donc de nouveaux *Osiris*, & de nouveaux *Adonis*, qui devoient avoir le même sort que les anciens, & éprouver tous les maux & tous les biens qu'avoient déja éprouvés les premiers. Chaque nation eut ainsi son attente particuliere, & se tint prête au premier signe du Ciel, à se porter vers un nouveau fanatisme, & vers de plus grandes extravagances.

Les Romains, tout Républicains qu'ils étoient, attendoient du temps de Cicéron un Roi prédit par les Sibylles, comme on le voit dans le Livre de la Divination de cet Orateur Philosophe ; les miseres de leur République en devoient être les annonces, & la Monarchie universelle la suite. C'est une anecdote de l'Histoire Romaine, à laquelle on n'a pas fait toute l'attention qu'elle mérite, & l'on ignore encore à quel point elle contribua aux grands événements qui se passerent alors dans cette fameuse République.

Les Hébreux attendoient tantôt un Conquérant, & tantôt un Etre indéfinissable, heureux & malheureux. Ils l'attendent encore avec un *Elie* & un *Enoch*, qui ne sont, ainsi que lui, que des Grands Juges personnifiés.

L'Oracle de Delphes, comme on le voit dans Plutarque, * étoit dépositaire d'une ancienne & secrete prophétie sur la future naissance d'un fils d'Apollon, qui ameneroit le regne de la Justice ; & tout le Paganisme Grec & Egyptien avoit

* La vie de Lysandre.

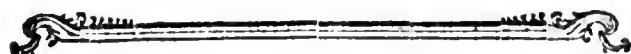
une multitude d'Oracles qu'il ne comprenoit pas; mais qui nous décelent de même cette chimere universelle. C'étoit elle qui donnoit lieu à la folle vanité de tant de Rois & de Princes qui prétendoient se faire passer pour fils de Jupiter. Les autres Nations de la terre n'ont pas moins donné dans ces étranges visions : les Persans attendent *Ali* à la fin des temps; les Chinois attendent un *Phelo*; les Japonois, un *Peyrum*, & un *Cambadoxi*; les Siamois, un *Sommona-Codom*; les Indiens du Mogol, un Dieu sous la forme d'un cheval. Tous les Américains attendoient du côté de l'Orient, (qu'on pourroit appeller le pôle de l'espérance de toutes les Nations) des enfants du Soleil; & les Mexicains en particulier attendoient un de leurs anciens Rois, qui devoit les revenir voir par le côté de l'Aurore, après avoir fait son tour du monde. Enfin, il n'y a aucun peuple qui n'ait eu son expectative de cette espece, à laquelle on ne comprendroit rien, si mutuellement elles ne s'expliquoient les unes par les autres, & si par le concours des différentes anecdotes qui y sont jointes, elles ne dévoiloient qu'elles ont eu toutes primitivement pour objet l'attente d'un Grand Juge, du Jugement dernier & de la vie future à la fin des temps, dont les symboles ont été corrompus & personnifiés dans une très haute Antiquité & sous des noms différents en chaque climat.

C'est encore par une suite de la méprise qui fit confondre les symboles allégoriques de l'histoire de la Nature avec les représentations du Dieu Monarque que les histoires de tous les Dieux, de tous les Législateurs se ressemblent par une multitude de traits singuliers; c'est que malgré la différence des noms, ils ne sont tous que le Dieu Monarque,

dont les Légendes ſont ornées des anecdotes de la Nature, rendues ſelon le ſens corrompu que l'on donna aux anciens monuments, & aux commémorations devenus inintelligibles. Ces anecdotes ont été le moule commun où toute l'Anquité a fondu, pour ainſi dire, preſque tous ſes Dieux, ſes Rois, ſes Légiſlateurs, ſes Héros & ſes grands hommes; auſſi Macrobe les ramene-t-il tous au Soleil, tandis que d'autres les ramenent tous à Jupiter. Le ſavant Huet les voit tous dans Moïſe, ſans en excepter aucun, & pluſieurs interpretes les ont tous vus dans Abraham. On a trouvé *Saturne*, *Mercure*, *Bacchus* & *Apollon*, dans *Noé*, *Cham*, *Jacob*, *David*. Enfin toutes les Divinités Païennes ont été vues dans les Patriarches Hébreux, & tous ces Patriarches ſe voient de même dans ces Divinités; cahos ſingulier, où tous les Savants ſe ſont perdus, mais qui n'a d'autre ſource que la variété des noms, ſuivant les langues & ſuivant les attributs de l'unique & ancien ſymbole du Roi Théocratique, qui, s'étant comme fécondé de lui-même, a rempli les annales de tous les peuples.

Quand on conſidérera l'idolâtrie ſous ce point de vue, à peine ſera-t-elle une idolâtrie; l'unité d'erreurs y décele à chaque pas l'unité d'une vérité primitive, qui n'a été obſcurcie que par la variété de ſes noms & de ſes titres.





SECTION XI.

Abus Politiques du Gouvernement Théocratique.

Le déplorable état dans lequel se plongea la Religion primitive du genre-humain, par les funestes suites de l'appareil Théocratique, nous peut faire juger de tous les désordres dont la police & l'administration civile dûrent être aussi défigurées. La Théocratie, en rendant l'homme idolâtre, le rendit encore esclave, barbare, & sauvage; quel grand & sublime que paroisse un Gouvernement qui n'a d'autre point de vue que le Ciel, & qui prétend en faire son modele, il ne peut néanmoins avoir qu'un succès funeste sur la terre; & un édifice politique construit ici-bas d'après une telle spéculation, a dû nécessairement s'écrouler & produire les plus grands maux.

Entre cette foule de fausses opinions dont nous avons déja vu en partie que la Théocratie remplit l'esprit humain, il s'en éleva deux encore infiniment contraires au bonheur de la Société, quoiqu'elles aient été singuliérement opposées l'une à l'autre.

Le tableau qu'on se fit de la félicité du Regne Céleste, fit naître de fausses idées sur la liberté, sur l'égalité, & sur l'indépendance. D'un autre côté l'aspect d'un Dieu Monarque, si grand & si immense, réduisit l'homme presque au néant, & le porta à se mépriser lui-même, & à s'avilir volontairement. Par ces deux extrêmes, l'esprit

qui devoit faire le bonheur de la Société, se perdit également. Dans une moitié, on voulut être plus qu'on ne pouvoit, & qu'on ne devoit être sur la terre; & dans l'autre on se dégrada au-dessous de son état naturel; enfin on ne vit plus l'homme, mais on vit paroître le sauvage & l'esclave.

Le dessein des premiers hommes avoit été cependant de se rendre heureux par cette sublime perspective du regne du Ciel, & il y a quelque apparence qu'ils y avoient en partie réussi pendant un temps, puisqu'ils ont par la suite toujours chanté cette époque comme celle de l'âge d'or, du regne de la Justice, & tous les Poëtes se sont épuisés pour célébrer à l'envi cette primitive félicité. *Chacun étoit libre dans Israël*, dit aussi l'Ecriture, en parlant du commencement de la Théocratie Judaïque, *chacun faisoit ce qui lui plaisoit, & vivoit alors dans l'indépendance.* *

Si ces temps merveilleux, où l'on voit néanmoins le germe des abus futurs, ont existé, ce n'a pu être que dans les abords de cet âge mystique, où le genre-humain, encore affecté de ses malheurs, étoit dans toute la ferveur de la Morale & de la Religion, & comme dans l'héroïsme de la Théocratie. Mais cette félicité & cette justice n'ont dû être que passageres, parce que la ferveur & l'héroïsme, qui seuls pouvoient soutenir le surnaturel d'un tel Gouvernement, sont des vertus momentanées, & des saillies religieuses qui n'ont jamais de durée sur la terre.

Si la Théocratie céleste doit être un jour là-

* Juges, 17, 6.

haut un état constant de justice, de liberté & de béatitude, il n'en est pas de même d'une Théocratie terrestre, où le peuple ne peut qu'abuser de sa liberté, & où ceux qui commandent ne peuvent qu'abuser du pouvoir du Ciel; ainsi il est vraisemblable que ce Gouvernement s'est perdu dans ces deux excès. Par l'un, tout l'ancien Occident a changé sa liberté en brigandage, en une vie errante & tout à-fait sauvage; par l'autre, tout l'ancien Orient s'est asservi à des tyrans.

Les peintures que les Anciens nous ont faites du siecle d'or, de la simplicité & de l'indépendance dans laquelle on y vivoit, m'ont toujours paru avoir un tel rapport avec l'état des Américains, que j'ai peine à m'empêcher de regarder la décadence du regne Théocratique comme l'époque du genre de vie que menent depuis tant de siecles tous les peuples de cette vaste contrée: non que je croie que le Gouvernement Théocratique ait été dans son origine aussi brut & aussi sauvage; mais je me le représente assez peu fixe, & assez peu déterminé, pour que les Américains, qui semblent avoir toujours été plus simples que les autres peuples de la terre, aient pu tomber dans les désordres dont nous venons de parler, en se rendant tout-à-fait libres, indépendants, & sauvages. Je suis d'ailleurs assez porté à croire que leur maniere de vivre n'est qu'accidentelle, & qu'elle dépend bien plus de leurs préjugés que de cet état de nature que je regarde comme une chimere.

La multitude des traditions & des ouvrages Théocratiques que j'ai trouvés chez les plus barbares de cette religion, est, selon moi, un fort indice de leur origine, de leur vie singuliere, &

en même temps une preuve presque authentique qu'aucun de ces peuples n'est dans son état primitif & naturel, mais qu'ainsi qu'il est arrivé dans toutes les autres parties du monde, ils ont autrefois vécu sous ce gouvernement mystique, d'où l'esclavage ou le brigandage ont dû sortir, selon que le génie des nations aura concouru avec la nature de leurs climats, pour rendre ces effets de l'ancienne Théocratie plus sensibles.

Jetons pour la seconde fois un coup d'œil sur la naissance du Christianisme qui l'a renouvellée en partie. Que seroient devenus tous les zélés de la primitive Eglise, si on ne leur eût pas bâti des retraites au milieu des sociétés, dans ces temps de phrénésie où l'attente du regne du ciel leur faisoit tout abandonner sur la terre, & lorsqu'ils ne vouloient plus être des hommes, mais des anges? Que sont devenus tant de milliers d'Hermites qui vécurent alors en vrais sauvages dans les déserts de la Thébaïde? Qui sait si dans les déserts de l'Afrique il n'y a pas encore aujourd'hui quelques-uns de leurs descendants, qui y mangent de la chair humaine?

On célebre beaucoup une ville d'Oxiringue * qui n'étoit composée que de moines, soit audedans, soit au-dehors: on y en comptoit dix mille, ainsi que vingt mille vierges sans ceux qui étoient dispersés dans les montagnes voisines, où il y en avoit plus de quarante mille. Si dans cette quantité nous n'en supposons qu'un par centaine qui fût dégoûté de son état, n'en résulteroit il pas une quantité d'hommes & de femmes suffisante pour avoir depuis dix-huit siecles peuplé toute l'Afrique de Barbares?

* *Hist. Ecclés. t. 5. p. 25.*

Quand on veut être sur la terre plus qu'un homme, l'humanité est bientôt perdue. Les communautés religieuses qui parurent ensuite dans toutes les parties de l'empire Romain, formeroient, le tableau contraire à celui-là; si nous voulions les étudier & les suivre, nous y verrions l'homme animé des mêmes faux principes, faire le sacrifice imbécille de sa liberté & de sa volonté, & donner lieu par-là à la servitude des Cloîtres & au Despotisme Monacal; mais il me suffit d'avoir fait appercevoir ces doubles abus & leurs principes. C'est sur une plus grande scene qu'il faut continuer de nous instruire de tous les maux qu'ont produit la Théocratie & les Gouvernements, qui, comme elle, ont affecté d'imiter le Regne du Ciel.

L'histoire de l'Orient & le caractere des Orientaux, semblent devoir nous faire penser que dans ces climats les Théocraties se sont moins corrompues par le brigandage des peuples, que par les tyrannies de leurs Ministres. Les Symboles, les Coffres, les Arches & les Idoles par lesquelles on y représentoit le Grand Juge, n'étoient rien; mais les Officiers qu'il fallut leur donner étoient des hommes, & non des créatures célestes, incapables d'abuser d'une administration qui leur donnoit tout pouvoir. Quoique Dieu fût l'unique Roi de la Société, comme il n'y a aucun pacte ni aucune convention à faire avec un Dieu, la Théocratie dès son institution & par sa nature fut un Gouvernement Despotique, dont le Grand Juge étoit le Sultan invisible, & dont les Prêtres étoient les Vizirs & les Ministres, c'est-à-dire, les Despotes réels.

De tous les vices politiques de la Théocratie, voilà le plus fatal, & celui qui prépara la voie au

Despotisme Oriental, & à l'horrible servitude qui en fut la suite. C'est ici que le Lecteur doit sentir que je n'aurois pu l'amener à cette fatale époque, si, avant de lui parler de ce Gouvernement, je n'eusse pas commencé par lui faire connoître les erreurs morales & religieuses, sorties des Théocraties, & si je ne lui avois exposé ce qui leur avoit donné lieu, en lui développant cette grande chaîne de tous les égarements des hommes.

Quoique la Théocratie fût par elle-même & dès sa naissance un véritable Despotisme, il est vraisemblable, cependant, que les premiers âges ne se sont point sentis des abus qui devoient en naître un jour. Nous pouvons le croire, parce que les nouveaux établissements sont ordinairement soutenus par la ferveur, & parce qu'il en étoit resté un souvenir qui fut toujours cher à toutes les Nations; les Ministres visibles auront, sans doute, été dignes de leur Maître invisible, au moins pendant un certain temps; mais puisqu'au milieu de la servitude qui regne aujourd'hui & depuis tant de siecles dans l'Orient, les hommes y sont encore universellement dociles & soumis, ce doit être une preuve que les Ministres y ont abusé de leur puissance avant que les peuples aient abusé de leur liberté.

Par le bien que les Prêtres auront pu faire d'abord, les hommes se seront accoutumés à reconnoître en eux un pouvoir divin & suprême; par la sagesse de leurs premiers conseils, on se sera habitué à leur obéir, & chacun se sera soumis sans peine à leurs oracles & à leurs révélations. Peu à peu une confiance extrême aura sans doute produit une extrême crédulité; l'homme prévenu que c'étoit un Souverain immuable qui vouloit & qui commandoit, aura cru ne devoir

point résister à tous ces prétendus organes de la Divinité, lors même qu'ils ne faisoient plus que du mal. Arrivée par cette gradation à ce point de déraison de méconnoître son état, sa nature, & sa dignité, l'homme dans sa misere n'osa plus lever les yeux vers le Ciel, encore moins sur ses tyrans; un fanatisme aveugle le rendit esclave, & il crut enfin devoir honorer son Dieu & son Monarque en se dégradant & en s'anéantissant.

Telle a été vraisemblablement la marche de cet esclavage volontaire qui a avili le genre-humain.

Ces malheureux préjugés forment encore la base de tous les sentiments & de toutes les dispositions où sont les peuples Orientaux envers leurs Souverains. Ils s'imaginent que le Diadême a de droit divin le pouvoir de faire le bien & le mal, & que ceux qui le portent ne doivent trouver rien d'impossible dans l'exécution de leurs volontés. S'ils souffrent, s'ils sont malheureux par les caprices féroces d'un Barbare, ils se soumettent alors aux vues d'une Providence impénétrable; & par cent interprétations dévotes & mystiques, ils cherchent la solution des procédés illégitimes & cruels dont ils sont tous les jours les victimes.*

Le Sacerdoce Théocratique, devenu Despotique à l'abri des sacrés préjugés des Nations, couvrit la terre de tyrans. Les Prêtres seuls furent les Souverains du monde, & rien ne leur résistant, ils disposerent des biens, de l'honneur & de la vie

* Les Turcs sont dans l'idée que leur Sultan peut, sans pécher, faire mourir tous les jours jusqu'à quatorze personnes; ils croient que lorsque leur Tyran ordonne la mort d'un de ses sujets, il ne fait que suivre des inspirations particulieres de la Providence, auxquelles on ne peut résister sans crime. *Voy. l'Hist. de l'Empire Ottom. du Prince Cantemir.*

des hommes. Les temps qui nous ont dérobé l'histoire des Théocraties, ont, à la vérité, jeté un voile épais sur les forfaits de leurs Ministres; la Théocratie Judaïque peut, cependant, nous en faire connoître quelques traits Elle nous expose quelle fut l'abominable conduite des Prêtres Hébreux sur la fin de ce Gouvernement. Ils ne rendoient plus alors aucune justice aux peuples; leur vie n'étoit qu'un brigandage; ils enlevoient de force & dévoroient en entier toutes les victimes qu'on venoit offrir au Dieu Monarque, qui n'étoit plus qu'un prête-nom; leur incontinence égalant leur gourmandise, ils dormoient, dit la Bible, avec les femmes qui venoient veiller à l'entrée du Tabernacle. Cette derniere anecdote, sur laquelle l'Ecriture glisse si légérement, & sans nous en faire connoître les suites, est néanmoins dans l'histoire du Sacerdoce, celle qui en eut le plus chez toutes les Nations, & chez les Hébreux eux-mêmes, quoiqu'ils nous les aient cachées ou palliées par d'autres fables.

Les Prêtres en vinrent à ce comble d'impiété & d'insolence, de couvrir jusqu'à leurs débauches du manteau de la Divinité. C'est d'eux que sortirent une nouvelle race de créatures, qui ne connurent d'autre pere que Dieu, que le Ciel, que le Soleil, & que les Dieux, & d'autres meres que les misérables victimes, ou que les coupables associées de l'incontinence Sacerdotale. Toutes les Nations virent alors paroître les *demi-Dieux* & les Héros, dont la naissance illustre & les exploits glorieux porterent les hommes à changer leur ancien Gouvernement, & à passer du regne de ces Dieux qu'ils n'avoient jamais pu voir, sous celui de leurs prétendus enfants, qu'ils voyoient au milieu d'eux. Evénement singulier, où l'inconti-

nence du Sacerdoce lui donnant des Maîtres, fit naître la révolution qui mit fin au Regne Céleste, & fit commencer cet âge des *demi-Dieux*, que toute l'histoire sérieuse a cru jusqu'à présent devoir retrancher des annales du Monde.



SECTION XII.

Les Théocraties produisent le Despotisme.

FATIGUÉS du joug insupportable qu'imposoient les Ministres du Roi Théocratique, & tourmentés par les brigands que les désordres de la Police avoient produits dans toutes les contrées, les hommes chercherent enfin à se mettre à l'abri de tant d'ennemis en réformant leur Gouvernement; ils penserent qu'il n'y auroit pas de meilleur moyen que de revenir à l'unité, en remettant entre les mains d'un seul toute l'autorité qu'avoient exercée jusqu'alors les familles Sacerdotales.

Ce passage de la Théocratie au Gouvernement qui le suivit, a pu se faire chez les divers peuples du Monde en divers temps, & les événements qui l'ont amené, ont pu être différemment modifiés & circonstanciés. On pourroit peut-être soupçonner que les anciennes Théocraties ont dès-lors pu donner lieu à la formation des Républiques; mais après la triste expérience des maux qui étoient résultés de l'administration de plusieurs, il est vraisemblable qu'il n'y eut alors aucune Société qui prît le parti Républicain; ainsi je ne présume point que l'on puisse jamais trouver dans cette révolution

révolution l'époque de ce genre de Gouvernement.

Quoique les Nations fussent dégoûtées du ministere des Prêtres de la Théocratie, elles ne perdirent point, néanmoins, de vue cette ancienne chimere. Toujours religieusement affectées pour elle, elles ne la quitterent pas même en se donnant un Roi, & elles s'imaginerent qu'elles ne faisoient en cela que réformer la multitude des organes du Dieu Monarque, qu'elles continuerent de regarder comme leur seul & véritable Roi. Toutes les Nations ne se donnerent un Maître mortel, que dans l'image & la représentation du Monarque invisible, en qui elles firent encore résider le pouvoir suprême, comme elles avoient toujours fait jusqu'alors. Ceci se confirme sans peine par le titre fastueux d'*image de la Divinité*, qu'ont soigneusement conservé les Rois de la terre; nous verrons dans peu ce qu'étoit ce titre dans son origine.

Avec de telles préventions sur le Gouvernement d'un seul, on peut juger combien les Nations étoient encore éloignées du parti Républicain; aussi la haute Antiquité nous apprend-elle qu'on n'y connoissoit que le Gouvernement royal, & qu'on n'y avoit aucune idée d'un Etat populaire. Tout l'Orient est encore aujourd'hui dans le même cas: on ne peut y comprendre ce que c'est que nos Républiques d'Europe, & on les regarde comme des Sociétés monstrueuses. Préjugé qui n'a d'autres principes que les anciennes idées Théocratiques, qui ne se sont jamais effacées dans cette partie du monde.

Nous pouvons estimer que dans certaines contrées, le Grand Prêtre de la Théocratie aura pu lui-même en devenir le Despote, en abaissant les ordres inférieurs qui dépendoient de lui. Ce soup-

çon pourroit être confirmé par ces divers Etats de l'Asie ancienne & moderne, où le Souverain Civil est encore le Souverain Ecclésiastique. Néanmoins l'union de ces deux Puissances a pu venir de toute autre cause; comme, par exemple, du sentiment de cette vérité, qu'un Roi étant le premier de l'Etat, doit nécessairement être le premier Prêtre, comme il est le premier Général, le premier Magistrat, en un mot, le premier dans les différents ordres qui composent la Société. Ainsi il a pu se faire que les nouveaux Rois aient été déclarés aussi les Chefs de la Religion, quoiqu'ils ne fussent point de famille Sacerdotale.

Les hommes, toujours portés vers l'unité & la simplicité, ont senti dans tous les temps combien plusieurs Puissances étoient dangereuses dans un même Gouvernement.

Ceci ne doit pas nous empêcher de reconnoître encore qu'il y eut différents Etats où la révolution qui produisit l'autorité civile d'un seul, laissa au Sacerdoce toute la police des choses sacrées, & le soin de tout ce qui concernoit la Religion. L'ancienne histoire du Japon & de plusieurs autres peuples nous en ont conservé des exemples; mais cette conduite fut pour ces Etats une source de dissensions & de disputes entre les deux Puissances, qui toutes deux eurent leurs titres pour prouver qu'elles régnoient de droit divin.

Ceux sur qui la plupart des peuples jeterent les yeux alors pour se donner des Maîtres visibles, furent vraisemblablement, comme nous l'avons insinué ci-dessus, ces demi-Dieux & ces Héros, enfants des anciens Rois Théocratiques, c'est-à-dire, des Prêtres.

Le concours des traditions de la plus haute antiquité, qui font toutes succéder leurs époques à

celle des Dieux, porte sur les temps mythologiques une lumiere historique dont il est difficile de ne pas sentir ici toute la force. Les rayons de la Divinité que les peuples s'imaginerent reconnoître dans ces hommes merveilleux, dûrent en effet les porter à avoir pour eux une profonde vénération. D'un autre côté, pour soutenir l'honneur de leur naissance, ces demi-Dieux chercherent sans doute à se rendre utiles; & comme leur naissance même nous dévoile quel étoit l'affreux désordre où la Police & la Religion étoient tombées de leur temps, ils ne manquerent point d'occasions d'acquérir de la gloire & de gagner l'affection des hommes, en faisant la guerre aux tyrans, en exterminant les brigands, & en purgeant la terre de tous les monstres qui l'infectoient. La Mythologie profane confirme singuliérement cette gradation d'événements; c'est de ces demi-Dieux & de ces Héros dont elle a fait des Destructeurs de voleurs & de Géants, & des Preux incomparables, qui, comme les Paladins de nos Antiquités Gauloises, couroient le monde pour l'amour du genre-humain, afin de rétablir par-tout le bon ordre & la société. Notre Mythologie sacrée, malgré tous ses voiles mystérieux, ne nous a pas fait moins entrevoir ces anciennes vérités. Plusieurs de ces Héros & de ces Juges de la Théocratie Judaïque, qui s'élevoient de temps en temps pour tirer leurs citoyens de la servitude où leur mauvais Gouvernement les faisoit tomber à chaque instant, ont été les enfants des femmes stériles qui devenoient miraculeusement enceintes, après avoir invoqué le Seigneur devant l'Arche, ou devant le Sanctuaire. Tels furent,

entr'autres, un *Samson*, dont la mere * fut fécondée par les paroles d'un homme de Dieu, & un *Samuël* qui vint à la lumiere, après les consolations que le Grand Prêtre *Héli* † donna à la femme d'*Elcana*. On ne peut raconter avec plus de décence que fait la Bible, des actions aussi indécentes; mais il faudroit être aveugle pour n'y pas appercevoir toute l'iniquité du mystere.

L'époque des Rois que les annales Païennes font succéder aux regnes des demi-Dieux, dont elles font souvent une troisieme époque qu'elles distinguent de la seconde, comme elles ont aussi distingué cette seconde de la premiere, c'est-à-dire, de celle des Dieux, ne doit pas, je pense, être regardée comme tout à-fait distincte & dissemblable sous les regnes des demi-Dieux & des Rois. Ce furent également des hommes, qui devinrent les représentants de la Divinité; au lieu que sous les regnes des Dieux, les représentants n'avoient été que des pierres, des statues, & divers autres objets brutes ou inanimés, qui rappelloient l'invisible Monarque, dont les Prêtres étoient les Ministres.

Pour expliquer la distinction que ces annales ont cependant mise entre les deux dernieres époques, on peut dire que de ces demi-Dieux sortirent diverses générations, qui regnerent sur la Terre avec le titre de *race des Dieux*, qu'elles avoient hérité de leur premiere origine, & que ces races divines s'étant éteintes avec le temps, furent remplacées par d'autres Rois de race ordinaire.

* *Juges*, *chap.* 13.
† *Rois*, *chap.* 1.

Quoi qu'il en soit, il paroît en général que ces deux époques se sont souvent confondues, qu'elles n'ont eu qu'une séparation fort indéterminée, & que les temps qui distinguent la Mythologie d'avec l'histoire, sont très-vagues & très-incertains. C'est l'incertitude où l'on a toujours été sur ces limites, qui a, suivant les apparences, fait mettre au nombre des Rois de la Chine, de l'Egypte, de la Grece, de l'Italie, de tous les peuples enfin, & même des Juifs, une multitude de personnages dont l'histoire fabuleuse ne paroît appartenir qu'à la Mythologie des Dieux & des demi-Dieux.

Le Gouvernement du Dieu Monarque, & la révolution qui arriva dans l'administration Théocratique, se cachent donc chez tous les peuples dans une nuit profonde, & il ne nous reste que les Hébreux, enrichis des dépouilles de l'Egypte, chez qui nous puissions retrouver quelques traces de cette mutation, des causes qui la produisirent, & des suites qu'elle eut pour tout le monde.

Samuël étant devenu vieux, * ses deux enfants, nommés Joël, le *Dieu Fort*, & Abiah, le *Dieu Pere*, commirent une infinité d'excès, & gouvernerent Israël d'une maniere si tyrannique, que les peuples s'étant émus, les Anciens s'assemblerent & députerent vers Samuël pour lui porter leurs plaintes ameres, & pour lui demander, au nom du peuple, un Roi qui les gouvernât, qui les jugeât, & qui pût marcher à la tête de leurs armées. Samuël crut alors devoir leur représenter, qu'ils se plongeroient par-là dans une servitude plus cruelle. « Le Roi que vous

* *IV. Rois, chap. 7.*

» demandez, dit-il, enlevera vos enfants pour » en faire ses Officiers & ses Eunuques. Il vous » chargera de pesants fardeaux. Vous serez obligés de labourer ses champs, de faire ses moissons, & de travailler à ses armes, à ses » meubles, & à toutes ses superfluités. Ce Roi » prendra vos champs, vos oliviers, & vos vignes pour satisfaire sa cupidité & celle de ses » Ministres; vos troupeaux seront les siens; tout » votre bien lui appartiendra, & vous-mêmes à » l'avenir ne serez plus que ses esclaves. » Tel fut à cette occasion le fameux discours de Samuël, sur lequel on a fait depuis de si fréquents commentaires; la flatterie & la bassesse y ont trouvé un vaste champ pour faire leur cour aux Tyrans; la superstition y a vu un sujet digne de ses rêveries mystiques; mais personne n'a connu l'esprit Théocratique qui le dicta. Samuël, en le prononçant, ne fit aucune attention à la différence extrême qu'il y avoit entre le nouveau Gouvernement que le peuple demandoit, & celui qu'il desiroit de quitter. Comme le premier, sous les ordres du Dieu Monarque, avoit été un regne sous lequel on avoit pensé qu'il n'y avoit point de milieu entre le Dieu regnant & le peuple, que ce Monarque étoit tout, & que le sujet n'étoit rien, Samuël imbu de ces principes trompeurs parla au peuple sur le même ton, & appliqua à l'Homme Monarque que l'on demandoit, toutes les idées que l'on avoit eues sur la puissance, & sur l'autorité suprême du Dieu Monarque. Le peuple lui-même n'y fit aucune attention, & sans s'effrayer de l'odieux tableau que Samuël venoit de lui faire du Chef qu'il vouloit avoir, *N'importe*, s'écria-t-il, *il nous faut un Roi qui marche devant nous, & que nous*

puissions voir combattre à la tête de nos armées.

Pour démêler ici les motifs de cette étrange conduite de Samuël & de son peuple, & prévenir l'idée qu'on seroit prêt d'avoir, qu'il y a eu des Nations qui se sont volontairement & de propos délibéré soumises à l'esclavage, il faut se rappeller ce que j'ai dit précédemment, que les hommes en rejetant le ministere des Prêtres, n'abandonnerent point pour cela le plan du Gouvernement Théocratique, dans lequel on représentoit le Dieu Monarque par des symboles. Ce ne fut alors que le symbole que l'on changea ; au lieu de ces différentes figures muettes ou inanimées qu'on alloit consulter, & dont l'ordre Sacerdotal avoit abusé, en les faisant parler selon ses intérêts, on voulut avoir un symbole actif & vivant, qui possédant par lui-même l'organe de la parole, fit connoître, par une voie plus courte & plus directe, les ordres du Dieu Monarque.

La premiere élection des Rois ne fut donc point une véritable élection, ce ne fut qu'une réforme dans la Théocratie, & dans l'image de la Divinité. Le premier homme dont on fit cette image n'y entra pour rien ; ce ne fut point lui que l'on considéra ; l'esprit & l'imagination du peuple resterent toujours fixés sur le Monarque invisible & Suprême, & les hommes obsédés de leurs anciens préjugés, ne songerent point à faire un traité particulier, ou à proposer des conditions respectives à celui de leurs semblables qui devint, par cette révolution, le maître des autres.

Ils ne prévirent point alors qu'en prenant un mortel pour représentant de la Divinité, sans le soumettre à la raison publique, & aux loix

communes de la Société, c'étoit se donner un Tyran, & ils ne réfléchirent point, que si ce mortel étoit l'emblême d'un Dieu, il ne falloit point pour cela confondre l'Etre Suprême avec sa fragile représentation.

Tant d'absurdes méprises, toujours causées par la superstition & par l'oubli de la raison, furent, comme on peut déjà le prévoir, la source de mille maux.

Dans les Théocraties précédentes les Nations s'étoient déjà rendues idolâtres, parce qu'elles traiterent Dieu comme un homme; nous allons bientôt les voir devenir esclaves dans cette nouvelle Théocratie, parce qu'elles traiterent l'homme comme un Dieu.

Les Sociétés s'étant ainsi décidées à représenter au milieu d'elles leur Dieu Monarque par un mortel, la plupart ne mirent dans leur choix d'autre précaution que de choisir l'homme le plus beau & le plus grand. Saül surpassoit de la tête tout Israël * assemblé à Maspha. Les Scythes & les Indiens, disent aussi nos anciens Auteurs, † prenoient pour Roi celui dont la taille étoit la plus haute & la plus avantageuse. Ainsi en ont long-temps agi presque tous les peuples du monde: ils prenoient bien plus garde aux qualités du corps qu'à celles de l'esprit, parce qu'il ne s'agissoit uniquement dans ces premieres élections que de voir la divinité sous une apparence qui répondît à l'idée qu'on se formoit d'elle, & que, pour la conduite du Gouvernement, c'étoit moins sur le représentant que sur le Monarque invisible que l'on comptoit toujours.

* 1. *R*. 9. 10.

† *Diod. de Sicile. Strabon. Q. Curce.*

Les Rois, ces ſuperbes images de la Divinité, n'ont été dans leur véritable origine, rien de plus aux yeux & à l'eſprit des peuples, que ce qu'étoient avant eux ces pierres, ces idoles, ces bœufs & ces coffres, qui avoient été regardés de même comme le ſiege & les ſymboles du Dieu Monarque.

Le peuple Hébreu ne ſe fut pas plutôt donné un Roi, qu il négligea ſon Arche myſtérieuſe, que l'on avoit toujours portée dans la Théocratie à la tête d'Iſraël, comme le char & le ſiege du Dieu Monarque, tant de fois appellé *le Dieu des Combats.* La priſe de cette Arche par les Philiſtins, en avoit déjà, ſans doute dégoûté les Iſraëlites qui l'avoient crue invincible, & cet événement a dû fortement contribuer à leur faire deſirer d'avoir un ſymbole actif & vivant à la tête de leurs armées, puiſqu'auſſi-tôt qu'ils en eurent un de cette eſpece, l'autre devint inutile & ne marcha plus jamais. Il en fut vraiſemblablement de même par-tout ailleurs, & tous les hommes s'imaginerent avec une égale ſimplicité, que le Dieu Monarque révéloit ſes volontés à ſes ſymboles vivants, comme il les avoit autrefois révélées aux ſymboles muets & inſenſibles de la Théocratie précédente. Ils ne furent cependant pas aſſez imbécilles pour croire qu'un mortel ordinaire pût avoir ce grand privilege, mais comme on avoit dès auparavant imaginé des moyens de donner cette vertu aux anciens ſymboles, on les pratiqua envers les nouveaux; on employa les mêmes conſécrations, & l'on oignit les Rois parce qu'on oignoit autrefois les pierres. Par cette cérémonie tout devint égal entr'eux, tout parut dans l'ordre; & le ſymbole humain devenant capable d'inſpiration,

ſe trouva de même changé dans l'eſprit des peuples.

Saül ne fut pas plutôt ſacré, dit la Bible, que l'Eſprit de Dieu ſe ſaiſit de lui & qu'il prophétiſa. Toutes les cérémonies du Sacre des Rois ſont ſorties de cette ſource abſurde & idolâtre. Cette communication de l'Eſprit d'en-haut avec le Monarque, eſt encore aujourd'hui chez toutes les Nations un des points eſſentiels de l'inauguration à la Royauté ; elle change le ſujet élu en un autre homme, ou plutôt elle fait qu'il ne ſe croit plus un homme. Il n'eſt pas juſqu'aux Sauvages * de l'Amérique dont les Prêtres ſoufflent au nez des nouveaux Chefs une fumée myſtique avec un camouflet, en leur diſant, *Recevez l'eſprit de courage.*

Par toutes ces extravagances accumulées les unes ſur les autres, il eſt actuellement plus que démontré, que dans le nouveau genre de Gouvernement que les hommes adopterent, ils porterent toujours leurs anciennes chimeres du regne du Ciel, qui avoient donné lieu aux Théocraties précédentes. Séduits par la force de leur imagination, & corrompus par les préjugés qu'ils avoient reçus de leurs ancêtres, les hommes continuerent d'oublier qu'ils étoient ſur la terre, qu'ils avoient une raiſon qui devoit être leur guide & leur premier conſeil en tout ; & s'abandonnant ſans réſerve à une ſuperſtition abſurde & criminelle, ils ſe ſoumirent aveuglément à des tyrans, comme ils s'étoient déjà ſoumis aux Prêtres, & ils perſiſterent dans cette folle idée, que les uns & les autres ne gouvernoient le monde que par des inſpirations & des révélations du Ciel.

* Le Pere Laffiteau.

La premiere élection des Rois ne put gueres se faire dans les Sociétés Théocratiques sans exciter & produire beaucoup de tumulte & de divisions entre les Prêtres qui se virent alors comme détrônés, & le peuple qui se donna de nouveaux Maîtres. Le Sacerdoce dut y voir la cause du Dieu Monarque intéressée ; l'élection d'un Roi étoit vis-à-vis de lui, c'est-à-dire, vis-à-vis des Prêtres, une rébellion & une idolâtrie. Que de raisons pour tourmenter le genre-humain !

L'Ordre Sacerdotal fut donc le premier ennemi des Empires naissants, & depuis ces temps jusqu'à nos jours, l'on n'a jamais cessé de voir les deux Dignités suprêmes toujours opposées & toujours antipathiques, lutter l'une contre l'autre, se disputer la primauté, se donner alternativement des limites & des bornes idéales, sur lesquelles ces deux Puissances ont alternativement empiété, selon qu'elles ont été plus ou moins secondées & favorisées par les peuples indécis, l'une par la superstition, & l'autre par le progrès des connoissances.

Ce sera, sans doute, un jour, un ouvrage bien intéressant, que l'histoire que l'on pourra faire de la marche de ces deux Puissances rivales, si l'on y fait remarquer avec soin leurs pertes & leurs succès réciproques, toujours proportionnés aux lumieres graduelles des siecles, sur-tout dans nos climats, où malgré l'amas des nuages qu'y ont autrefois poussé les superstitions Asiatiques, la bonté du sol les repousse peu-à-peu, pour y reproduire la raison & la sérénité.

Les anciens symboles de pierre, & de métal, qu'un respect d'habitude laissa subsister, quoiqu'alors on eût dû les supprimer, puisque les

Rois en tenoient lieu, resterent sous la direction des Prêtres, qui n'eurent plus d'autre occupation que celle de les faire valoir de leur mieux, & d'attirer de leur côté, par un culte religieux, les peuples qu'un culte politique attiroit puissamment vers un autre objet.

Dans les commencements de la Royauté, la diversion dut être forte. L'Arche d'Alliance fut pendant dix années dans une grange, & comme abandonnée du peuple d'Israël; mais à la fin, l'ancienne vénération se ranima; les désordres des Princes diminuerent l'affection du trône; les hommes retournerent aux Autels, & aux Oracles; ils rendirent au Sacerdoce presque toute sa premiere autorité; les Prêtres dominerent sur les Rois mêmes; les symboles de pierre commanderent aux symboles vivants; la constitution des Etats devint double & incertaine; * la ré-

* Entre mille exemples qu'on en pourroit donner, le Gouvernement des Juifs a toujours été un Gouvernement bizarre; sous les Rois comme sous les Juges, ils regardoient souvent Dieu comme leur véritable Monarque; ils avoient une foule de Prophetes & d'Inspirés, qui venoient dicter aux Rois les arrêts de leur Dieu, & leur prescrite arrogamment la conduite qu'ils devoient tenir tant en paix qu'en guerre. On peut remarquer ce passage d'un Prophete qui annonce aux Juifs, qu'ils vont être assujettis à Sésac Roi d'Egypte : » Alors, leur dit-il, „ vous apprendrez la différence qu'il y a entre mon joug „ & celui des Rois de la Terre ; „ *Distantiam servitutis meæ, & servitutis regni terrarum.* Cependant cette menace étoit faite sous les regnes des Rois de Juda, & des Princes de la maison de David. *Paral. c.* 12.

Il doit aussi y avoir eu une politique que nous ignorons, dans la conduite des Princes Hébreux, qui éleverent presque tous des Idoles. Il y a apparence que leur vue étoit de partager la Religion des peuples, & de diminuer l'autorité des Prêtres. De là le schisme ou la séparation.

forme que les Prêtres crurent avoir faite dans leurs anciens Gouvernements, ne servit enfin qu'à joindre une Théocratie civile à la Théocratie sacrée, c'est-à-dire, à rendre les hommes plus malheureux, en doublant leurs chaînes, & en multipliant leurs tyrans avec leurs préjugés.

Nous avons ci-devant exposé quelle avoit été la mauvaise administration des Prêtres; il nous reste à dire un mot de la conduite que tinrent après eux les Rois qui se virent à la tête des Sociétés.

L'homme devenu si grand, qu'il fut regardé comme le représentant de la Divinité, & rendu si puissant, qu'il pouvoit agir, vouloir, & commander aussi souverainement qu'elle, succomba presqu'aussi-tôt sous un fardeau qui n'est point fait pour lui. L'illusion de sa dignité lui fit méconnoître ce qu'il y avoit en elle de réellement grand, & de réellement vrai; les rayons de l'Etre Suprême dont son Diadême fut orné, l'éblouirent au point qu'il ne vit plus le genre-humain, & qu'il ne se vit plus lui même. Abandonné de la raison publique, qui elle-même ne voyoit plus en lui un mortel ordinaire, mais une idole vivante inspirée du Ciel, le seul sentiment de sa dignité pouvoit lui dicter l'équité, la douceur, & la modération : Ce fut cette dignité qui le porta vers tous les vices contraires. Un tel homme eût dû rentrer souvent en lui-même; mais tout ce qui l'environnoit, l'en faisoit sortir sans cesse, ou l'en tenoit toujours éloigné. Comment, en effet, un mortel auroit-

des Rois d'Israël, qui ne voulurent point avoir d'alliance avec Jérusalem, où le Temple étoit le lieu fort du Sacerdoce, & où les Prêtres étoient toujours assurés de l'emporter sur la puissance civile.

il pu se sentir & se reconnoître ? Il se vit décoré de tous les titres dus à l'Etre Suprême, ils avoient été portés avant lui par les *Adonis*, les *Osiris*, & par les autres emblêmes de la Divinité; tout le Cérémonial, dû au Dieu Monarque, fut rempli devant l'Homme Monarque ; il fut adoré comme celui dont il devint à son tour le représentant : il fut de même regardé comme infaillible. Tout l'Univers lui dut, il ne dut rien à l'Univers; ses ordres, ses volontés, ses caprices, devinrent des arrêts du Ciel ; ses cruautés, ses férocités furent regardées comme des jugements d'en-haut, auxquels il fallut humblement souscrire. Enfin cet emblême vivant de la Divinité surpassa en tout l'affreux tableau qu'avoit fait Samuël de la future conduite des Rois.

Tel a été le Gouvernement de tous les Souverains de l'Asie dans tous les temps que nous connoissons.

Les anciens préjugés qui ont donné naissance au Despotisme, y subsistent encore & le perpétuent : les Nations y semblent toujours dire comme les Israëlites, & dans le même esprit ; *N'importe ; nous voulons avoir des Rois*, c'est-à-dire, des Symboles vivants, & des Dieux que nous puissions entendre, & que nous puissions voir à la tête de nos armées.

Tous les maux que ce Gouvernement a produits sur la terre, sont trop connus pour en faire ici un long détail. Chaque Lecteur instruit peut se les rappeller, & y reconnoître une longue chaîne d'événements & d'erreurs, d'où sont sortis tous les faux principes par lesquels les hommes ont toujours été conduits & gouvernés.

Pour avoir eu le Ciel en vue, l'on s'est précipité dans des abîmes profonds. Pour avoir perpétuel-

lement compté sur une révélation chimérique, on a perdu l'usage de la raison. La Religion & le Gouvernement sont devenus des monstres qui ont engendré l'idolâtrie & le Despotisme, dont la fraternité est si étroite, qu'ils ne sont réellement qu'une seule & même chose.

Voilà les fruits amers des sublimes idées de la Théocratie; telles sont les miseres sans nombre, que produiront à jamais les administrations civiles ou religieuses qui affecteront encore le Regne du Ciel sur la terre. *

Pour achever de développer ces étranges découvertes, & pour constater ces grandes vérités, qu'on n'avoit jusqu'ici pas même soupçonnées, jetons un coup d'œil sur les Empires, & considérons le cérémonial & les principaux usages des Souverains Despotiques; nous y reconnoîtrons tous les anciens usages, & tous les principes des anciennes Théocraties; ce sera mettre le sceau de l'évidence à ces nouvelles annales du genre-humain.

* Quoique les Monarchies présentes de l'Europe soient fort éloignées de l'esprit de cette ancienne chimere, si nous en remarquons cependant quelques-unes, qui semblent tendre au Despotisme, c'est parce qu'entre les Corps politiques que chacune d'elles renferme, il en est un purement Théocratique encore, qui a déjà été, qui est, & qui sera nécessairement le fléau ou le corrupteur de ces Monarchies, si on ne lui fait changer un jour de nature & de principes.





SECTION XIII.

Les Usages Théocratiques se conservent chez tous les Despotes civils.

LES Souverains Orientaux nous rappellent l'ancien Grand Juge, dont les peuples avoient fait leur Monarque, par leur invisibilité, ou par la coutume qu'ils ont presque tous, de ne se montrer à leurs sujets, que selon des heures, des jours, & des périodes réglés.

L'Empereur du Mogol * se présente deux fois par jour à une fenêtre qui regarde l'Orient; cette apparition se fait le soir & le matin; les Grands se rendent à ces heures sur la place du Palais, où ils restent prosternés tant que le Prince est visible, & le peuple qui accourt en foule pour regarder son Monarque, est tellement accoutumé à cette visite réguliere; que malgré le Despotisme de son Souverain, il se souleveroit, suivant les Voyageurs, s'il manquoit à cet usage solemnel.

Il en étoit de même au Japon, † dans les temps où les Souverains Pontifes de cette contrée jouissoient encore en entier de toute la Puissance Théocratique, dont l'autorité temporelle fut depuis séparée. Ce Grand Pontife, qu'on nomme *Dairi*, se dit fils du Ciel, & se prétend descendu en ligne directe du sang des Dieux, qui ont autrefois régné au Japon, comme par-tout ailleurs.

* *Voyez* Histoire générale des Voyages, in-12. tome 37.

† *Cérém. Relig. tome 6.*

Dans

Dans les temps où ce *Dairi* disposoit des deux glaives, on rapporte qu'il étoit aussi obligé de se montrer tous les matins, & de paroître assis sur son Trône devant les peuples assemblés; chacun alors le considéroit avec soin, & l'on remarquoit ses gestes & ses moindres mouvements, on pronostiquoit de là si le jour seroit heureux ou malheureux: selon la saison, & selon la circonstance des temps, ses mouvements étoient aussi regardés comme les annonces de l'abondance ou de la stérilité, de la paix ou de la guerre; on y voyoit même les signes de la peste, des embrasements, & des tremblements de terre; & comme si ce Pontife eût été un autre Jupiter, on craignoit qu'en remuant ses sourcils il n'ébranlât l'Univers.

Les Voyageurs n'ont rien vu que de ridicule dans ces usages; mais je crois y reconnoître les anciens peuples soumis à la Théocratie, qui alloient devant l'emblême du Dieu Monarque, présenter leur hommage du soir & du matin; j'y vois les Egyptiens, les Grecs & les Romains, qui saluoient les Dieux à chaque aurore; j'y vois enfin les Mages & tous les anciens adorateurs du feu, saluer le Soleil levant & le consulter sur le sort de la journée, & sur les événements futurs.

Cette inquiétude avec laquelle les anciennes Nations alloient consulter le lever du Soleil, comme le reproche un Prophete aux Israëlites, qui le pratiquoient aussi, étoit une suite des dogmes de la fin du monde, & de l'arrivée du Grand Juge, qui faisoient craindre aux uns que le Soleil couché la veille, ne se levât point le matin, & qui faisoient desirer à d'autres que le mer-

veilleux jour du Grand Juge parût avec le Soleil levant. Les habitants des Isles Célébes, ne manquent point encore à cette antique coutume d'adorer lorsque l'aurore paroît, & lorsque le Soleil se couche; si pendant leurs prieres cet astre se couvre de nuages & de brouillards, c'est pour eux un signe qu'il est irrité; ils rentrent avec tristesse dans leurs maisons pour y appaiser leurs idoles, & ils se rappellent le souvenir d'un temps, où le Soleil ayant eu, disent-ils, une grande querelle avec la Lune, il s'ensuivit mille désordres dans le Ciel, sur la Terre & dans la Mer : nouvelle preuve que le culte du Soleil dans les Isles Célébes, & dans les autres contrées du monde, est un de ces anciens abus sortis des usages établis en mémoire des révolutions de la Nature.

Chez les Hébreux qui s'adonnerent si souvent à l'idolâtrie, chaque semaine étoit un période, dont il falloit marquer la fin & le commencement, par des cérémonies assez semblables, & assez analogues à celles des autres Nations. Le feu s'éteignoit dans leurs maisons, & se rallumoit de sept en sept jours, comme il s'éteignoit & se rallumoit à Rome en Mars, c'est-à-dire, au renouvellement des années civiles, & chez les Mexicains aux renouvellements des semaines d'années. Tous les autres adorateurs du Soleil pratiquoient de même ces extinctions périodiques du feu sacré, qui n'étoit qu'un usage relatif à l'attente de la fin du monde, & à l'extinction du Soleil à la fin des périodes, ces différents usages témoignent que chez les adorateurs du feu, cet élément n'avoit été primitivement que le symbole de la vie du monde.

Chaque septieme jour chez les Hébreux, l'on ouvroit * la porte Orientale du temple, & l'on chantoit ce jour-là, *Attollite portas, & introibit Rex gloriæ* †, preuve qu'ils attendoient aussi le Grand Juge de sept jours en sept jours du côté de l'Orient, & que ces paroles que les Chrétiens appliquent aujourd'hui si ridiculement au Messie, n'avoient rapport, ainsi que l'ouverture de la porte, qu'à la chimere universelle de presque toutes les Nations. Comme les Hébreux s'imaginoient apparemment que leur Dieu venoit résider ce jour-là dans son Sanctuaire, plus particuliérement que de coutume, le Prince venoit alors l'adorer sur le seuil de cette porte orientale, & la multitude à qui il étoit défendu d'entrer, se tenoit au-dehors; on faisoit encore au retour de chaque pleine Lune, ¶ cette même cérémonie, dans laquelle il est inutile de faire reconnoître celle du Mogol & du Japon.

Les apparitions des Despotes de l'Ethiopie sont moins fréquentes; ils ne sortent de leurs Palais que quatre fois l'année, & pour se montrer au vulgaire ils se placent derriere un voile. C'est ainsi qu'il paroît dans ses grands jours, & qu'il prononce ses arrêts, ou ses oracles.

Les Ethiopiens, comme tous les peuples du monde, n'ont pas toujours pris un homme pour représenter l'Etre Suprême. *Plutarque* nous parle d'un peuple de ces contrées qui conféroit la dignité Royale à un *chien*, l'honoroit comme un *Dieu*, & lui donnoit des hommes pour officiers, & pour ministres. *Strabon* nous apprend que

* *Ezéchiel*, 46. 1.
† *Ps.* 23.
¶ *Ezéchiel*, 46. 1.

les mêmes peuples ont eu des temps, où ils n'avoient pour Rois que des Prêtres ; tradition plus favorable à la haute antiquité de cette Nation, qu'à sa sagesse ; mais qui nous désigne parfaitement tous les différents progrès du Regne Théocratique. Le même Auteur nous fait aussi connoître quelles en ont été les suites, en disant ailleurs, que de son temps l'Ethiopie étoit gouvernée par des Rois, qu'on adoroit comme des Dieux, & qui ne se montroient jamais, pour mieux entretenir la vénération de leurs sujets. Tous les anciens Historiens nous ont transmis les mêmes détails au sujet des Rois d'Assyrie, de Babylone, de Perse & de Médie ; il y alloit de la vie de paroître devant ces Princes ; il pensa en coûter cher à la belle Esther, pour s'être présentée d'elle-même devant Assuérus, parce qu'on ne pouvoit voir son Roi, comme on ne pouvoit voir son Dieu, sans mourir. Ce n'étoit aussi qu'en certains temps que ces anciens Despotes se montroient, & qu'ils sortoient de leurs Palais inaccessibles ; il falloit alors se prosterner devant eux & les adorer. *

C'étoit de même quatre fois l'année, que les Apalachites, habitants de la Floride & adorateurs du Soleil, alloient en pélerinage sur le mont Olagmi, pour l'adorer à son avénement aux quatre saisons ; ce culte étoit encore fondé chez eux sur le souvenir des malheurs du monde ; ils disoient, † que le Soleil ayant autrefois suspendu sa carriere, les eaux du grand Lac Théomi

* Le lecteur pourra consulter l'Histoire Grecque sur le cérémonial qui s'observoit à la Cour des Monarques Persans & Assyriens.

† *Cér. Relig. Tome 7.*

s'étoient débordées, avoient couvert toutes les montagnes, excepté le mont Olagmi, que le Soleil épargna, à cause de son Temple qui y étoit placé, & que c'étoit en mémoire de cet événement, & pour se le rappeller, que leurs ancêtres s'y étoient réfugiés, qu'ils venoient quatre fois l'année en ce lieu pour y témoigner leur reconnoissance éternelle envers le Soleil; ils donnoient ce jour-là la liberté à six oiseaux; * usage allégorique, qui avoit rapport à l'ancienne délivrance; la fête finissoit par des jeux, des festins, & des danses; c'est ainsi, suivant Lucien, qu'une fois l'année, au Temple de la Déesse de Syrie, un homme montoit sur une tour élevée, où il restoit pendant sept jours sans boire, sans manger & sans dormir, en mémoire du salut trouvé sur les hauteurs, & des miseres du genre-humain après le déluge.

Ces apparitions des Rois, ces visites, ces pélerinages réglés chaque année par les quatre saisons, ont eu une origine commune, & ont été des usages suivis de presque tous les temps. Nous avons encore en Europe nos Quatre-temps, accompagnés de jeûnes & de processions; mais l'on ignore qu'ils procedent des Bacchanales des quatre saisons, qui dans la haute Antiquité n'étoient que des fêtes de deuil & de tristesse, établies en mémoire de la fin de l'ancien monde, dont la fin de chaque saison rappelloit le souvenir. Le nom de *Bacchanales*, qui signifie *Lamentation*†, en est la preuve.

* Quand nos Rois de France entrent à Notre Dame de Paris, on y donne de même dans l'Eglise la liberté à des oiseaux qu'on y a apportés exprès dans des cages.

† Histoire du Ciel, *tome* 1.

Les quatre grandes fêtes annuelles de tous les peuples, & les quatre Carêmes de certaines sectes du Christianisme, ont une origine absurde, que tout le monde connoît ; mais ils en ont une inconnue, qui remonte de même aux institutions primitives de la terre renouvellée.

Dans le Royaume de Siam *, ce n'est qu'une fois l'année que l'Empereur sort de son Serrail, encore n'est-ce point pour se faire voir à ses peuples, mais pour les faire fuir ; aussi-tôt qu'il paroît, il faut s'éloigner au plus vîte, ou se prosterner le visage contre terre, pour ne le point voir. Ce Prince terrible tient donc lieu à ses peuples, de ces anciens coffres mystérieux & de ces arches où l'on prétendoit que résidoit la Divinité.

Dans les fêtes Grecques & Egyptiennes, d'Isis & de Cérès, dans les fêtes Gauloises, au temps de la moisson, & chez les Hébreux, ces coffres, ces châsses ou arches se portoient en procession & en triomphe en certaines occasions ; alors chez les uns il falloit fuir, se cacher, ou détourner les yeux ; & chez les autres, on n'auroit pu les toucher sans être exterminé.

Le Monarque Siamois n'a donc été dans son origine que le coffre redoutable & le Dieu symbolique de la Théocratie ; mais ce qui nous le va dévoiler tout-à-fait, c'est que les Siamois doivent ignorer le nom de leur Prince ; ce nom doit être un mystere pour eux ; & si par hasard ils le connoissent, il leur est défendu de le prononcer ¶.

Les voilà donc enfin travestis en Siamois, ces redoutables *Jehovah* & *Vejovis* † des Hébreux & des Romains, ces Divinités cruelles, jalouses,

* *Cér. Relig. tom 6.*
¶ *Cér. Relig. tom. 6.*
† *Cicero de nat. Deor.*

vindicatives, auxquelles ces deux peuples, toujours dans la crainte quand ils y pensoient, offroient leurs victimes & leur encens, pour n'en point recevoir de mal; ils n'auroient de même osé prononcer ces noms divins, qui dans leur idée étoient capables de faire rentrer la Nature entiere dans le cahos.

A Jérusalem comme à Siam ce n'étoit qu'une fois par année que le Palais du Dieu Monarque, c'est-à-dire, le Sanctuaire, étoit ouvert, & que le renouvellement de l'année civile rendoit accessible le redoutable *Jehovah.* Dans ce jour fameux, qu'on appelloit le *jour des expiations*, & que le Grand-Prêtre lui-même regardoit comme dangereux pour lui, les dévots faisoient mille folies, que l'attente de la fin du monde est seule capable d'expliquer; alors le Pontife entroit dans le Saint des Saints, où tout tremblant de la peur d'en mourir, il prononçoit à voix basse, pour que personne ne l'entendît, le nom du Dieu de la terreur, dont le peuple avoit fait son Monarque.

Le Grand-Prêtre de *Minerve Poliade* n'entroit aussi dans son Temple qu'une fois l'année. Lucain nous fait voir à-peu-près le même usage, & la même terreur dans une forêt sacrée des environs de Marseille.

Nous observerons ici que cette affreuse maxime qui semble transformer les Rois en des Démons, dont il faut ignorer le nom, est suivie dans presque toute l'Asie; on n'y voit jamais, comme en Europe, le nom des Rois à la tête de leurs Ordonnances & de leurs Edits; on y lit seulement ces mots despotiques *. *Un Commandement est sorti de la bouche de celui à qui l'Univers doit obéir.* Bi-

* Kempfer.

zarre & ridicule orgueil, qui ne pouvant être que très-ancien, puiſqu'il doit ſon origine à la Théocratie, eſt vraiſemblablement la cauſe pour laquelle tous les Auteurs Grecs ont ſi peu connu les noms des Rois de l'Orient.

L'Oracle de Delphes dans les plus anciens temps dont la Grece faſſe mention, ne faiſoit parler Apollon qu'une fois l'année ſeulement; c'étoit le jour auquel on célébroit la naiſſance du Dieu, qui arrivoit au Printemps. Les Japonois s'imaginent de même qu'une fois l'année tous les Dieux deſcendent en terre d'une façon inviſible, & qu'ils vont habiter pendant un mois dans le Palais du Grand Pontife, pour l'inſpirer & l'inſtruire. Le voyage que toutes les Divinités de l'Aſie faiſoient auſſi chaque année en Ethiopie, en mémoire de la guerre des Typhons & des Géants, eſt fameux dans l'Hiſtoire de la Religion. Le dernier mois de notre année ſe nomme encore *le mois de l'Avent*, c'eſt-à-dire, *le mois de l'arrivée*; & au renouvellement de la courſe Solaire, nous célébrons la naiſſance du Meſſie des Juifs, & de l'Etoile de Jacob. Les Romains célébroient dans le même temps la fête de la naiſſance de l'inviſible Mytras *. Les trois Meſſes que l'on célebre pendant la nuit de Noël, ſemblent avoir rapport aux trois Autels ſur leſquels ces derniers peuples ſacrifioient la nuit des jeux ſéculaires, au renouvellement de chaque ſiecle.

L'univerſalité de ces uſages, malgré la différence des motifs que chaque peuple & chaque Religion ont allégués, eſt une preuve invincible que toutes ces manifeſtations de Dieux, de Rois, & d'Oracles, au commencement ou à la fin des

* Le ſoleil.

années, n'avoient autrefois en vue que les dogmes de la descente du Grand Juge, & du Jugement dernier à la fin des périodes. Jugeons par-là de l'universalité d'erreurs dans laquelle toute la terre entiere est ensevelie.



SECTION XIV.

Suite du même sujet.

LE Roi d'Arrakan ne se montre, suivant *Gautier Schouten*, que tous les cinq ans, à la pleine Lune du dernier mois de l'année solaire; c'est en ce pays le seul temps où il soit permis de le regarder. Nous avons vu jusqu'ici que les Rois sont comme obligés de faire ces apparitions; ici c'est le peuple que le Roi oblige de se rendre à la Capitale *, de toutes les parties du Royaume, pour y connoître son Monarque; en sorte que l'on y voit alors accourir une foule innombrable; c'est ainsi que les Hébreux couroient à leur Pâque annuelle, qu'il falloit célébrer nécessairement à Jérusalem. La magnificence avec laquelle le Roi d'Arrakan se montre à ses peuples, est sans égale; l'appareil de cette pompe & la marche du Prince surpasse tout ce qu'on pourroit en dire; néanmoins les voyageurs ne nous en ont point détaillé le plus instructif, puisqu'ils ne nous ont point expliqué le sens de la disposition générale de la fête, & de tous les objets symboliques & allégoriques qui y paroissent; il est vraisemblable qu'ils n'ont pu le découvrir, & que ce peu-

* Histoire génér. des Voyag. *tom. I. pag.* 42.

ple lui-même l'ignore peut-être tout le premier. C'est-là où en sont tous les peuples de la terre sur leurs usages. Quoi qu'il en soit, ces grands jours se passent en spectacles, en jeux, en danses, en concerts; ce ne sont point des jours de terreur, comme chez les autres Nations; ce sont des jours d'alégresse & de plaisir, comme aux Saturnales que les Romains célébroient au renouvellement de l'année solaire *, & de leur année † civile. Nous verrons ailleurs quelles sont les raisons pour lesquelles la même cérémonie est un objet de terreur chez les uns, & de réjouissance chez les autres.

Les Anciens ont aussi connu ces périodes de cinq années. C'étoit alors que les Romains pratiquoient des expiations & des lustrations générales, qui firent donner le nom de *Lustre* ou de *Lustrale* à toutes les cinquiemes années; c'étoit encore dans ce temps qu'ils faisoient le dénombrement des citoyens : chaque particulier payoit ce jour-là une taxe modique, & l'on ne peut gueres douter, vu les autres usages de ces fêtes, que cette taxe ne fût comme le demi-sicle que payoient chaque année les Juifs, sorte de rachat, par lequel on croyoit sauver sa tête de la justice divine, & des Puissances infernales dont on s'imaginoit être menacé à la fin de tous les périodes.

Les jeux Olympiques, si anciens parmi les Grecs, qu'ils n'en connoissoient point la véritable époque, se célébroient chez eux après la quatrieme année révolue. Ce période étoit vraisemblablement, dans son origine, une semaine Sabbatique de quarante-neuf mois, ainsi que l'a déjà soupçonné Noël-le-Comte dans sa Mythologie.

* En Décembre. . . .

† En Mars.

Les Grecs avoient encore les jeux Isthmiques, qui se célébroient tous les cinq ans; les jeux Pythiens, tous les sept ans; & les jeux Néméens, tous les trois ans d'abord, & ensuite tous les cinq ans : il se faisoit dans ces circonstances un concours innombrable dans les villes consacrées à ces grands jours, on s'y préparoit par diverses cérémonies expiatoires, & toutes les hostilités cessoient, afin de se réunir, & de célébrer en paix les grands exploits des Dieux, les Titans terrassés, la défaite du Serpent Python, & une infinité d'autres anecdotes allégoriques, qui étoient toutes des commémorations des anciens événements de la Nature, lors de la destruction & du rétablissement du monde. Ce seul point de vue est la clef de toutes les antiquités religieuses de la Grece, sur lesquelles on a déjà fait tant de commentaires inutiles.

Tous les trois ans les Hébreux pratiquoient aussi quelques usages, qui ne pouvoient procéder que de la même source; ils avoient des aumônes à faire, une dixme extraordinaire à payer, qu'ils devoient distribuer aux Lévites, aux étrangers, aux pauvres & aux orphelins; & en considération de ces bonnes actions, ils prioient le Seigneur de bénir son peuple, & la terre qu'il lui avoit donnée *.

L'unanimité de tous les peuples pour célébrer la naissance & la fin des périodes par des usages qui ont tous rapport aux anciennes révolutions du monde, nous engage ici à dire aussi quelque chose des jubilés des Hébreux, pour les ramener à leur véritable origine, qui depuis tant de siecles est cachée, pour les Hébreux mêmes, dans une profonde obscurité. Cette nouvelle preuve de leurs

* *V. Deuteron. chap. 6.*

erreurs, nous ouvrira les yeux sur une multitude d'autres qui leur sont particulieres, mais qui toutes intéressent infiniment le genre-humain.

La principale source des erreurs de cette Nation, est l'oubli de la langue de ses peres. Presque toutes ses fables & ses méprises viennent de la mauvaise interprétation des noms, & des particularités de ses traditions primitives; & ce qu'on aura peut-être peine à croire, c'est que tous les Auteurs de ses livres sacrés ignoroient la langue Hébraïque. Pour adoucir ce paradoxe, j'ajouterai que ces Auteurs ignoroient l'Hébreu, c'est-à-dire, l'ancien Hébreu, comme les François modernes ignorent le Gaulois, dont pourtant leur langue est en partie dérivée; ils se sont trompés de la même façon que nous nous tromperions aussi, si nous voulions expliquer les mots Gaulois par les mots François qui ont avec eux quelque consonance.

Une autre source de ces méprises de langage chez les Hébreux, vient de ce qu'ayant souvent été errants & transplantés chez des Nations étrangeres, ainsi qu'il paroît par leurs histoires, leur Hébreu primitif s'est altéré & corrompu par le mêlange de toutes sortes d'idiomes; d'où il est arrivé par la suite qu'ils ont expliqué un mot Chaldéen par un mot Hébreu, un mot Hébreu par un mot Persan ou Egyptien, & enfin des mots Egyptiens par des mots Hébreux, Persans ou Chaldéens. Le nom de *Schabat*, par exemple, qui ne doit signifier que *renouvellement*, a produit dans leurs fêtes & dans leurs usages, une multitude de fables grossieres, parce qu'ils l'ont interprété par *repos*, ce qui leur a fait perdre tout-à-fait de vue le sens de leurs traductions, & les intentions primitives de leurs loix & de leurs fêtes, qui toutes portoient ce nom.

Pour ne parler ici que des jubilés qu'ils célébroient tous les sept ans, comme cette solemnité s'appelloit aussi la fête du *Schabat* de la terre, ils s'imaginerent, lorsqu'ils eurent oublié la véritable signification de ce titre, en appercevoir le sens dans les usages de ces jubilés; & quand cette expression signifioit repos, parce que dans l'année jubiliaire ils laissoient la terre sans culture, ne semoient point les champs, ne tailloient point la vigne, ni les plants d'oliviers, ne cueilloient aucuns fruits, & qu'ils ne faisoient enfin aucune moisson, aucune récolte ni aucune vendange, de ce que la terre pouvoit avoir produit d'elle-même; il est vrai que de tels usages étoient très-capables de les tromper, aussi-bien que l'inaction où ils devoient être chaque septieme jour; mais pour être excusables, ils n'en étoient pas moins dans l'erreur, ainsi que leurs législateurs & leurs Prêtres, qui par-là ont trompé tout le genre-humain. Les interpretes qui ont tenté jusqu'ici d'expliquer une loi aussi étrange, qui par l'abandon de la culture des terres devoit entraîner de si mauvaises suites pour le bien commun, n'y ont presque tous vu qu'une énigme impénétrable. M. Prideaux est forcé d'avouer que ces jubilés, & ces semaines sabbatiques, n'éclaircissent aucuns passages de l'Ecriture, & qu'on n'y peut voir qu'un joug pesant, qui attira aux Israélites de séveres punitions, parce qu'ils négligerent presque toujours de l'observer. Malgré l'excès de sa superstition, ce peuple ne se fia réellement jamais sur cet article aux promesses de son Dieu, qui lui avoit dit: *Ne crains point de mourir de faim cette septieme année, car je répandrai ma bénédiction sur la sixieme, pour qu'elle te produise autant de fruits que trois autres.* La peur de la famine

l'emporta, & sur ces belles promesses & sur les menaces, Israël laboura ses champs, & voulut toujours faire sa vendange, par la suite; cependant les grandes calamités dont il se vit frappé, lui rappellerent cette insigne désobéissance, & la méfiance de ses peres, & il ne manqua pas d'attribuer tous ses malheurs au défaut de célébration de ces Jubilés, comme les Romains attribuoient les désastres de leur République au défaut de célébration des jeux séculaires.

Si nous n'avions donc que les Hébreux pour nous éclaircir sur leurs propres usages, nous espérerions en vain d'y parvenir. Ils ignoroient quel étoit l'objet particulier de chaque fête, comme ils ignoroient l'objet général de leur Religion & de leur culte. En nous disant que le Jubilé étoit une loi de Moïse, faite pour accorder le repos à la terre, ils nous montrent par cette réponse leur profonde ignorance, puisque l'on peut juger par leurs écritures mêmes, que la distinction des septiemes années, & les usages qui y étoient attachés, étoient plus anciens que leur Moïse. Jacob qui se louoit chez Laban de sept ans en sept ans, afin d'épouser ses filles, suffit pour nous prouver que cet usage Jubiliaire étoit répandu dans l'Orient plus de deux cents soixante ans avant leur Législateur, & avant les loix de son Lévitique.

Au défaut de ces Hébreux, dont on prétend si ridiculement faire les premiers Docteurs du monde, les Américains qu'on méprise tant, vont nous rendre raison de l'institution du Jubilé, & en particulier de cet abandon total qu'il falloit faire, pendant les jours Sabbatiques, de toutes les choses de la terre.

Les Voyageurs & les Historiens de l'Amérique s'accordent tous à nous apprendre que les Mexicains attendoient la fin du monde à la fin de chaque siecle ; leur siecle étoit composé de cinquante années, c'est-à-dire qu'il formoit une grande semaine Sabbatique de semaines d'années ; & leur année étoit composée de dix-huit mois de vingt jours chacun, au bout desquels ils en ajoutoient cinq, pour compléter l'année solaire.

En conséquence de cette attente singuliere où ils étoient de la fin du monde, le dernier jour qui voyoit expirer le siecle, étoit un jour d'affliction, de deuil & de pénitence ; ils éteignoient le feu sacré dans leurs temples, & le feu domestique dans leurs maisons ; & après avoir cassé & brisé tous les meubles & tous les ustenciles du ménage, comme choses qui devenoient inutiles, & superflues, les uns passoient la nuit dans la priere, & presque tous dans les alarmes, & dans la désolation, s'attendant à chaque heure à voir le dernier moment de la Nature. Cette terreur augmentoit à mesure que la nuit s'avançoit ; mais l'espérance y succédoit ensuite, & croissoit à mesure que l'obscurité commençoit à diminuer ; on montoit alors avec un empressement encore plein d'inquiétude sur les toîts des maisons ; on regardoit attentivement l'Orient ; on étudioit les progrès les plus imperceptibles de l'aurore naissante ; c'étoit à qui auroit de plus grands & de meilleurs yeux ; & à peine les premiers rayons du jour annonçoient-ils le retour du Soleil, qu'un cri universel rappelloit la joie & l'alégresse ; on couroit au temple rallumer le feu sacré, & par des hymnes & des cantiques, on remercioit la Divinité d'avoir

prorogé la durée de l'Empire, & d'avoir accordé un nouveau siecle au monde. Je ne détaillerai point la fête qui étoit la suite de ce grand renouvellement; ce que nous venons de voir suffit pour expliquer tous les usages des Hébreux dans leur Jubilé, il ne faut pour cela que considérer la bizarre coutume qu'avoient les Mexicains de casser leurs meubles dans cette occasion, comme la suite & l'abus outré d'une institution, qui avoit eu pour objet dans son origine de faire un sacrifice à Dieu de toutes ses propriétés, de lui montrer avec quelle résignation on se détachoit des choses d'ici-bas, & avec quelle soumission on étoit prêt à souscrire à ce qu'il ordonneroit à la fin des périodes sur le destin de l'Univers.

La découverte de ce grand point de vue nous fait expliquer toutes les folies de quelques Nations au temps des Eclypses, où elles faisoient un bruit épouvantable avec des marmites, des chauderons, & d'autres ustensiles de ménage, qu'elles brisoient * de même, comme je l'ai vu en certaines relations; c'est que l'obscurité soudaine des Eclypses leur rappellant le souvenir des anciennes

* Les Juifs ont encore l'usage aujourd'hui, deux jours au moins avant Pâques, qui commence leur année sacrée, de renouveller leurs ustensiles; cet usage n'est cependant pas universel chez eux, comme l'usage de casser les meubles n'étoit point universel chez les anciens au temps des Eclypses. L'esprit de ménage & d'économie, est ce qui a introduit sans doute ces changements; les Nations se contentent alors de faire du bruit avec leurs ustensiles, & les Hébreux à Pâques se contentent presque tous aujourd'hui de les nettoyer, & de les purifier. Il en est à peu près de même chez nous; nous ne déchirons point nos meubles au renouvellement de l'année Paschale, mais nous avons l'usage de nous donner toujours quelques meubles, ou quelques habits neufs en ce temps

anciennes ténebres, elles croyoient en voir le retour, & qu'estimant la fin du monde très-prochaine, elles s'imaginoient n'avoir plus besoin de rien.

En considérant ces usages sous le même aspect, il sera également facile d'expliquer littéralement toutes les coutumes sabbatiques des Israëlites.

Premiérement, le nom de *Jubilé*, qui signifie *corne de bélier*, c'est-à-dire, *trompette*, étoit donné aux grands périodes des Hébreux, parce que pour en annoncer le commencement au peuple, sept Prêtres sonnoient de la trompette, le dix du mois *Tirci*, pour annoncer le jour des expiations, où il falloit affliger son ame, après quoi le Grand Prêtre entroit dans le Sanctuaire pour y prononcer le terrible mot de *Jehovah*. Selon le sentiment des Juifs d'aujourd'hui, la trompette est un signe du Jugement, & nos Apocalyptiques n'ont jamais manqué de mettre à la bouche des Anges exterminateurs, cet instrument fatal; ainsi le nom de la fête offre déjà le dénouement des terreurs dont le Grand Prêtre & le peuple étoient toujours frappés ce jour-là.

Secondement, ce temps s'appelloit *le Sabbath de la terre*, c'est-à-dire, *le renouvellement de la terre*, parce que l'idée de la fin du monde entraîne toujours après elle l'idée de son renouvellement, soit naturel, soit surnaturel; d'ailleurs le temps Jubiliaire commençoit toujours avec l'année civile; mais il n'est pas étonnant de voir ce temps porter le même nom que portoit autrefois chez les Hébreux le premier mois de l'année Solaire, qu'on nommoit *Schabat* dans le même sens, & par la même raison que nous appellons ce mois *Janvier*, d'un ancien mot latin

qui signifie celui qui ouvre & qui renouvelle l'année. Le mot Hébreu pourroit être la matiere d'une ample dissertation, mais elle seroit ici trop longue ; il suffit seulement de remarquer que les mois de *Jubilé* * & de *Sabbath* †, donnés au même temps & au même usage, indiquent toujours que les renouvellements étoient les annonces du Jugement & du Grand Juge.

Lors donc que les anciennes loix commémoratives, ou plutôt celles qui en déríverent & qui en outrerent les usages, comme sont ici les loix Mexicaines & Hébraïques, qui défendoient aux hommes de cultiver la terre la septieme année, & leur ordonnoient de ne vivre que de ce qu'elle produiroit d'elle-même, & de ce que le hasard ** leur feroit trouver chaque jour, c'étoit pour les avertir que le période de la fin du monde étoit prochain, & qu'il falloit bientôt renoncer à tout. Comme c'est le temps, leur disoit-on, où l'Etre Suprême doit vous juger, vous exercerez cette année la miséricorde, & vous remettrez les dettes de vos freres, pour que le Grand Juge vous remette les vôtres : vous vous détacherez de tous les biens d'ici-bas ; vous abandonnerez toute propriété ; vous rendrez la liberté à vos esclaves ; tous les marchés, tous les *contrats*, toutes les acquisitions que vous aurez faites jusqu'à ce jour seront nulles, parce que c'est l'année de la remise, †† & de la dissolution de toutes choses ; s'il plaît cependant au Seigneur de nous accorder un autre période, tout ce qui aura été fait dans l'antécédent †, sera

* Trompette. ** *Lévitiq.* 25. 12.
† Renouvellement. †† *Nomb.* 36. 4.

censé * oublié, & comme non avenu ; *l'esclave vendu demeurera libre ; le bien acquis retournera à ses anciens maîtres, chaque homme à sa premiere famille ; & vous ne pourrez enfin jamais vendre la terre à perpétuité, parce que la terre est au Seigneur qui peut nous l'ôter quand il lui plaira, comme il l'a ôtée autrefois à nos Peres.* **

Telle est la simplicité avec laquelle les Mexicains auroient expliqué aux Hébreux des usages anciens auxquels ils ne comprennent plus rien, & que nos prétendus organes de l'Esprit Saint n'ont pas mieux connu qu'eux. Leurs Ecritures sacrées, qui leur ont bouché les yeux, auroient pu, cependant, les leur dessiller quelquefois, si dans cette multitude de mensonges & de vérités qu'elles contiennent, l'homme n'eût pas toujours été plus porté vers le faux que vers le vrai.

Le quatrieme livre d'Esdras, *chap.* 16, confirme singuliérement l'explication que nous venons de tirer des Mexicains. Ce prophete annonçant au monde que sa fin est prochaine, s'écrie : « Que celui qui vend, fasse comme celui qui fuit ; » celui qui acquiert, comme celui qui perd ; celui qui trafique, comme celui qui est sans profit ; celui qui se bâtit une maison, comme s'il n'y devoit point habiter ; celui qui seme, comme s'il ne devoit point recueillir ; celui qui façonne sa vigne, comme s'il ne devoit point

* Cette coutume a été très-fatale à l'Histoire du monde. Nous verrons par la suite que ce précepte a été cause de l'oubli où sont tombés tous les anciens périodes après cent ans, après mille ans, &c. Il falloit de même que tout le passé fût censé oublié, & non avenu : & par un esprit religieux on abolissoit autant qu'il étoit possible le souvenir de toutes choses.

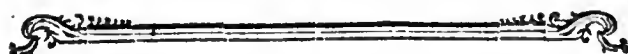
** *Lévitiq.* 25. 23.

» la vendanger ; enfin, que celui qui se marie ; » fasse comme s'il ne devoit point avoir d'en- » fants ; le tout, dit cet Enthousiaste, parce que » ceux qui travailleront, travailleront en vain. »

Cette application de tous les usages du Jubilé, aux approches de la fin du monde, dénote, sans doute, que les Hébreux n'ont point toujours méconnu le véritable sens de ces usages. « La fin » vient, dit aussi Ezéchiel, chap. 7 ; elle vient » cette fin sur les quatre coins du monde, ce » jour de carnage des hommes, & non de la » gloire des montagnes ; celui qui vend ne ren- » trera point alors dans la possession de ce qu'il » vend ». Et pourquoi ? parce que ce sera le dernier de tous les périodes, comme on le peut juger par cet extravagant & sublime chapitre d'Ezéchiel.

On doit trouver étonnant qu'avec de tels passages les Juifs & les Chrétiens n'aient jamais connu la véritable institution des Jubilés ; c'est, comme je l'ai dit tout à l'heure, que la superstition est toujours aveugle pour le vrai ; au reste on peut juger par cette ignorance dont les premiers traits sont dans le Pentateuque, que toutes les erreurs & les folies des Hébreux sont infiniment anciennes, puisque ce Livre lui-même est d'une très-haute antiquité.

Cette Histoire des Jubilés nous a écartés de nos Despotes ; mais comme ces fêtes avoient rapport à la manifestation périodique de ce même Grand Juge, que tous les Souverains Orientaux ont toujours affecté de représenter, en rapprochant ainsi le tableau des usages civils, avec celui des usages religieux, on en verra mieux la suite continue & non interrompue de toutes les erreurs humaines.



SECTION XV.

Les usages Théocratiques se conservent chez tous les Despotes Ecclésiastiques.

LE cérémonial & tous les usages que nous avons reconnus dans les Cours des Despotes de l'Asie, se retrouveront aussi chez les Nations qui admettent à leur tête des Souverains Pontifes. Ces Princes Ecclésiastiques ont surpassé l'orgueil des Rois temporels, sur lesquels, en tout lieu, ils ont toujours prétendu dominer, parce que leur état & leur caractere les approchent bien davantage de nos anciens Rois Théocratiques ; indépendamment de l'invisibilité qu'ils affectent tous dans l'Asie, ils prétendent encore à l'immortalité.

Le Grand Lama, que la plus grande partie de l'Orient appelle le *Prêtre universel*, ne meurt jamais dans l'esprit des peuples ; pour entretenir leur crédulité, il n'y a point de fourberies & de ruses que ses Ministres ne mettent en usage pour le remplacer adroitement quand il vient à mourir, ainsi que pour rendre son aspect rare & difficile. Si ces imposteurs plaçoient derriere un voile un bloc de marbre, ce seroit de même un véritable Roi Théocratique ; il dureroit plus que tous les Lamas du monde, il leur serviroit autant ; feroit moins de mal, & leur épargneroit bien des mensonges.

L'immortalité est de même un des privileges

du grand *Kutuktu* ou *Katucha* des Calmoucks. * Ce titre, aussi difficile à remplir pour lui, que tous les autres attributs de l'Être Suprême, éternise en ces contrées l'imposture des Prêtres, qui, pour perpétuer leur foible Divinité, ou plutôt leur idole, persuadent au peuple, que le Grand Pontife vieillit avec la Lune, & se renouvelle avec elle. C'est par ce même moyen que l'on a éternisé les *Adonis* anciens & modernes en les faisant naître & mourir tous les ans, & en réglant leur naissance & leur résurrection par le cours du Soleil, comme les renouvellements du grand Katucha sont réglés par le cours de la Lune.

Le suprême Sacerdoce coûte bien davantage au *Chitomé* **, Grand Prêtre de l'Abyssinie. Le peuple apparemment trop instruit qu'il n'est qu'un homme, & qu'il en doit subir la loi finale & commune, n'accorde point l'immortalité à son Pontife, mais au seul Sacerdoce, qui ne doit pas même vieillir, ni être sujet à l'infirmité ou à la caducité. Comme le Grand Prêtre & le Sacerdoce sont cependant étroitement liés ensemble, il a pour nécessaire en ce pays de défendre au *Chitomé* de vieillir, afin que le Sacerdoce ne se ressente point de sa vieillesse; ce seroit dans l'esprit de ces peuples un très-grand malheur, & le monde même périroit, si ce Grand Prêtre devenant caduc mouroit naturellement, le Sacerdoce en seroit avili, déshonoré & anéanti. Pour prévenir donc de si grands maux, lorsque le *Chitomé* est malade, on l'assomme; s'il devient vieux, on l'étouffe; & un Pontife plein de vigueur,

* *Cér. Relig. tom. 6.*

** *Relat. d'Ethiopie par le P. Labat, chap. 1.*

que l'on tient sans doute toujours prêt; succede à celui auquel on n'a pas laissé le temps d'être malade, & de déshonorer le Sacerdoce, qu'on prétend éterniser par ce barbare usage.

Je ne sais s'il se tient un Conclave en cette contrée pour l'élection des Grands Pontifes, & si l'on y voit autant de prétendants & de brigues, que dans le Conclave Romain; les Voyageurs ne nous en ont rien dit; ce qu'il y a de certain, c'est que le *Chitomé* Abyssin est un *Apis* Egyptien; ce bœuf sacré, cet ancien Roi Théocratique de Memphis, ne pouvoit pas non plus mourir naturellement, sans qu'il tombât de très-grandes calamités sur l'Egypte, par la raison, sans doute, qu'il auroit déshonoré l'éternité du Dieu Monarque, dont il étoit représentant; on ne l'assommoit pas, il est vrai, si cruellement que le *Chitomé* dont nous parlons, mais on le noyoit respectueusement dans le Nil, quand il approchoit de sa fin; c'étoit une solemnité fort dévote, après laquelle on lui cherchoit un successeur.

Les Mexicains * avoient aussi une sorte d'*Apis*, ou d'*Adonis* vivant, dont le sort n'étoit pas moins cruel; c'étoit un homme, qu'on renouvelloit tous les ans; on l'adoroit pendant le cours de l'année; rien ne lui manquoit du côté des honneurs & de la bonne chere; mais l'année révolue on l'égorgeoit, après l'avoir prévenu neuf jours d'avance, en lui disant : *Seigneur, vos plaisirs finissent dans neuf jours.*

La cruauté a toujours été la suite de l'idolâtrie, comme du Despotisme; ces deux monstres ont une commune origine.

L'Europe moderne, ainsi que l'Abyssinie, ne

* *Cérém. Relig. tom. 7.*

reconnoît point d'immortalité dans les Souverains Pontifes ; mais le Sacerdoce s'y prétend infaillible, immortel, divin & indépendant de toutes les Sociétés & de toutes les Puissances de la terre ; comme il a perdu le souvenir de la primitive origine de toutes ces chimeres Théocratiques, il les fonde sur cette seconde époque, où les terreurs paniques de la fin du monde, & du regne du Ciel, les réveillerent, & remplirent les hommes d'un esprit de vertige, qui leur fit voir le Grand Juge dans un Juif pauvre & misérable, qu'ils déifierent, comme celui qui avoit fait, ou qui devoit faire bientôt descendre le regne du Ciel sur la terre. C'est depuis cette époque de confusion pour le genre-humain, que le Sacerdoce se croit immortel, qu'il prétend montrer une succession continue, & non interrompue de Princes spirituels depuis dix-huit siecles, & qu'il se flatte qu'elle se continuera jusqu'à la consommation des temps. Je ne ferai point voir quelle est la fin à laquelle cette immortalité doit s'attendre ; mais ce que je sens bien, c'est que son principe se perd dans plusieurs siecles de ténebres & d'ignorance ; que les premiers Papes sont aussi fabuleux que les premiers Rois d'Egypte & de la Chine ; & que cette prétendue immortalité du Sacerdoce Romain, ayant aussi commencé dans l'obscurité, s'évanouira nécessairement dans la lumiere progressive des siecles futurs.

Comme le Christianisme n'a fait que renouveller une ancienne chimere dont il a été lui-même la dupe, il a toujours travaillé à ramener sur la terre les anciennes Théocraties, & il a renouvellé les maux & les erreurs, qui étoient les suites inévitables de leurs faux principes. C'est

de ces anciennes ſources que ſort ce dogme cruel de l'univerſalité future de la Monarchie Chrétienne; c'eſt comme ſucceſſeurs & repréſentants de ce faux Grand Juge, aujourd'hui adoré comme *Adonis*, & comme les *Oſiris*, que des hommes ont oſé ſur la terre affecter l'infaillibilité & l'indépendance, & que le Sacerdoce a toujours aſpiré au Deſpotiſme, ſoit directement, ſoit indirectement, en corrompant les Gouvernements dont la conſtitution en eſt la plus éloignée.

L'Hiſtoire paſſée, & l'Hiſtoire préſente de l'Egliſe, ſont les preuves de ces triſtes vérités, de l'origine de nos maux, & des préjugés qui les produiſent. Si nous avions le temps d'examiner le cérémonial religieux & politique de l'élection & de la vie d'un Pape, nous y trouverions pour nouvelles preuves tous les traits de l'ancien Roi Théocratique, & une multitude d'uſages, qui n'ont d'autres ſources que les abus ridicules & idolâtres, que la plus haute Antiquité avoit déjà fait des dogmes ſacrés de la deſcente du Grand Juge, & de l'arrivée de la vie future. Je n'en voudrois point d'autres preuves que ces indulgences & ces Jubilés que les Papes diſpenſent à leur avénement; comme ſi la premiere année de leur Pontificat étoit celle du renouvellement du monde, & nous ouvroit l'entrée de la vie future. C'eſt-là néanmoins l'intention de l'ouverture de la porte ſainte; l'on chante alors: *Ouvrez les portes de la juſtice, les juſtes y entreront; voici la journée du Seigneur.* On n'y verra un jour que la journée des fous & des idolâtres.



SECTION XVI.

Tous les Despotes veulent commander à la Nature même.

Ce seroit peu de montrer chez les Rois le cérémonial Théocratique, qui les veut élever au-dessus du reste du genre-humain, pour le traiter comme un vil troupeau d'esclaves; il faut les voir commander à la Nature même, & jouer jusqu'au bout le rôle de la Divinité, dont on a voulu qu'ils fussent les emblêmes.

L'Histoire ancienne nous offre plusieurs exemples de Princes, qui se croyant une ame plus qu'humaine, se sont portés à cet excès d'extravagance, de penser qu'ils pouvoient se faire obéir des éléments. Jusqu'ici l'on n'a apperçu dans cet orgueil que les saillies particulieres de la folie de ces Princes, & non une conduite autorisée & reçue dans le plan des anciens Gouvernements; mais en réunissant ces traits singuliers épars dans l'antiquité, avec ceux que l'Histoire moderne, & les Voyageurs nous fourniront, nous serons à portée de juger si nos Historiens Moralistes ont vu dans ces anciennes folies tout ce qu'ils devoient y voir.

Si nous voulions avoir recours aux annales des Hébreux, nous y trouverions nombre d'exemples de la superbe puissance des Despotes de Ninive, de Perse, de Babylone & d'Egypte, qui se regardoient comme le principe de toutes les choses, & comme les maîtres de toutes les

terres, de toutes les mers, de tous les fleuves, enfin comme les Dieux Souverains de tous les Dieux de l'Univers. Mais le fiel irréconciliable des Hébreux contre tous ces Princes formidables, dont ils étoient le jouet, comme la plume l'est du vent, pourroit rendre ces reproches suspects, si l'on n'y joignoit le témoignage des autres Nations.

Personne n'ignore aujourd'hui les anecdotes du fameux passage de Xerxès en Grece, ni la lettre impérieuse que ce Despote de la Perse écrivit au mont Athos, pour lui ordonner de laisser passer ses armées, en le menaçant en cas de désobéissance de le faire jeter à la mer. Ce même insensé fit encore enchaîner l'Hellespont, pour avoir causé le naufrage de ses flottes; & après lui avoir fait donner trois cents coups de fouet, comme à l'un de ses esclaves, il l'apostropha & lui dit : *C'est ainsi, malheureux élément, que ton maître te punit.* *

Le même auteur qui nous raconte ces folies presque incroyables, attribue au grand Cyrus une action de cette espece. Un cheval consacré au Soleil s'étant noyé au passage d'un fleuve, ce Conquérant le fit sur le champ couper par son armée en trois cents soixante canaux pour anéantir le cours de ses eaux sacrileges.

Un ancien Roi d'Egypte, † que quelques-uns font succéder à Sesostris, châtia le Nil débordé, qui faisoit d'affreux ravages, en lançant contre lui un javelot.

Au Royaume de Siam ¶ les Rois comman-

* *Hérod. Liv.* I.
† *Diod. Liv.* I. *Hérod.* I.
¶ *Cérém. Relig. tom.* 6.

doient aussi autrefois aux éléments, aux Génies malfaisants, & aux Démons, auxquels ils défendoient de gâter les biens de la terre; & comme notre Roi d'Egypte, ils ordonnoient aux rivieres débordées de rentrer dans leur lit, & de cesser leurs ravages.

Ceux qui nous ont décrit l'Afrique * ont rapporté des anecdotes semblables des Souverains de cette Région; ils y sont presque tous des Dieux de plein exercice. Les peuples de Totoka, ceux d'Agag, plusieurs autres voisins du Monomotapa, & ceux même de ce grand Empire, s'adressent à leurs Princes dans leurs besoins; ils y ont recours pour la pluie, pour la famine, pour la contagion, & leur demandent enfin mille autres secours divins.

Dans le Royaume de Loango, † c'est le Roi qui dispose du temps; l'une des grandes fêtes du pays est celle où on va lui demander la pluie & le beau temps pour toutes les saisons de l'année. Le Prince alors prend son arc, tire une fleche en l'air, & tout le monde est content.

Chez les Guigues ¶ c'est encore du Prince que l'on croit tenir les saisons favorables, & l'on y a recours dans toutes les nécessités; ce qui lui attire force présents, sur-tout quand le Ciel est fâcheux.

Chez les autres peuples Africains, ** où la confiance dans les Prêtres l'emporte sur celle qu'on a ailleurs dans les Rois, c'est à ces imposteurs que l'on va demander de l'eau ou de la sécheresse; de l'ombre, ou de la sérénité;

* *Cérém. relig. tom. 7.*
† *idem, tom. 7.*
¶ Rélat. de l'Ethiopie du Pere Labat, *tom. 2.*
** *Idem, tom. 2.*

ils s'habillent alors d'une maniere extravagante; ils se chargent d'attributs, & de figures symboliques, montent sur un lieu élevé, frappant l'air, & tirent leurs fleches contre le Ciel : comme ils ont l'adresse en ce pays, comme par-tout ailleurs, d'attendre pour faire leurs cérémonies, l'approche des nuées quand on demande de la pluie, afin de ne pas se compromettre, il arrive, disent les Voyageurs, qu'ils réussissent presque toujours, & que le peuple crie au miracle; cependant ils ont l'art de n'être pas pris en défaut, même lorsqu'il ne pleut pas; c'est, disent-ils, que les péchés du peuple ont détourné les nuées.

L'Amérique n'a pas moins conservé que l'Asie & que l'Afrique ces vestiges remarquables des anciennes Théocraties; elle nous les montre même sous un point de vue plus précis que toutes les Nations dont nous venons de parler; car d'après tous les exemples que celles-ci nous donnent, on pourroit peut-être croire encore que ces usages ont eu pour principe général l'orgueil & la vanité des Princes, au lieu que l'Amérique nous apprend, qu'ils appartenoient au fond, & à la constitution du Gouvernement des Nations. Le nouveau Monde va donc pour la seconde fois, dans cet ouvrage, instruire les habitants de l'ancien.

Un des traits les plus remarquables de l'Histoire & du Gouvernement des Mexicains, est sans contredit le serment solemnel que leur Empereur faisoit au jour de son sacre ou de son inauguration. Il juroit & promettoit que tant qu'il regneroit, les pluies tomberoient à propos sur la terre, que les fleuves & les rivieres ne feroient point de ravages dans les campagnes par leurs

inondations, que les biens de la terre ſeroient en abondance, que l'Empire ne ſeroit point affligé de ſtérilité, & que les hommes ne recevroient du Ciel, ni du Soleil, aucunes malignes influences. Pacte ſingulier, ſans doute, ſur lequel Juſte Lipſe & les Voyageurs n'ont fait que de vaines plaiſanteries; mais qui néanmoins nous éclaircit tous les uſages de nos antiquités orientales. Ce ſerment a dû, en effet, être uſité dans tous les Gouvernements qui ont eu primitivement la Théocratie pour baſe & pour principe. Ainſi ces anciens Rois de l'Aſie dont on a dit tant de mal, ne nous ont montré par leurs excès que les vices de l'adminiſtration qu'on leur avoit remiſe en main. Ce fut un fardeau immenſe dont l'homme ſe trouva chargé, auſſi-tôt qu'à la place des ſymboles muets & inanimés, on l'eut fait l'image & l'organe de la Divinité; il fallut alors qu'il commandât comme elle au Ciel & à la terre; qu'il fût le garant de toutes les calamités naturelles, qu'il ne pouvoit produire, ni empêcher; & la ſource des biens, qu'il ne pouvoit donner. Enfin les Nations imbécilles dans leurs ſuperſtitions l'obligerent à ſe comporter comme le Dieu & comme les idoles avec leſquelles elles le confondirent; tandis qu'en le mettant à la tête de la Société, elles n'auroient dû rien exiger de lui, ſinon qu'il ſe comportât toujours en homme, & qu'il n'oubliât jamais qu'il étoit, par ſa nature, & par ſa foibleſſe, égal à tous ceux qui ſe ſoumettoient volontairement à lui, ſous l'abri commun des Loix & de la Religion. Parce que les hommes ont trop demandé à leurs Souverains, ils n'en ont rien obtenu; le Deſpotiſme eſt devenu une autorité ſans bornes, parce qu'on en a exigé des choſes ſans bornes: l'impoſſibilité où

il a été de procurer les biens surnaturels qu'on lui demandoit, n'a pu lui laisser d'autre moyen de manifester sa puissance, que celui de faire des extravagances & des maux extrêmes.

Tout ce chapitre est encore une preuve, que le Despotisme est une idolâtrie, toujours aussi absurde que criminelle.



SECTION XVII.

Vestiges d'usages Théocratiques dans les Cours de l'Europe.

TOUT éloigné que fait notre heureux climat, de ces usages monstrueux qui déshonorent & asservissent encore tous les autres peuples de la terre, il en conserve pourtant quelques légeres empreintes. D'où vient, par exemple, cet antique privilege, qu'ont encore quelques Princes de l'Europe, de pouvoir, dit-on, guérir certaines maladies par leur seul attouchement, & sur quoi peut être fondée la superstition de ceux qui ont recours à ces Médecins couronnés? Cela vient de cette coutume idolâtre que nous venons de trouver chez tant de peuples, d'avoir recours à leurs Rois dans toutes les calamités naturelles, comme aux Souverains de la Nature, & aux dispensateurs des biens & des maux qui partent de la seule main de la Providence. Le Roi de Perse a de même ce don mystérieux; & quelques Empereurs Romains, gâtés par l'exemple des Despotes de l'Orient, affecterent aussi la même vertu; ce n'est donc qu'un privilege Asiatique,

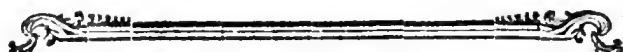
que l'ancienne barbarie a pu amener dans notre Continent, & que les lumieres du fiecle doivent anéantir comme un opprobre. Nos Rois n'ont plus befoin de ce foible artifice pour être aimés, adorés & refpectés : comme ils ne peuvent faire que le bien poffible, c'eft leur manquer que d'en exiger ce qui furpaffe leur pouvoir ; & comme ils font ordinairement remplis d'humanité, des prieres auffi indifcretes ne peuvent, fans doute, qu'affliger leur bon cœur.

Il eft plufieurs autres ufages d'étiquette, qui procedent auffi, fans qu'on le fache, des erreurs primitives ; mais, il faut en convenir, ces ufages font devenus, ou font en eux-mêmes, fans conféquence, & on les fuit par le feul refpect pour la coutume, & fans qu'aucune fuperftition y ait part. Je n'ai point deffein de les rappeller ici ; ceux qui fréquentent les Cours, & qui font au fait du Cérémonial qui environne les Princes, pourront en reconnoître diverfes traces dans cet Ouvrage.

Il n'eft gueres de Souverain en Europe, qui, fans le favoir, n'affecte encore ces apparitions orientales & périodiques ; nos premiers Rois de France les affectoient dans leurs grands jours de Pâques & de Noël : les *grands couverts* d'aujourd'hui peuvent encore partir de cette fource ; les Palais de nos Rois, ouverts en tout temps, ne reffemblent point à ces Serrails impénétrables de l'Orient, néanmoins leur entrée eft encore plus libre en de certains temps que dans d'autres ; l'anniverfaire de la fête du Prince permet aux derniers du peuple de pénétrer dans tous les lieux qu'habite fon Monarque. Dans fes voyages & fur fes routes tout doit encore s'ouvrir devant lui, & les Grands ne manquent

manquent point de lever alors les barrieres ; & d'ouvrir les avenues de leurs Palais & de leurs Châteaux. L'Asie nous montre de semblables usages, & d'autres qui y sont tout-à-fait contraires, quoique les uns & les autres soient sortis de la même source. Tout est ouvert devant le Grand Mogol quand il sort, & les Grands doivent lui venir offrir un présent, toutes les fois qu'il passe devant leurs maisons. Tout se ferme en Perse quelquefois, & tout se fermoit autrefois à la Chine, quand le Despote sortoit de chez lui. Les usages du Mogol & de l'Europe sont, comme l'on voit, beaucoup plus humains que ceux de la Perse & de la Chine ; c'est cette difference & plusieurs autres, que nous avons déjà rencontré dans l'ancien Cérémonial Théocratique, que nous allons actuellement considerer, pour en expliquer les bizarreries & les contrariétés.





SECTION XVIII.

Sources des variétés & des contrariétés qu'on apperçoit dans les usages de différents Gouvernements Despotiques.

POur connoître les principes & la source des variétés que nous avons vues dans les différentes Cours Asiatiques, il est nécessaire de recourir aux dispositions primitives du genre humain, & d'envisager les différents points de vue sous lesquels le Grand Juge a pu être regardé des anciens peuples dans ses avénements & dans son regne : il devoit être envisagé sous deux aspects principaux & opposés l'un à l'autre, c'est-à-dire, sous une face heureuse & sous une face malheureuse. Elle étoit heureuse, parce que cet avénement étoit l'annonce du regne de la paix & de la félicité dont on se faisoit de si belles peintures ; & elle étoit malheureuse, parce que ce Grand Juge étoit en même temps l'annonce de la fin du monde & de ses suites terribles. Son attente étoit pour les justes une source de plaisirs, & de consolation ; mais pour les méchants c'étoit un objet perpétuel de crainte & de terreur ; les premiers voyoient dans l'être Suprême un bon Pere, & un bon Roi ; les seconds n'y voyoient qu'un Juge inexorable, & qu'un impitoyable Exterminateur.

La Divinité étant considérée sous ces deux aspects, ses symboles & ses images le furent de même, parce qu'ils devoient servir à la repré-

ſenter en tout, & à inſtruire les hommes de toutes les grandes vérités qui la concernoient.

Lorſque par la ſuite des temps l'homme eut abuſé des premiers ſymboles muets & inanimés qui avoient ſervi à lui montrer le Dieu Monarque ſous ces deux faces, & qu'il en eut fait une multitude de Déités & de Puiſſances particulieres, le monde Païen ſe trouva rempli de deux ordres de Divinités, dont les unes paſſerent pour les amies du genre-humain, & les autres pour des Démons & des Génies mal faiſants, que l'on adora par crainte, mais dont on n'oſa prononcer le nom; ce fut là la ſource de cette famille obſcure des Dieux inconnus, que l'on trouve dans la Mythologie de preſque toutes les Nations.

Les Mages & les Perſes, qui ne donnerent point avec le même excès dans le Polythéiſme abſurde des peuples d'Occident, ſe jeterent dans une autre erreur, par les ſpéculations qu'ils firent ſur les deux differents aſpects de l'ancien Grand Juge.

Comme les Théologiens de ces temps reculés, ainſi que ceux de nos jours, n'étoient capable que d'embrouiller ce qu'ils ne pouvoient comprendre, & que le bien & le mal qu'ils voyoient dans le phyſique & dans le moral de l'Univers, les embarraſſoit étrangement; ils firent de la Divinité conſidérée ſous ſes deux attributs primitifs, deux principes différents & ennemis l'un de l'autre, qu'ils imaginerent être toujours en guerre, & produire tour à tour le bien & le mal. L'ordre & le déſordre, qui ſemblent être la baſe de cette harmonie générale de l'Univers, auroient dû cependant ramener ces Docteurs à des principes plus ſimples.

Les Dogmes de la Religion s'étant ainsi altérés & corrompus par l'abus que l'on fit des symboles inanimés dont elle se servit, & par les méditations des Théologiens, qui se remplirent l'imagination de phantômes hideux, & de Puissances imaginaires ; les mêmes abus, & les mêmes erreurs passerent nécessairement dans les Gouvernements civils & politiques, lorsque ce fut des hommes que l'on prit pour représenter le Dieu Monarque, & lorsqu'on les chargea de tous ses attributs ; mais les suites de ces abus y furent des malheurs bien plus réels & bien plus funestes : on ne peut considérer un mortel comme le Maître Souverain du bien & du mal, sans lui mettre par-là les armes & la foudre à la main, & sans donner la vie & l'existence aux objets imaginaires & invisibles des terreurs superstitieuses ; ainsi après avoir donné l'être aux Démons, on donna l'être aux tyrans.

Il est vrai que ces symboles vivants furent également chargés des attributs d'équité, de bonté, & d'amour, & que s'ils eurent à représenter la Divinité sous son aspect le plus effrayant, ils devoient aussi la montrer sous l'aspect de ses vertus & de ses perfections ; mais indépendamment de l'impossibilité où ils se trouvoient de remplir ce dernier rôle, nous devons avoir assez bonne opinion du bon sens des Nations, même dans leurs erreurs, pour croire que le sentiment tacite qu'elles durent toujours avoir, de l'imperfection de tous ces divers symboles de la Divinité, fit qu'elles furent bien plus portées à trembler devant les idoles brutes & humaines, qu'à avoir en elles cette parfaite confiance que l'amour suit de si près. L'idolâtrie & le Despotisme eurent donc l'un & l'autre la crainte & la terreur

pour principe & pour fondement. La conduite des Princes porta ensuite au plus haut degré ces sentiments de frayeur & d'avilissement, dont les premiers germes étoient dans la constitution de l'Etat & de la Religion. Maîtres Souverains & libres de leurs actions comme Dieu même, si les Rois porterent comme les enfants de Samuël, les noms d'*Abiach* & de *Joël*, c'est-à-dire de *Dieu Pere*, & de *Dieu fort*, & de redoutable; s'ils virent & leur trône, & leurs titres décorés de tous les attributs de l'Etre Suprême, leur orgueil & leur vanité se trouverent bien plus frappés de ceux qui représentoient une puissance invincible & une volonté immuable. En un mot leurs passions & leur foiblesse leur faisant trouver beaucoup plus de facilité à contrefaire le Grand Juge sous son aspect le plus terrible, parmi tous les mobiles qu'ils pouvoient choisir pour se conduire eux mêmes & pour conduire le genre-humain, ils préférerent la crainte à l'amour.

Nous pouvons à présent entrevoir les causes des diversités, ou plutôt des contrariétés que nous avons rencontrées dans le cérémonial des Cours Asiatiques; elles ont eu pour origine les attributs opposés de l'ancien *Dieu Monarque*, que les Princes étoient obligés de représenter, mais entre lesquels ces Princes n'ont point pu, & n'ont point voulu maintenir une juste balance. Voilà pourquoi presque tous les Despotes se sont tenus cachés, ont dérobé la connoissance de leur nom, n'ont paru que pour exciter la terreur, que pour répandre la frayeur; il a fallu presque partout fuir à leur aspect, & fermer les portes comme à l'approche de l'Ange exterminateur.

Ces déplorables abus remontent à la plus haute Antiquité, & peut-être même aux temps Théocratiques.

Les Prêtres des Scythes, ces anciens peuples de la haute Asie, ne leur montroient leur Dieu que sous la forme d'une lance ou d'une épée; il en étoit à peu près de même du *Jehovah* des Hébreux; ce n'étoit selon leurs Docteurs & leurs Prophetes, qu'un Monarque sévere, cruel, impitoyable, jaloux & vindicatif, qu'ils décoroient de tous les titres, & de tout l'appareil de la terreur; aussi le Judaïsme n'étoit il, & n'est-il encore, qu'une Religion de servitude. * Cet esprit de crainte & de Despotisme que l'on découvre dans la Théocratie des Hébreux, qui est la plus ancienne & la seule que nous puissions distinctement connoître dans l'Histoire de toutes les Nations, pourroit peut-être faire soupçonner ici, que les Théocraties & le Despotisme qui en est sorti, ont pu être réellement établis dans le dessein de gouverner les Sociétés par la terreur, & que les Législateurs ont pu y être forcés par la dureté qu'ils auroient reconnue dans l'esprit

* Le titre si fréquent que se donne le Dieu des Hébreux de *Dieu des Combats*, m'a fait long-temps soupçonner qu'il n'étoit que le Dieu des Scythes, c'est-à-dire, l'impitoyable Mars. Un rapport & une tradition singuliere a prouvé par la suite la vérité de cette conjecture.

Histiée de Milet, ancien Historien des Antiquités Phéniciennes rapporte, qu'après le Déluge les Prêtres qui s'étoient réfugiés dans les montagnes rapporterent au Sénat le culte sacré du Dieu *Enyalius*. Or *Enyalius* & *Enys* sont des noms Grecs de *Mars* & de *Bellone*. De plus Mars occupe le troisieme rang dans la Généalogie des sept premiers Patriarches. Cet *Enos* est visiblement le même que Mars; son nom signifie en Hébreu *chose mortelle;* ainsi il est encore le même qu'*Enyalius*, que les Grecs auront formé d'*Enos* & de *Lylus*, mot Phénicien pour exprimer en un seul mot le *Dieu qui porte la mort*.

& dans le cœur des hommes ; la Théocratie des Hébreux qui paroît avoir été établie ſur ce principe, ſemble favoriſer ces ſoupçons, & même les réaliſer par un exemple frappant, lequel aux yeux d'une multitude de perſonnes, ſera d'un poids & d'une conſidération infinie.

Il n'en doit pas être de même pour des yeux éclairés, qui ſe ſeront déjà apperçus du faux & du merveilleux dont les annales Hébraïques ſont défigurées. Ou la Théocratie des Hébreux n'a jamais exiſté telle que l'Hiſtoire nous la décrit, ou ſi elle a ſubſiſté ſur ce ton, ce n'a dû être que dans des temps très-poſtérieurs aux anciennes. Nous ne devons donc point nous y méprendre, ni nous imaginer, qu'elle ait été la ſeule, & encore moins la premiere de toutes les Théocraties ; elle n'en a été qu'une tardive & très-infidelle copie ; peut-être même, vu les fables ſans nombre dont elle eſt d'ailleurs remplie, n'eſt-elle qu'une mauvaiſe collection de fauſſes traditions ſur les anciens temps que l'impoſture a rapprochées, & que l'ignorance a colorées des mêmes traits, & du même caractere qu'elle voyoit régner dans les Deſpotiſmes voiſins, lorſqu'elle s'eſt aviſée de les écrire. Il ne faut pour s'en convaincre qu'enviſager avec un peu d'attention le plan & l'eſprit de cette Théocratie, & l'Hiſtoire vraie ou fauſſe des événements antérieurs que la Bible a rapportés ; on voit alors que le Gouvernement n'a été établi chez les Hébreux que pour les ſéparer de toutes les Nations étrangeres & idolâtres.

On remarque que les premiers commandements Théocratiques donnés ſur le mont Sina, défendent le culte des idoles des Dieux, ce qui prouve que l'ignorance & la profanation du nom de

Dieu, étoient répandues fur la terre, depuis un grand nombre de fiecles; & l'on apperçoit dans les premiers Livres de Moïfe une multitude de noms & de fêtes qui ont rapport à la Mythologie, & à l'Idolâtrie.

Jugeons actuellement par ces remarques, à quel point l'Hiftoire du monde doit être renverfée dans ces prétendus Livres facrés, puifqu'ils font la Théocratie moins ancienne que l'idolâtrie, qui en étoit cependant, comme nous avons vu jufqu'ici, la funefte fuite, & la fille; nous ne devons donc point chercher dans ces livres le premier efprit Théocratique, ni être étonnés que les Hébreux l'aient méconnu, & qu'ils nous aient montré leur Dieu Monarque auffi terrible qu'étoient les Defpotes d'Affyrie, de Perfe, & de Babylone, dont les Gouvernements n'étoient plus que des Théocraties tyranniques, dont le Prince invifible avoit été perfonnifié depuis très-long-temps.

Après avoir montré le néant de la bafe hiftorique fur laquelle ce foupçon contre l'ancien caractere du genre-humain auroit pu s'appuyer, je crois devoir encore faire appercevoir combien ce foupçon feroit injufte en lui-même, & injurieux pour les hommes en général. Si cette atrocité, & cette dureté du cœur humain ont pu fe voir & fe voient réellement aujourd'hui dans plufieurs contrées de la terre, ce n'eft pas là qu'il faut aller pour fe former une idée du génie des peuples primitifs, & encore moins de celui des anciens témoins des malheurs du monde, qui font les feuls que nous devions confidérer ici; devenus, par leurs fouffrances & par leurs miferes, religieux, modérés, induftrieux, & compatiffants, jamais de pareils

hommes n'ont eu besoin d'être conduits avec un sceptre de fer; il ne leur falloit qu'un Gouvernement paternel, & ami du genre humain; c'est celui-là qu'ils avoient pris sans doute, puisque le Despotisme en bien des contrées, ose encore en porter le nom; puisque le souvenir des premiers temps a toujours été un souvenir cher à toute la terre; puisque les vestiges qui nous restent dans l'Histoire de la Législation de ces premiers âges, en font encore le plus parfait éloge. Les hommes, à la vérité, furent imprudents & superstitieux, quand ils s'imaginerent devoir soumettre leurs institutions civiles au Dieu Monarque; mais cette fausse spéculation prouve elle-même combien leurs intentions étoient droites, combien leur dessein étoit pacifique, & leur caractere simple & paisible; s'ils ont changé par la suite, c'est en portant la peine, non de leur méchanceté, mais de leur superstition; ce sont les suites inévitables de leur malheureux choix, qui en produisant les tyrans, produisirent insensiblement l'altération du cœur & de l'esprit des Nations; elles s'endurcirent à proportion de la dureté des Gouvernements; elles se roidirent sous le poids des fardeaux qu'on leur fit porter; & elles devinrent insensibles & abruties par les miseres extrêmes de leur esclavage.

C'est ainsi que les abus sortis des Théocraties, & les rigueurs du Despotisme, ont perverti le caractere primitif des hommes, ont presque changé leur nature & qu'en un grand nombre de contrées, ils les ont forcé de repousser par autant d'excès, les excès dont ils étoient écrasés.

Les habitants anciens & modernes du Continent de l'Asie, qui nous ont fait voir tant de fois le spectacle des grandes révolutions dans la per-

ſonne des Deſpotes, ſont néanmoins, & ont toujours été, par leur caractere & leur climat, des peuples doux & pacifiques; telle a toujours été la douceur, la bonne foi, & l'excès de Religion de ces trop malheureuſes Nations, qu'après avoir été cent fois les dupes & les victimes des monſtres adorés, qu'elles auroient dû étouffer, il ne leur eſt point encore venu dans l'idée d'établir un Gouvernement plus fixe & plus modéré, en mettant le Trône, le Monarque & le peuple à l'abri d'une commune loi, qui pût les défendre & les ſoutenir réciproquement.

Quel affreux Gouvernement que celui dont la cruauté & la rigueur s'éterniſent par la douceur, & par la ſoumiſſion naturelle des Nations! Combien ſeroit fauſſe, pour ne rien dire de plus, une idée qui voudroit nous porter à ſoupçonner, que le Deſpotiſme auroit été le fruit d'une légiſlation raiſonnée, accommodée au véritable caractere de l'homme, & faite pour le bien du genre-humain! Notre cœur la contrediroit; elle ſeroit démentie par l'expérience & par l'hiſtoire.

S'il eſt cependant un pays au monde où le Deſpotiſme ſemble encore ſe montrer ſous quelques traits favorables, & propres à affoiblir l'horreur qu'on doit avoir pour lui; ce ſeroit, ſans doute, la Chine, où le Gouvernement paroît avoir eu un ſi grand ſuccès, qu'il eſt difficile d'imaginer qu'aucun autre eût pu, ainſi que lui, maintenir l'immortalité de cet Empire, qui paſſe pour le plus ſage, comme il eſt le plus ancien, de tous ceux qui ſubſiſtent ſur la terre. Cette ſinguliere exception mérite bien que nous diſions un mot de la Chine, & que nous y ſuivions l'ennemi commun de l'humanité, pour l'attaquer, s'il eſt poſſible, ſur ſon premier trône, & au centre même de ſa gloire.



SECTION XIX.

Du Despotisme de la Chine.

SI les loix de la Chine avoient été faites par le Despotisme, elles feroient sans doute son éloge; mais dans cet Empire, comme par tout ailleurs, elles l'ont précédé; les Souverains y ont été eux-mêmes l'ouvrage de la Société & des loix; la même chaîne d'événements que nous avons jusques-ici suivie chez tous les peuples du monde, a produit de même en cette contrée le mêlange de biens & de maux qui devoient être les suites nécessaires des premieres Institutions, & des premiers préjugés des hommes.

Ce qui distingue seulement les Chinois de tous les autres peuples, & ce qui a contrebalancé quelquefois les maux que les préjugés originels ont fait naître dans leur Empire, c'est le respect sans bornes qu'ils ont eu dans tous les temps pour les institutions primitives de leurs ancêtres, & la vénération profonde qu'ils ont conservée pour les anciennes loix civiles & politiques, qui n'avoient point eu d'autre modele que les loix économiques, domestiques & morales des premieres familles du monde renouvellé.

Ce rare privilege des Chinois ne doit point cependant nous les faire regarder comme une espece d'hommes particuliers; s'ils ont été plus sages & plus heureux que tant d'autres peuples qui avoient possédé de même ces loix inestimables, & qui les ont perdues depuis si long-temps, c'est à la seule situation de leur Empire qu'ils en

ont l'obligation; placés au bout de l'Univers; environnés d'un côté de mers immenſes, de l'autre de montagnes inacceſſibles, inconnus du reſte de la terre, & qu'ils ne connoiſſoient point eux-mêmes, aucun événement extérieur n'a dû, pendant une très-longue ſucceſſion de ſiecles, altérer l'économie primitive de cet Empire; les loix ont eu le temps d'y produire tout le bien qu'elles étoient capables de faire; la longue expérience de leur utilité & de leur excellence, ayant gravé pour elles dans le cœur des peuples un reſpect éternel, eſt la ſeule cauſe par laquelle l'eſprit primitif du genre humain s'y eſt conſervé, & fait encore aujourd'hui l'eſprit national de cet Empire extraordinaire. Sans ce haſard la conſtitution de la Chine auroit ſubi, ſuivant les apparences, le ſort commun à toute la terre, parce qu'elle auroit auſſi en elle-même le vice commun & le germe fatal de ce Deſpotiſme & de cette ſervitude, qui s'y ſont néceſſairement établis, & qui y ont ſouvent produit, comme par-tout ailleurs, les grandes révolutions. Leurs fables & leurs idolâtries ſont des monuments certains du regne des chimeres, & des préjugés Théocratiques; le cérémonial des Empereurs, auſſi-bien que la conduite & la façon de penſer du peuple à leur égard, ſont encore des preuves parlantes que les hommes y ont monté ſur l'ancien trône du Dieu Monarque, par les mêmes degrés dont nous avons reconnu les traces chez toutes les autres Nations, & que les Rois n'y ont été de même placés & établis que pour repréſenter ſur la terre le ſouverain Maître du Ciel, & tenir dans leurs mains la balance du bien & du mal que Dieu ſeul étoit capable de diſpenſer à propos & avec juſtice.

Loin donc de nous aveugler ſur le compte de

ce peuple fameux, nous devons au contraire nous appercevoir, par tous ses usages, qu'il a également conservé les bonnes & les mauvaises empreintes de sa constitution ancienne.

L'empereur de la Chine se dit fils du Soleil; on ne lui parle qu'à genoux, & il a été des temps où il ne se montroit jamais; il ne paroissoit qu'à une fenêtre à de certains périodes, & l'on fermoit ses portes lorsqu'il sortoit de son Palais; il est décoré, comme les *Osiris* de l'Egypte, de tous les titres & de tous les attributs de la Religion, comme il l'est de la Police; enfin dans tous les temps il a joui d'une puissance & d'une autorité qui n'ont été restreintes par aucune loi humaine, quoique la Chine eût pu lui en donner de si bonnes.

C'est ainsi que cette contrée nous offre le mélange le plus bizarre de sagesse & de folie. Si nous voulions en parcourir les annales, tantôt nous verrions des Rois se faire un singulier honneur du titre de pasteurs & de nourriciers de leur peuple, qu'ils regarderoient comme leurs enfants, & nous verrions ces peuples heureux donner le nom de *Peres* à ces bons Rois *; tantôt nous verrions aussi ces Rois devenir la honte & le fléau de l'humanité, remplir leurs Etats d'horreur & de désespoir, & forcer les peuples à prendre un génie atroce pour exterminer des familles entieres de tyrans, ou pour appeller d'autres barbares à leur secours, afin de leur remettre leur liberté, & leur vengeance. Dans ces cruelles vicissitudes, qui ont si souvent changé les maîtres de cet Empire, où les défauts de sa constitution luttoient sans cesse contre ses vertus, la force des loix naturelles donnoit toujours le ton au commencement des

* *Mém. du P. Le Comte, t. 3.*

Dynasties; & telle étoit leur excellence, que les nouveaux conquérants s'y soumettoient eux-mêmes en les admirant; mais par la suite le vice caché se développoit, il se fortifioit insensiblement, & à la fin il causoit un nouvel embrasement.

Ce ne seroit donc tout au plus que dans les premiers temps de chacune de ces Dynasties, ou peut être encore lorsque le ciel auroit fait présent à cet Empire de quelque prince extraordinaire par ses vertus personnelles, que nous pourrions y voir le modele d'un parfait Gouvernement; mais qu'on ne s'y méprenne point, ce Gouvernement n'étoit plus alors un Despotisme.

Lorsque quelques sages Empereurs, dans l'excès même de leur puissance, ont préféré, au titre de terrible & de redoutable, celui de pere & de nourricier, il paroît que si ces princes n'étoient point bornés & retenus par des loix, ils se croyoient néanmoins bornés & retenus par la raison & par les mœurs; en sorte que le Gouvernement de la Chine, Despotique par sa nature, & Théocratique dans son principe, c'est à dire, peu fait pour la terre, se rapprochoit alors de l'homme & de l'humanité, & s'y proportionnoit, pour ainsi dire, par le bon sens, & la sagesse de ces respectables Monarques. Dans ces glorieux instants, où ils étoient capables de donner ainsi des bornes à leur vaste puissance qui n'en avoit point, le Despotisme des Souverains étoit monarchique dans son exercice, & c'est ce qui en faisoit alors le bonheur & la sûreté.

Qu'est-ce, en effet, qu'un Despotisme qui tolere dans ses Etats des corps anciens de magistrats & de savants, qui ont osé souvent & avec succès, sous les bons princes, faire des remontrances à leur Despote, lui donner des leçons & l'instruire,

lui dire avec autant de vérité que de hardiesse, que l'obligation où il est de modérer sa puissance & de ne point abuser de son pouvoir, l'établit au lieu de le détruire, & que la gêne salutaire qu'il doit donner lui-même à ses passions, ne le rend pas sur la terre de pire condition que le souverain Empereur du ciel, qui ne se permet que le bien ? Un tel Gouvernement, dans ces brillantes circonstances, n'étoit pas encore tout-à-fait une Monarchie ; il n'étoit pas non plus un Despotisme, mais une de ces anciennes Théocraties, que les faux principes n'avoient point encore corrompue ; c'étoit une précieuse image des siecles primitifs, & de cet âge d'or si fameux, où la raison étoit encore la premiere & la seule loi du genre-humain.

Le Pere Le Comte ne s'est donc point trompé tout-à-fait, quand il a dit qu'à voir les anciennes loix de la Chine, il sembleroit que Dieu lui-même en auroit été le Législateur ; c'est qu'elles avoient été faites dans ces temps Théocratiques où Dieu avoit été en effet regardé comme le Roi de la terre, & les habitants de la terre comme les justes & les élus sur lesquels il alloit immédiatement régner.

Ainsi ces grands traits de l'Histoire de la Chine ne nous ramenent point au Despotisme ; mais ils nous rappellent la haute & sublime spéculation des Nations primitives qui voulurent se modéler sur le Gouvernement du ciel, pour se rendre heureuses ici-bas ; & en nous la rappellant, ils nous en font en même temps connoître tout le danger & toute l'illusion, puisque, en conséquence de cette fatale supposition, toutes les Nations s'abandonnerent sans précaution au caprice d'un seul homme, croyant s'abandonner à la sage Provi-

dence du ſouverain Empereur du ciel & de la terre.

Ces anecdotes détachées, que nous admirons dans l'Hiſtoire de la Chine, ne peuvent donc point contrebalancer le cri des Nations, & l'expérience de tous les temps, qui s'éleve contre ce ſyſtême Théocratique, & contre toutes les adminiſtrations arbitraires qui en ſont ſorties. J'entends cette voix univerſelle apprendre aux Chinois eux-mêmes, qui n'ont pas toujours été auſſi ſages & auſſi heureux qu'on ſe l'imagine, que toutes les ſecouſſes qui ont ébranlé pluſieurs fois leur Empire, n'ont point eu d'autre ſource que le ſurnaturel des ſpéculations de leurs ancêtres ; que ce ſont elles qui ont donné naiſſance chez eux, comme par-tout ailleurs, à des Sardanapales, à des Nérons, & à des monſtres qui, ſous le nom de la Divinité, & à l'abri des préjugés Théocratiques, ſe ſont joués de la nature humaine ; que ce ſont les révolutions que ces anciennes chimeres ont occaſionnées, qui ont ruiné en cette contrée, comme dans toutes les autres, les vrais monuments de l'Hiſtoire du monde ; pour mettre en leur place des recueils de menſonges, & des annales fabuleuſes *, que ce ſont leurs anciennes ſuppo-

* L'Antiquité nous parle de pluſieurs princes qui ont eu la folie & la cruelle ambition de détruire les monuments de tous les regnes, & de tous les temps qui les avoient précédés, afin de paſſer dans l'eſprit de la poſtérité pout les premiers hommes & pour la ſource & l'origine de toutes les ſociétés. Ces monſtres ont envié aux révolutions de la nature leur triſte pouvoir, & ils cherchoient vraiſemblablement à la contrefaire. Les idées & les préjugés qu'avoient les anciens ſur les périodes aſtronomiques & aſtrologiques, de la durée du monde, ont dû contribuer à la folie de ces princes ; ou s'imaginoit que dans un période qui ſuccédoit à une autre, le monde n'étoit plus le même ; & comme la

ſitions

ſitions & les abus du cérémonial figuré, qui les ont fait tomber dans l'idolâtrie, ſœur & compa-

Religion avertiſſoit alors qu'il falloit ſe renouveller, comme elle nous en avertit encore, on croyoit qu'il falloit tout renouveller & tout changer, juſqu'à ſa mémoire; alors, comme au jubilé des Hébreux, tout le paſſé étoit cenſé oublié & comme non avenu; on quittoit l'ancienne façon de compter les années, & l'on en prenoit une nouvelle, qui faiſoit négliger les ſiecles & les époques antérieurs. Voilà, ſans doute, quelle eſt l'origine de ces époques, & de ces différentes eres chronologiques, qui ont tant embrouillé l'Hiſtoire du monde, & dont peut-être il ne nous reſte dans nos hiſtoires que la plus petite partie. Indépendamment de ces préjugés, & de leurs effets naturels, la folie des conquérants a encore été de renouveller ces époques. Les Rois paſteurs ont tâché d'éteindre en Egypte le ſouvenir des âges paſſés; les Babyloniens & les Chinois ont eu de pareils extravagants, qui dans le même deſſein ont fait brûler une multitude de livres, dont on devroit à jamais déplorer la perte. C'eſt, ſans doute, aux ſuites de ces frénéſies, que nous devons les annales Judaïques; cette nation a tellement mépriſé toutes les autres, que nous pouvons penſer qu'après ſes tranſmigrations, leurs prêtres ont reconſtruit de leur mieux leurs annales, en tâchant d'abſorber toute l'antiquité, & de ramener à eux ſeuls l'origine de toutes les Nations: ce qui découvre déjà leur folle vanité; & ce qui ne peut manquer de les confondre un jour, c'eſt que comme ils ont reconſtruit ces annales avec plus de ſuperſtition que de génie, ils n'y ont employé en partie que les matériaux primitifs, qu'ils ont déplacés & déguiſés à la vérité, mais dont cependant il n'eſt pas impoſſible de reconnoître la forme & ſa place primitive. Les annales des Hébreux, des Egyptiens, des Chinois, &c. préſentent à mes yeux des bâtiments neufs conſtruits par des architectes mal adroits & trompeurs, qui en ſe ſervant des matériaux d'un bâtiment plus ancien qu'ils ont démoli, n'en ont point effacé les reliefs primitifs; d'où il arrive que l'on retrouve ſouvent les pieces de l'entablement du premier édifice, dans le fondement du ſecond.

gne inséparable du Despotisme; enfin, que ce sont tous les faux principes de la Théocratie en police comme en religion, qui ont produit toutes les différentes catastrophes qui y sont arrivées depuis le renouvellement du monde, qui est la date de cet Empire.

D'après cet examen de la constitution de la Chine, & de la connoissance du caractere de ces Peuples passionnés pour les coutumes bonnes & mauvaises qu'ils ont reçues de leurs ancêtres, nous pouvons jeter un coup d'œil sur l'avenir, & prévoir ce qui pourra arriver un jour à ce fameux empire, de cet attachement plus machinal que raisonné. Comme il met obstacle au progrès de l'esprit humain, & que ce qui n'avance point dans le moral, & dans le politique, comme dans le physique, recule réellement, il arrivera que les Chinois seront un jour les plus malheureux Peuples du monde; ils seront les plus malheureux, lorsque ceux qui le sont aujourd'hui plus qu'eux, se seront perfectionnés par l'usage de la raison. Ce qui reste à la Chine de ses anciennes institutions, s'éteindra nécessairement; ce reste s'évanouira dans les révolutions futures, comme ce qu'elle n'en a déjà plus, s'est évanoui dans les révolutions passées; enfin, comme elle n'acquiert rien, elle perdra toujours, & les changements qu'elle subira, seront en mal, comme par-tout ailleurs ils seront en bien.





SECTION XX.

Conclusion sur le Despotisme.

Les sources & les causes du Despotisme doivent être actuellement aussi connues que les maux qu'il a produits ; quelle noble qu'ait été son origine, ce Gouvernement n'a jamais été qu'un monstre dès sa naissance, & il ne sera jamais que le fléau du genre humain, qu'il avilit, qu'il dégrade, & qu'il déshonore.

La Théocratie avoit pris les hommes pour justes, le Despotisme les a régardés comme méchants : l'un & l'autre Gouvernement, en supposant des principes extrêmes qui ne sont point faits pour la terre, ont produits à la fois la honte & le malheur du monde ; l'idolâtrie est venue s'emparer du Trône élevé au Dieu Monarque, & une servitude sans bornes a pris la place de cette précieuse liberté qu'on vouloit conserver par des moyens surnaturels.

On avoit espéré faire descendre sur la terre la félicité du regne & de l'état des justes dans le Ciel, & l'on s'est plongé dans les horreurs & le désespoir du regne des Enfers.

Au lieu de regarder les Rois comme les représentants de la raison publique, & l'image abrégée de la Société sur laquelle ils président, on a voulu les regarder comme les représentants de la Divinité, qui n'en peut avoir sur la terre sans s'être avilie, & sans que sa fausse image ne nous

trompé par la multitude des préjugés qui naiſſent de cette ſuperſtition.

Il eſt donc enfin démontré que le Deſpotiſme eſt un genre de Gouvernement auſſi contraire à la Religion qu'au bon ſens & à la droite raiſon ; pour le définir en deux mots, le Deſpotiſme n'eſt qu'une Théocratie Païenne.

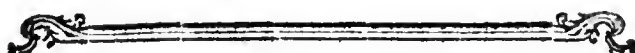
Je dis que le Deſpotiſme eſt une Théocratie Païenne ; il ſuffiroit, ſans doute, de dire que c'eſt une Théocratie ; car que peut-il y avoir ſur la terre de Théocratie qui ne ſoit Païenne & idolâtre ?

L'idolâtrie ne conſiſte pas ſimplement à regarder une ſtatue, un animal, ou un homme comme le repréſentant de Dieu ; pour bien définir l'idolâtrie, on devroit dire que c'eſt *un culte ou une police qui ſuppoſe comme divin ce qui n'eſt pas divin* ; ainſi non-ſeulement c'eſt une idolâtrie d'adorer une ſtatue, un animal, ou un mortel comme un Dieu ; mais c'eſt encore une idolâtrie de s'imaginer que les paroles de cet homme, & les oracles qu'on fait prononcer au marbre & au bronze, ſont les paroles & les décrets de la Divinité. C'eſt une idolâtrie de préférer des ſpéculations, des idées & des chimeres myſtiques & Théocratiques, à la raiſon & au bon ſens. C'eſt une idolâtrie de regarder toute Légiſlation comme immédiatement émanée de Dieu même, & dictée à ſes Miniſtres par le Ciel. C'eſt une idolâtrie de reconnoître dans ces Miniſtres Théocratiques un caractere divin & ineffable. C'eſt une idolâtrie d'appliquer à la conduite des hommes ici-bas, les loix qui ne ſont faites que pour les créatures céleſtes. C'eſt une idolâtrie de ſacrifier la paix & la tranquillité, & la

raison publique à tout ce qu'on appelloit, & ce qu'on appelle Aruspice, Augure, Magie, Divination, Oracle, Prophétie & Révélation. C'est une idolâtrie de confondre le Ciel avec la terre, de ne vouloir pas dépendre de la raison publique, de se méconnoître, & de prétendre être plus qu'un homme. C'est une idolâtrie de renoncer au titre de Citoyen du monde, & de sujet de son Prince naturel, pour tyranniser le genre-humain au nom de la Divinité, ou pour vivre en reclus, en méprisant ou en oubliant le reste de la terre.

Enfin, puisqu'il faut en convenir, la Théocratie, source de toutes les erreurs, le Despotisme sacré & civil qui en est sorti, & tous les Gouvernements & administrations qui en sont dérivées, ou qui leur ressemblent, sont des idolâtries aussi absurdes en elles-mêmes, qu'elles sont criminelles envers la Divinité, & pernicieuses pour toutes les Sociétés.





SECTION XXI.

Comment le Despotisme a pris fin en Europe. Les Républiques lui succedent. Faux Principes de ce nouveau Gouvernement.

APrès être parvenu à connoître toutes les circonstances de la naissance, des progrès, & du regne du Despotisme, on voudra peut-être savoir de quelle maniere il a pris fin chez plusieurs peuples de la terre, & quels sont les peuples auxquels son joug ayant paru le plus insupportable, ont été les premiers à rompre leurs chaînes pour se donner un autre Gouvernement; on desirera, sans doute, encore d'apprendre quel est le genre de Gouvernement que ces Nations auront choisi; & comme personne n'ignore qu'il n'en a point d'autre que le *Républicain* & le *Monarchique*, on me demandera au moins quelles ont été les vues de ceux qui les ont établis, & quel est le caractere de ces deux nouvelles Légiflations? Comme ces questions sont les suites presque inséparables de notre sujet, je vais tâcher d'y répondre.

C'est ici que dans cette multitude de Nations anciennes qui vivoient toutes dans un égal esclavage, nous verrons quelques hommes commencer à sentir les privileges de leur nature, & la force de leurs climats.

L'histoire du monde, dont nous pouvons ac-

tuellement entrevoir les temps connus, nous apprend que c'est l'Europe qui fatiguée du gouvernement tyrannique de ses anciens Rois, renversa la premiere les Trônes de la Grece & de l'Italie, & qui, cherchant à rendre à la Nature humaine l'honneur & la liberté qu'on lui avoit ravie, établit par tout le Gouvernement Républicain, comme le plus capable de rendre les hommes libres & heureux : nouveaux moyens & nouvelles méprises dont il faut encore étudier les sources.

Nous avons vu plus haut qu'après l'extinction de la Théocratie Ecclésiastique, presque tous les Peuples éviterent le Gouvernement de plusieurs, par un principe religieux, & par le préjugé que les hommes devoient être gouvernés sur la terre par une seule volonté, comme l'Univers entier l'est par l'Etre Suprême. Les mauvaises conséquences qu'on avoit tirées de ce grand principe, ayant nécessairement produit les plus grands maux dans chaque Société, & les plus grands ravages par toute la terre, les Européens s'en dégoûterent les premiers, à la vérité, parce qu'ils furent de tous les hommes les plus sensibles à ces abus ; néanmoins il ne faut pas nous imaginer que tous les anciens préjugés fussent éteints parmi eux, & qu'ils n'eurent plus de part au nouveau genre de Gouvernement que les Peuples se donnerent dans cette révolution politique. Les anciennes spéculations Théocratiques se réveillerent ; & comme elles influerent sur les nouveaux arrangements que l'on prit, & sur les projets de liberté qu'on imagina de toutes parts, ces anciennes chimeres furent encore la source de tous les vices & de tous les désordres des

conſtitutions Républicaines de la Grece & de l'Italie.

Le gouvernement d'un Roi & ſa néceſſité tenoit encore dans l'eſprit des Peuples de l'Europe tellement à leur Religion, que ceux d'entr'eux qui conçurent le plus de haine & d'horreur contre la Royauté, crurent néanmoins devoir en conſerver l'ombre, s'ils en anéantiſſoient la réalité. Les Athéniens & les Romains en reléguerent le nom, ſans aucun pouvoir dans le Sacerdoce; & les uns en créant un *Roi des Augures*, & les autres un *Roi des Sacrifices*, s'imaginerent ſatisfaire par-là tous les préjugés religieux qu'ils avoient encore ſur la néceſſité de la préſence d'un Roi dans la Société : mais ce qui doit nous faire parfaitement démêler le véritable eſprit Théocratique, qui dictoit encore ces préjugés, c'eſt que les Athéniens éleverent en même temps une ſtatue à *Jupiter Roi*, pour faire connoître qu'ils n'en vouloient point d'autre à l'avenir.

Les Républicains ne firent donc que rétablir la Théocratie primitive; il en fut de même des autres préjugés dépendants du premier, qui s'efforçoient de ramener toujours au regne & à l'état des habitants du Ciel, le Gouvernement, & l'état des hommes ſur la terre : ils inſpirerent toutes les nouvelles loix que l'on fit alors pour établir la liberté, l'égalité & la félicité de chaque citoyen; & comme ces préjugés avoient fait le malheur des anciennes Théocraties, ils furent de même la ſource de toutes les diſcordes, & des perpétuelles fermentations des Républiques, qui n'ayant que des points de vue illuſoires & des faux principes de conduite, ne purent jamais parvenir à cette aſſiette fixe & tranquille

qu'elles cherchoient. Comme on s'imagina que l'égalité que mille causes physiques & morales ont toujours écartées & écarteront toujours de la terre, parce qu'elle n'est faite que pour le Ciel; comme on s'imagina, dis-je, que cette égalité étoit de l'essence de la liberté, tous les membres d'une République se firent égaux, ils furent tous Rois, ils furent tous Législateurs.

Pour maintenir ces glorieuses chimeres, il n'est point d'Etat Républicain qui n'ait eu recours à des moyens forcés, violents & surnaturels: le partage des terres, l'abolition des dettes, la communauté des biens, le nombre & la valeur des voix législatives, une multitude de loix sur le luxe, sur la frugalité, sur le commerce, &c. les occuperent & les diviserent sans cesse. Les Républiques se disoient libres, elles cherchoient toujours la liberté; elles voulurent être tranquilles, elles ne le furent jamais; chacun s'y disoit égal, il n'y eut point d'égalité; enfin ces Gouvernements, pour avoir eu pour objet tous les avantages extrêmes des Théocraties & du Regne céleste, furent perpétuellement comme ces vaisseaux, qui cherchant des contrées imaginaires, s'exposent sur des mers orageuses, où après avoir été long temps tourmentés par d'affreuses tempêtes, ils vont enfin échouer sur des écueils, ou se briser contre des rochers d'une terre déserte & sauvage. Le systême Républicain cherchoit de même une contrée fabuleuse; il fuyoit le Despotisme, & par-tout le Despotisme fut sa fin. Telle étoit la mauvaise constitution de ces Gouvernements, qui vouloient affecter l'égalité & la liberté, que ce Despotisme, qu'ils haïssoient, en étoit la ressource & le soutien dans

les temps difficiles. Il fallut fouvent que Rome pour fe conferver, oubliât qu'elle étoit République, & qu'elle fe foumît à des *Decem-virs*, à des *Dictateurs*, & à des *Cenfeurs* Souverains.

Je ne rappellerai point ici les autres principes Théocratiques fur l'unité du regne du Dieu Monarque, qui étant auffi paffés dans les Républiques, les rendirent conquérantes par principe de Religion, & contre le bien être de toutes les Sociétés.

Pour fe bien convaincre que ce Gouvernement n'eft point fait pour la terre, ni proportionné au caractere de l'homme, ni capable de faire ici-bas tout fon bonheur, il fuffit de remarquer fon inconftance, & fes divifions perpétuelles, fon peu de durée, & les limites étroites des territoires dans lefquels il a toujours fallu qu'il fe renfermât pour conferver fa conftitution. Par cette derniere précaution, qui lui étoit d'une néceffité indifpenfable, il y eut moins d'unité fur la terre, qu'il n'y en avoit jamais eu, l'inégalité & la jaloufie des Républiques entr'elles firent répandre autant & plus de fang que le Defpotifme le plus cruel : les petites Sociétés furent dévorées par les grandes, & les grandes à leur tour fe dévorerent elles-mêmes.

Ce qui eft capable de nous intéreffer cependant encore pour les anciennes Républiques, & ce qui femble parler en leur faveur, ce font les exemples étonnants de force, de vertu, & de courage, qu'elles nous ont toutes donnés, & qui les immortaliferont fans doute. Pour ne point nous laiffer féduire par ces traits brillants, il ne faut qu'examiner les caufes de leurs vertus, comme nous venons d'examiner les caufes de leurs vices.

Comme les principes Théocratiques que nous avons retrouvés dans ces Républiques, étoient au dessus des forces humaines, ils ont dû élever l'homme au-dessus de lui même; mais ils n'ont pu le faire que pour un temps, parce qu'alors les hommes agissant par un excès de ferveur & de zele, n'ont point été capables de se soutenir constamment dans un état qui n'est point leur véritable état sur la terre; les prodiges ici-bas n'y sont point de durée; parce qu'ils ne font point partie du cours ordinaire de la Nature. Il a donc fallu que le Républicain s'élevât pendant un temps au-dessus de lui-même, parce que le point de vue de son Gouvernement étoit surnaturel: il a fallu qu'il fût vertueux pendant un temps, son Gouvernement voulant se modeler sur celui du Ciel où réside la vertu; mais à la fin il a fallu que l'homme redevînt homme, parce qu'il est fait pour l'être.

C'est le même surnaturel que nous admirons dans ces anciennes Républiques, & que nous semblons regretter, qui avoit été, suivant les apparences, la source du bonheur passager des Théocraties primitives, dont tous les hommes ont fait l'âge d'or & le regne de la justice; c'est ce même surnaturel encore, qui ayant par la suite animé notre primitive Eglise, fait qu'aujourd'hui on le rappelle si souvent avec enthousiasme. Quoique les objets spéculatifs de ces trois états puissent nous paroître différents, ils ont été néanmoins les mêmes pour le fond, & tous les trois ont dû nécessairement produire des prodiges de vertu; mais le même surnaturel qui les animoit, & qui les échauffoit, est ce qui en fait

la courte durée, parce que tout ce qui est surnaturel n'est point fait pour la terre.

Ceci doit nous faire remarquer combien la superstition, ou la vanité Chrétienne, s'est trompée, lorsqu'elle a appellé les vertus héroïques des anciens, de *fausses vertus*, & des *vertus humaines*; si elles ont été fausses, c'est par une raison toute contraire, c'est parce qu'elles étoient plus qu'humaines; & ce qui fait aujourd'hui le malheur du monde, c'est que la plupart des vertus que prêche le Christianisme sont de cette espece.

La vertu, ce mobile nécessaire du Gouvernement Républicain, est tellement un ressort disproportionné sur la terre, que dans les Républiques de la Grece & de l'Italie, elle étoit un défaut.

Cette sublime vertu, qui sera la source de l'égalité dans le Ciel, amene sur la terre l'inégalité qu'on y veut éviter. Rome & Athenes nous en ont donné des preuves qui nous paroissent étranges & inconcevables, parce qu'on ne veut jamais prendre l'homme pour ce qu'il est. Les plus grands personnages, les citoyens les plus sages, tous ceux enfin qui avoient le plus obligé ces Républiques, étoient bannis, ou se bannissoient eux-mêmes; c'est qu'ils choquoient cette nature humaine qu'on méconnoissoit; c'est qu'ils se rendoient coupables aux yeux de l'égalité publique, par leur trop de vertu.



SECTION XXII.

Du Gouvernement Monarchique.

Les abus du Despotisme, les dangers des Républiques, & le faux de ces deux Gouvernements issus de la Théocratie, nous apprendroient ce que nous devons penser du troisieme, quand même la raison seule ne nous le dicteroit point : un Gouvernement où le Trône du Monarque a pour fondements les loix de la Société sur laquelle il regne, est sans doute le plus sage, & le plus heureux de tous.

Tous les principes d'un tel Gouvernement sont pris dans la nature de l'homme & de la planete qu'il habite ; il est fait pour la terre, comme une République & une Théocratie sont faites pour le Ciel, & comme le Despotisme est fait pour les Enfers. L'honneur & la raison qui lui ont donné l'être, & qui le dirigent, sont les vrais mobiles de l'homme ; comme cette sublime vertu dont les Républiques ne nous ont montré que des rayons passagers, est le mobile constant des habitants du Ciel, & comme la crainte des Etats Despotiques est l'unique mobile des réprouvés.

C'est le Gouvernement Monarchique qui seul a trouvé les vrais moyens de faire jouir les hommes de tout le bonheur possible, de toute la liberté possible, & de tous les avantages dont on peut jouir sur la terre ; comme les autres anciens

Gouvernements, il n'a point été en chercher de chimériques dont on ne peut constamment user, & dont on peut abuser sans cesse.

Le Gouvernement Monarchique doit être regardé comme le chef-d'œuvre de la raison humaine, & comme le port où le genre-humain battu de la tempête, en cherchant une félicité imaginaire, a dû se rendre pour en trouver une qui fût faite pour lui ; moins sublime, à la vérité, que celle qu'il avoit en vue, mais plus solide, plus réelle, & plus vraie sur la terre.

C'est-là qu'il a trouvé des Rois qui n'affectent plus la Divinité, & qui ne peuvent oublier qu'ils sont des hommes ; c'est-là qu'il peut les aimer, les honorer, les respecter, sans les adorer & sans les craindre comme des Dieux, ou des idoles ; c'est-là que les Rois reconnoissent des loix sociales & fondamentales qui rendent leurs Trônes inébranlables, & les peuples heureux ; c'est-là enfin que les Peuples obéissent sans peine & sans murmure à des loix qui leur ont enfin donné de sages Monarques, & qui leur ont procuré tous les avantages honorables & raisonnables qui distinguent l'homme d'avec l'esclave de l'Asie, & le Sauvage de l'Amérique.

Comme nos ancêtres pleins de bon sens, & vivement pénétrés du seul sentiment de la dignité de leur nature, en se donnant des Rois, n'ont point fait un choix extrême entre un Dieu & un Démon ; comme ils ont pris un mortel semblable à eux, que la raison publique soutient par des loix fixes & constantes, qui l'obligent tout le premier, parce qu'il est homme, & le premier des hommes ; ce Gouvernement humain & modéré n'exige point de ses Rois qu'ils se

comportent en Dieux; il n'exige point des Peuples une auftere vertu, dont peu font capables; ni une foumiffion d'efclave qui les révolteroit, ou qui les dégraderoit. Les hommes y font pris pour ce qu'ils font; on les y laiffe jouir du fentiment de leur état civil & naturel; on y entretient même dans chacun ce fentiment de la dignité de fa nature, que l'on appelle *honneur*; s'ils ont des paffions, parce qu'ils font hommes, & qu'ils doivent en avoir, l'État fait les contenir & les tourner au profit du bien général. Conftitution admirable, digne de tous nos refpects, & de tout notre amour! Chaque Société y doit voir & fentir une pofition d'autant plus heureufe, que cette pofition n'eft point établie fur des principes faux, fur des moyens ou fur des motifs chimériques, ni fur des idées fuperftitieufes & myftiques, mais fur la raifon, fur la nature, & fur le caractere des chofes d'ici-bas.

Je n'entrerai point ici dans le détail des diverfités qu'ont entr'elles les Monarchies préfentes de l'Europe; elles font toutes du plus au moins fondées fur les vrais principes; mais telle croit jouir d'une conftitution parfaite, qui n'a encore que les abus des anciennes; & telle autre fe plaint, qui eft peut-être plus heureufe qu'elle ne penfe, & plus proche de la perfection.

On ne doit point s'imaginer que nous ne puiffions voir un jour des Monarchies parfaites, auxquelles il ne manquera rien de ce qui eft de l'effence de ce Gouvernement. Ses principes humains & naturels, feront connoître quelles en doivent être toutes les véritables loix; & ces loix étant auffi humaines & naturelles que les principes qui les font découvrir, on peut prévoir

que le temps & le progrès de la raiſon y améneront néceſſairement. Il n'en eſt pas de même des deux autres Gouvernements ; la perfection d'une République, ou d'une Théocratie, eſt une chimere; & la perfection d'un Deſpotiſme eſt une horreur, ou ce n'eſt plus un Deſpotiſme.

Les Monarchies préſentes peuvent donc avoir encore quelques défauts, mais ce n'eſt point à moi à les relever ici ; je ne ſuis que citoyen, & le bonheur dont mes loix & mon Prince me font jouir, exige que je ne ſois rien de plus; c'eſt le progrès des coonnoiſſances qui en agiſſant ſur les Rois, & ſur la raiſon publique, achévera de les inſtruire ſur-tout ce qui peut manquer au vrai bien de la Société : c'eſt à ce ſeul progrès, qui commande d'une façon inviſible & victorieuſe à tout ce qui penſe dans la Nature, qu'il eſt réſervé d'être à l'avenir le Légiſlateur de tous les hommes, & de porter inſenſiblement & ſans effort des lumieres nouvelles dans le monde politique, comme il en porte tous les jours dans le monde ſavant.



OBSERVATIONS

Sur le Livre de l'Esprit des Loix.

JE croirois avior omis la plus intéressante de mes observations, si après avoir suivi & examiné les sources & les progrès des différents Gouvernements qui subsistent & qui ont subsisté sur la terre, je ne finissois par faire remarquer & admirer la sagacité d'un grand homme, qui, sans aucune connoissance de l'origine particuliere des Gouvernements, qu'il n'a sans doute point voulu chercher, a commencé où je viens de finir, & a prescrit néanmoins à chacun d'eux son mobile & ses loix.

Nous avons vu que les Théocraties & les Républiques avoient pris le Ciel même pour modele de leur administration. *C'est la vertu*, dit M. de Montesquieu, *qui doit être le mobile du Gouvernement Républicain.*

Nous avons vu que le Despotisme n'avoit jamais cherché qu'à représenter le grand Juge exterminateur, dans la Théocratie corrompue. *C'est la crainte*, dit encore M. de Montesquieu, *qui doit être le mobile du Despotisme.*

C'est l'honneur, dit enfin ce Législateur de notre siecle, *qui doit être le mobile de la Monarchie.* Nous avons, en effet, reconnu que c'est le seul Gouvernement raisonnable, fait pour la terre, qui laissant à l'homme le sentiment de son état & de son existence, doit être soutenu

& conſervé par l'honneur, qui n'eſt autre choſe que le ſentiment que nous avons tous de la dignité de notre nature.

Quoi qu'aient donc pu dire la paſſion, l'ignorance & la ſuperſtition, contre les principes du ſublime Auteur de l'*Eſprit des Loix*, ils ſont auſſi vrais que ſa ſagacité a été grande pour les deviner; mais tel eſt le privilege du génie, d'être ſeul capable de connoître le vrai d'un grand tout, lors même que ce tout lui eſt inconnu, & qu'il n'en voit encore qu'une partie.

Que ne vit-il encore, cet homme unique entre tous les hommes de nos jours, & de tous les ſiecles paſſés; pour nous inſtruire, & en particulier pour rentrer dans cet ouvrage, comme dans un bien qu'il feroit mieux valoir, que moi, Puiſſe-t-il, quelque informe que ſoit cette eſquiſſe, recevoir l'hommage que j'oſe en faire à ſa mémoire!

FIN.





